

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1997

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- Opposing pages with varying colouration or discolorations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10x		14x		18x		22x		26x		30x	
					✓							
	12x		16x		20x		24x		28x		32x	

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

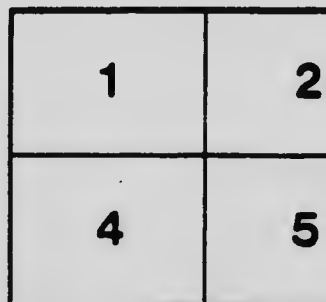
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

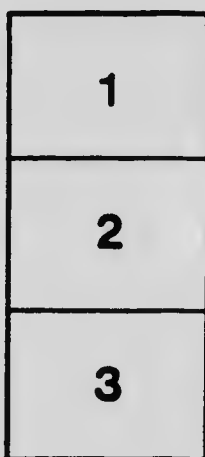
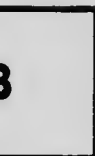
Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec la plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par la second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrant la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



4.5

5.0

5.6

6.3

7.1

8.0

9.0

10.0

11.2

12.5

14.3

16.0

18.0

20.0

22.5

25.0

28.2

31.5

36.0

40.0

45.0

50.0

56.2

63.0

71.0

80.0

90.0

100.0

112.5

125.0

143.0

160.0

180.0

200.0

225.0

250.0

282.0

315.0

360.0



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

B. E. Martin FRASERVILLE, P. Q.

LE VAL MAUDIT

Par ERNEST DUPLESSIS

2235

3447.25

1904

v. 2

Tome

II



Minuit la trouva debout à côté de la vieille femme

LITTERATURE MODERNE

- 1610 -
Rue Notre-Dame

Tel. Bell : Main 1693.

P. SICOTTE

BANQUIER

Chambre 53
Edifice des Tramways,

MONTREAL.

**On Demande
des Agents**

Notre Catalogue de romans
l'année 1905 est maintenant

DEMANDEZ-LE.

LA LITTERATURE MODERNE

1610 Rue Notre-Dame
Tel Bell Main 4196

P. E. MARTIN

II

LE
VAL MAUDIT

BIBLIOTHEQUE DE
P. E. MARTIN
No. _____

LA LITTÉRATURE MODERNE

ERNEST DUPLESSIS

LE
VAL MAUDIT



41363

C. E. BEAUCHESNE & CIE

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

Elogage
1904 Cégep de Rimouski

Bibliothèque

Collège de Rimouski (Cégep)

C.P. 1024, Rimouski, P.Q., Canada

TEL BELL, MAIN

La Littérature Moderne

1610 RUE NOTRE-DAME.

Liste des ouvrages publiés jusqu'à ce jour
par la "LITTÉRATURE MODERNE":

No. 1	GRANDE SŒUR.....	M. Aigueperce
" 2	LES ECUMEURS DE RIVIERES.....	P. Saulnière
" 3	LE LOUP BLANC.....	P. Féval
" 4	LE CAPITAINE CASSE-COU (1er vol.).....	La. Boussonard
" 5	LE CAPITAINE CASSE-COU (2me vol.).....	La. Boussonard
" 6	LA COMTESSE DE MONTBELIARD.....	C. Guenot
" 7	PAUVRE JACQUES.....	M. Floran
" 8	MON COUSIN GUY.....	Henri Ardel
" 9	RAPHAEL.....	Lamartine
" 10	L'ENFANT MAUDIT.....	R. de Navery
" 11	LES BUTTES-CHAUMONT.....	Chs. Deslys
" 12	LE RÉGIMENT DES GRANTS.....	Paul Féval
" 13	LA PRINCESSE ERRANTE.....	Léon de Tinseau
" 14	LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES.....	Raoul de Navery
" 15	LE MAÎTRE DE FONGES.....	Georges Ohnet
" 16	TANTE RABAT-JOIE.....	Roger Dombre
" 17	LE SUPPLICE D'UNE MÈRE.....	Arthur Dourliac
" 18	UNE ÉTUDE EN ROUGE.....	Sir Arthur Conan Doyle
" 19	LE MARI DE SIMONE.....	Champol
" 20	LA GRANDE AMIE.....	Pierre l'Ermitte
" 21	CHATEAUX DE CARTES.....	Jean Théry
" 22	DU FOND DE LA NUIT.....	Hugh Conway
" 23	LA LIZARD ERL.....	Vte Henri de Bornier
" 24	LA BELLE ET LA BÊTE.....	Mario Dona
" 25	LES RUINES EN FLEURS.....	Guy Chantepieure
" 26	HIJEN!.....	Jacques Bret
" 27	LA FAMILLE DE BURGAU.....	B. de Buxy
" 28	UNE TACHE D'ENCRE.....	René Bazin
" 29	LA DESTINÉE DE JACQUES.....	Mary Floran
" 30	LE MAL D'AIMER.....	Henri Ardel
" 31	LE CAPITAINE LA CHESNAYE.....	E. Capendu
" 32	LE VAL MAUDIT.....	Ernest Duplessis

Prix du volume, 20 cents, franco.

ABONNEMENT: un an (24 volumes), \$3.60.

“ six mois (12 volumes), \$2.00.

“ trois mois (6 volumes), \$1.00.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX SPECIAUX pour Libraires et Agents.

1904
V. 2

LE VAL MAUDIT

XIV.—(Suit)

— N'importe ! dit le comte, il peut se cacher ou aller l'attendre dans quelque paroisse écartée, et il ne faut pas lui en donner le temps. Je vais immédiatement me rendre à Derval et prier le prévôt d'envoyer la maréchaussée sur les routes, avec ordre d'arrêter tous les bohémiens qu'on y rencontrera. Il ne me refusera pas ce service. Vous, Jacques, retournez à Montbrun, et dites à Cottin que si Pharold cherche à regagner son camp, il le laisse faire, mais qu'ensuite il veille à ce qu'il n'en sache plus. Qu'il double le nombre de ses hommes, s'il le faut, mais qu'il garde avec soin toutes les issues. Nous avons déjà bien abusé de votre complaisance, colonel, ajouta-t-il en se tournant vers d'Availles, mais il s'agit de mon fils, dont vous étiez le meilleur ami, et ce sera mon excuse. Je vous prie donc de retourner à Tréveneuc et de m'y remplacer près de M. Ardouin, dans l'enquête à laquelle il va se livrer. Ce soir, en revenant de Derval, je vous y rejoindrai.

— J'espère qu'alors je pourrai vous y donner quelque nouvelle qui calmera vos inquiétudes, répondit d'Availles en serrant avec un respect ému la main que lui tendait le comte ; et si de nouvelles courses sont nécessaires, loin de m'en

plaindre, je réclame comme un droit d'y être associé."

Dix minutes après, le comte d'Erbray et le colonel d'Availles avaient quitté le château, et s'en éloignaient chacun dans une direction différente. Le château était situé à mi-chemin de Pierric et de Guémenée-Penfes, sur les hauteurs qui dominent la vallée du Chier, et le comte, laissant à sa gauche Tréveneuc et Montbrun, situés l'un et l'autre dans la vallée, prit à travers la lande pour gagner Derval.

C'était le chemin le plus court, bien qu'il n'y eût pas de route tracées ; mais il connaissait le terrain et il était trop impatient, d'ailleurs, pour tenir compte de pareils obstacles. Encore vigoureux, malgré des apparences de sénilité qui étaient bien plus le résultat de souffrances morales que d'infirmités physiques, il montait à cheval comme un jeune homme, et ses angoisses sur le sort de son fils, jointes à sa haine furieuse contre Pharold, l'animaient alors d'une force et d'une énergie inaccoutumées.

Au sortir de la lande, le sentier, à peine tracé au milieu des bruyères, qui conduisait à Derval, se changeait en un chemin raboteux, mais nettement dessiné au milieu des champs, dont les clôtures marquaient ses limites. A l'endroit même où il subissait cette transformation, s'élevait un de ces calvaires si nombreux encore sur les routes bretonnes, mais qui l'étaient bien plus avant la révolution. Abrité par un chêne qui le couvrait de sa voûte de verdure, et placé en contre-bas du sol de la lande, il ne s'apercevait de ce côté, que lorsqu'on s'en trouvait à quelques pas.

Arrivé à ce point, le comte, qui s'avancait sombre et la tête baissée, tressaillit soudain, et, d'un mouvement brusque, arrêta son cheval.

Un homme assis sur les degrés de pierre qui donnaient accès à la croix, s'était levé en l'apercevant et s'avancait à sa rencontre, et cet homme, c'était Pharold !

Le comte pâlit, malgré tout son courage, tant furent grandes sa surprise et son émotion, et sa main se porta involontairement vers les fontes de sa selle. Il eut un geste de désappointement en s'apercevant qu'elles étaient vides. Mais l'orgueil et la colère vinrent à son secours. Il fit bonne contenance, malgré ses craintes, et, après avoir laissé tomber un regard menaçant et haineux sur le bohémien, d'un coup d'œil rapide il examina la campagne environnante, cherchant s'il n'apercevrait pas quelqu'un qu'il pût appeler à son aide.

Ni son trouble, ni son intention n'avaient échappé au bohémien, dont un sourire d'ironie contracta légèrement la lèvre.

“ Je vous attendais, monsieur le comte d'Erbray, dit-il, et nous sommes seuls ici.”

Et comme le comte pâlisait de nouveau :

“ Oui, je vous attendais, reprit-il, non pour vous demander compte de vos crimes et de vos trahisons, comme vous semblez le craindre, mais pour vous avertir et vous conseiller. J'ai pitié de votre fils, sinon de vous-même.

— Misérable ! s'écria le comte dont l'impuissance exaspérait la rage, comment oses-tu parler de mon fils ? Qu'est-il devenu ? ”

Le bohémien fixa un regard sévère et perçant sur le vieillard ; puis faisant un pas vers lui :

“ Qu'est devenu Lalandec ? ” dit-il.

Atterré par cette question, le comte baissa les yeux sous le regard interrogateur du bohémien. Mais relevant tout à coup la tête :

“ Ecoute-moi, Pharold, dit-il. Tout le monde

t'accuse d'avoir assassiné mon fils. Mais, moi, je te connais mieux, je sais que tu n'es pas homme à commettre une pareille action ; je ne puis croire surtout que, pour te venger d'un père, tu aies été le frapper dans son fils. Justifie-toi, donne-moi la preuve, moins que cela même, l'assurance que tu n'as pas attenté à sa vie, et, les poursuites que la justice va certainement diriger contre toi, je les arrêterai. Pour cette parole qui aura dissipé mes inquiétudes, tout ce que tu me demanderas je te l'accorderai. Fixe toi-même le chiffre de ta récompense, et, si haut qu'elle soit, il te sera compté. Mais parle ! Dis-moi ce qu'est devenu Edouard.

—Dites-moi d'abord ce qu'est devenu Lalandec, répondit le bohémien impassible, du même ton sévère et menaçant.

Le comte pâlit et son cœur se serra de douleur et d'angoisse. Devant ce refus persistant de Pharold, l'espérance qu'il avait un instant caressée s'était évanouie, et il ne doutait plus de la mort de son fils.

“Ce qu'est devenu Lalandec ?” répliqua-t-il après un silence, en affrontant le regard du bohémien ; que veux-tu dire ?

—Osez-vous bien le demander ?” s'écria Pharold indigné.

Il savait tout ; le comte le comprit, et la rage et le désespoir l'emportèrent un instant sur la prudence.

“La question que tu me fais, dit-il en enveloppant le bohémien d'un regard étincelant de haine et de triomphe, d'autres te l'adresseront bientôt peut-être, misérable ! et tu feras bien de t'apprêter à y répondre.”

Une indicible expression de dégoût se peignit sur les traits de Pharold.

“ Ah ! c'est là le piège que vous m'avez préparé, dit-il. Oui, cela devait être, et je comprends maintenant ces allées et venues de vos gardes et ce que vous allez faire à Derval. Le coupable qui sent approcher l'heure du châtiment et qui juge de toutes les âmes d'après la sienne, n'a plus qu'un moyen de salut, c'est de rejeter sur la tête de l'innocent, dont il redoute le témoignage, l'accusation prête à tomber sur la sienne. Mais écoutez-moi à votre tour, monsieur le comte d'Erbray.”

Et le vieillard, exaspéré, ayant voulu lancer son cheval en avant et poursuivre sa route, il saisit l'animal à la bride ; et l'arrêtant de sa main de fer :

“ Vous m'entendez, je le veux ! s'écria-t-il ; oui, vous entendrez l'avertissement que me dicte la connaissance du passé et la prescience de l'avenir, et si vous persistez dans la route dont ma main, soulevant le voile qui la couvre à vos yeux aveuglés, vous aura montré les écueils, nul n'en pourra plus accuser que vous-même ! Vous avez, dans l'ombre et le silence, creusé sous mes pas je ne sais quel piège infâme où vous voulez me pousser, et, quand la trahison m'y aura fait tomber, vous tenez prête, pour m'en enlacer, une trame savamment ourdie de ruses et de mensonges.

“ Mais prenez garde ! ajouta-t-il en étendant le bras vers le comte d'un air menaçant et inspiré, si jamais je tombe dans le piège vous y serez fatalement entraîné à ma suite ; et la vérité, surgissant de l'ombre où vous l'aviez repoussée, et brisant votre fragile tissu de mensonges et de faux témoignages, vous y écrasera sous son pied vainqueur. Oui la honte dont vous vouliez me couvrir retombera sur votre tête et vous marque-

ra au front, vous et les vôtres, d'une ineffaçable tache d'infamie !

“ J'ai voulu, monsieur le comte d'Erbray, pendant qu'il en était temps encore, jeter cet avertissement sur votre route, acheva-t-il d'un ton plus calme, non pour vous, je vous le répète, mais pour des êtres dont la vie et l'honneur me sont plus chers que les miens. Vous en ferez l'usage qui vous conviendra. Mais souvenez-vous de vos paroles, car avant trois jours, quoi que vous fassiez, vous en reconnaîtrez la sagesse et la vérité ! ”

Et, lâchant la bride du cheval, Pharold s'éloigna d'un pas lent et grave du côté de la lande, où il disparut bientôt au milieu des touffes d'ajoncs.

Un instant le comte, paralysé par l'étonnement, la rage et l'épouvante, demeura immobile à la même place. Puis, honteux de sa faiblesse, d'un violent coup d'éperon, il lança son cheval en avant, et partit au galop dans la direction de Derval.

XV

Le même jour, vers minuit, le plus profond silence régnait dans les épais taillis des bois de Montbrun et dans les clairières parsemées de bouquets d'arbres du parc réservé. La lune venait de se lever dans un ciel ouaté de nuages floconneux et blanchâtres, et sa pâle clarté, dont les rayons se brisaient mollement sur le dôme humide des grands arbres ou argentaient le brouillard flottant sur l'herbe des pelouses, enveloppait comme d'un voile lumineux ce sombre paysage où tout se taisait, endormi dans le repos de la nuit. A peine de loin en loin un léger souffle de vent faisait onduler la cime des arbres, ou, dans les sombres profondeurs des taillis, le craquement d'une branche morte annonçait-il le passage d'un animal nocturne.

Tout à coup, à l'endroit où un mur en pierres sèches tout dégradé, marquant la limite du parc réservé, courait entre deux sombres masses de verdure, les branches d'un buisson situé presque à son pied, du côté du bois, s'agitèrent doucement ; la tête, puis les épaules d'un jeune bohémien en sortirent avec précaution, et, quelques secondes après, le maraudeur, franchissant d'un pied lesté le mur d'enceinte, se glissait sans bruit dans le parc.

Pendant une vingtaine de pas, il suivit le mur qu'il avait escaladé. Puis, se frayant un chemin au milieu des taillis qui le bordaient, il déboucha dans une longue et large avenue de châtaigniers dont la voûte épaisse, à grand'peine

percée çà et là par un faible et douteux rayon de lumière, rendait la nuit si noire sous ses branches, qu'à peine y voyait-on à trois pas devant soi.

Le jeune bohémien la parcourut d'un pas rapide, non sans jeter, chemin faisant, entre les troncs des arbres, des regards inquiets et soupçonneux sur les éclaircies dessinées par la lune. Au bout d'une dizaine de minutes, il arriva à l'entrée d'une pelouse arrondie, partie centrale du parc d'où rayonnaient un grand nombre d'allées, et à l'extrémité opposée de laquelle s'élevait à demi-enfouie dans les arbres, une maisonnette de garde.

Cette maisonnette attira tout spécialement l'attention du jeune homme, qui n'était autre que Guillaume, l'amoureux de Léna, et lorsqu'il s'aperçut qu'une lumière brillait encore à l'une des fenêtres, un mouvement marqué de désappointement lui échappa.

Evitant avec soin de sortir de la zone ténébreuse formée par l'ombre des châtaigniers, il se dirigea vers la rangée de droite, située juste en face de la maison, et il s'assit au pied du dernier arbre.

Là, les yeux fixés sur la lumière, et tellement immobile, qu'on l'eût heurté avant de le distinguer du tronc noir auquel il était adossé, il attendit, tout en prêtant une oreille attentive aux bruits lointains et à peine perceptibles, qui, à de longs intervalles, s'élevaient des profondeurs du parc.

Mais près d'une demi-heure s'écoula dans cette attente, et la lumière brillait toujours à la fenêtre du garde. Las enfin de son immobilité, Guillaume se leva en secouant ses membres saisis par le froid pénétrant de la nuit.

“ Cette maudite lumière ne s'éteindra pas ! murmura-t-il d'un air maussade entre ses dents. Aussi c'est la faute de Pierre. S'il eût attendu une heure de plus, nous étions sûrs de trouver tout le monde couché.”

Et après quelques secondes d'hésitation, il fit un mouvement pour abandonner son poste et revenir sur ses pas. Au même instant la lumière disparut. Guillaume attendit pour s'assurer si elle était vraiment éteinte, et au bout de quelques minutes, ne l'ayant pas vue reparaitre, il s'éloigna définitivement et se dirigea, par la même allée, vers le mur d'enceinte.

Arrivé à quelques pas du massif, il modula un léger sifflement. Un sifflement semblable lui répondit aussitôt, et Pierre, le bohémien braconnier ami de la mère Gay, écartant les branches, apparut dans l'allée, armé d'un fusil.

“ Tout est-il tranquille ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui, répondit Guillaume. Le garde est couché, je viens de voir sa lumière s'éteindre, et je n'ai aperçu personne dans le parc.

— Alors nous avons au moins deux heures de tranquillité devant nous, et c'est plus de temps qu'il n'en faut. Avancez, vous autres,” ajouta-t-il à demi-voix.

Six bohémiens vigoureux, à mine farouche et résolue, sortirent l'un après l'autre du taillis, et vinrent se ranger silencieusement autour de Pierre, qui semblait être le chef de l'expédition. Ils étaient, comme lui, armés de méchants fusils, et portaient chacun une poire à poudre en bandoulière.

“ Où sont les chevreuils ? demanda Pierre à Guillaume.

— Ils étaient ce soir, au coucher du soleil, dans

un taillis, tout proche d'une grande clairière, répondit le jeune homme, et ils ne doivent pas en être sortis. C'est sur la gauche, à l'autre bout du parc.

— Tant mieux ! fit Pierre. Plus ils seront loin du garde et mieux cela vaudra. Allons, en route ! ”

Et faisant signe à Guillaume de le précéder pour lui montrer la route, il se mit en marche avec le reste de la bande.

Ils avançaient d'un pas assuré, Guillaume ayant le soir même exploré le parc et reconnu les allées les plus désertes, mais en faisant de nombreux détours et avec des précautions infinies. Parfois, sur un mot de Pierre, ils s'arrêtaient, et immobiles, retenant jusqu'à leur souffle, ils prêtaient l'oreille.

Mais n'entendant jamais que le murmure d'un ruisseau qui serpentait sur leur droite, à travers les taillis, ou le bruit du vent dans les feuilles, ils s'enhardirent peu à peu et hâtèrent le pas. Un quart d'heure après ils atteignaient la clairière indiquée par Guillaume. C'était une prairie assez vaste, coupée en deux par le ruisseau, et bordée de bouquets de hêtres et de châtaigniers entre lesquels s'étendaient des fourrés moins élevés.

En face de l'allée par laquelle arriva la bande, mais un peu sur la droite, se trouvait le taillis où Guillaume avait reconnu la présence des chevreuils.

“ Voyons d'abord au juste d'où vient le vent, ” dit Pierre.

Et trempant le doigt dans le ruisseau, il le tint en l'air jusqu'à ce qu'un sentiment de fraîcheur particulière, produit par le dessèchement plus rapide de la portion de peau contre laquelle frap-

paît la brise, lui eut indiqué la direction de cette dernière.

“ Le vent est pour nous, reprit-il, et à vingt pas ils ne nous sentiront pas. Il s’agit maintenant de se bien poster.”

Et après avoir d’un coup d’œil rapide exploré le terrain, il donna ses ordres à ses hommes, qui, par de longs détours, allèrent gagner les bouquets de bois qui bordaient la clairière, et s’y placer de telle sorte qu’il était impossible à un chevreuil de traverser la prairie sans passer à portée de plusieurs d’entre eux.

Lorsque Pierre, qui suivait tous leurs mouvements, se fut assuré qu’ils avaient gagné leurs postes, il prit une feuille de hêtre, la plia en deux après l’avoir trouée au milieu du pli, et l’appliquant à ses lèvres avec son souffle adroitement modulé, il imita le cri d’un jeune chevreuil. Tout demeura immobile dans le taillis qu’il observait. Alors il répéta son appel, en le rendant plus sonore et plus pressant, et au bout de quelques secondes, sur la lisière du taillis, éclairée en plein par la lune, deux ou trois branches oscillèrent, et la tête d’un chevreuil apparut, inquiète et méfiante.

“ Ils sont là, en effet, dit Pierre qui avait mis dans ces apprêts toute l’adresse et la passion d’un braconnier émérite, et la chasse promet d’être belle. A présent, Guillaume, ajouta-t-il en s’adressant au jeune bohémien qu’il avait gardé près de lui, fais le tour de ces deux bouquets de châtaigniers que tu vois à notre gauche, et entre ensuite dans le taillis pour les rabattre de notre côté. Prends bien garde qu’ils ne t’entendent ou ne t’aperçoivent avant que tu n’aies gagné les derrières du taillis. Mais ensuite jette-t’y résolûment et en faisant le plus de bruit possible

pour les pousser tous ensemble dans la clairière.”

Guillaume s'éloigna sans répondre, mais un peu à contre-cœur, et Pierre, armant son fusil, choisit, au bout de l'allée, la position la plus avantageuse.

Cinq minutes environ s'écoulèrent. Puis soudain un grand bruit, pareil à celui qu'eût produit le passage d'une trombe, éclata dans le taillis, et une vingtaine de chevreuils, serrés les uns contre les autres en une masse compacte, en débouchèrent brusquement et se précipitèrent effarés dans la clairière.

Un instant après, au bord des bouquets d'arbres où se tenaient cachés les bohémiens, des lueurs rougeâtres jaillirent tout à coup du sein de la nuit, et sept coups de feu se firent entendre à intervalles si rapprochés, qu'ils se confondirent presque en une seule détonation dont l'éclat, répercuté par l'écho, se prolongea au loin en un sourd grondement.

Eponvantés, les chevreuils tourbillonnèrent un instant sur eux-mêmes, ne sachant plus dans quelle direction fuir. Puis, entraînés par le chef du troupeau, ils s'élancèrent sur ses traces avec une rapidité vertigineuse, et quelques secondes après, ils avaient disparu dans un autre taillis.

Les bohémiens s'étaient déjà précipités dans la clairière. La plupart de leurs coups tirés au repos et d'une main exercée, avaient porté, et cinq chevreuils gisaient sur l'herbe, à quelques pas les uns des autres. Trois étaient tombés morts ; deux autres se débattaient dans les dernières convulsions de l'agonie. Deux coups de couteau mirent immédiatement fin à leurs souffrances.

“ En voilà bien assez pour une fois, dit Pierre, après avoir promené un regard inquiet autour

lui. Nos fusils ont fait un bruit du diable, et si le garde les a entendus, avant cinq minutes il sera à nos trousses. Que chacun charge une de ces bêtes sur ces épaules, et sortons du parc par le chemin le plus court. Allons, dépêchez ! ”

Et prêchant d'exemple, il se baissait déjà pour ramasser un chevreuil, lorsqu'il s'arrêta soudain, paralysé par la surprise et l'effroi. Un spectacle si étrange, si inattendu, venait de frapper sa vue qu'à peine osait-il en croire ses yeux.

Du bouquet de bois sur la lisière duquel il s'était posté, une dizaine d'hommes bien armés venaient de déboucher en silence, et ils s'avançaient résolument et en bon ordre à la rencontre des braconniers.

Les bohémiens se sentirent perdus. La troupe ennemie, placée entre eux et le mur de clôture, leur barrait la retraite, et dans ce parc dont les sentiers leur étaient inconnus, dont les taillis épais et bas s'opposaient à la fuite sans offrir un refuge suffisant, toute lutte de vitesse entamée contre les gardes devait nécessairement aboutir à une capture plus ou moins prochaine.

Une seule chance de salut leur restait : une résistance désespérée, et ce fut le parti que Pierre adopta sur-le-champ. L'imminence du péril eut bientôt dissipé sa stupeur, et lorsqu'il se fût rendu compte de la situation :

“ Nous sommes éventés, dit-il à voix basse, en montrant la troupe des gardes qui n'était plus qu'à une faible distance. Rechargez vos fusils, et glissez une balle dans le canon. Ils croient nous tenir parce qu'ils nous ont fermé la retraite, mais ils n'en ont pas fini avec nous. Que nos balles jettent seulement trois ou quatre des plus ré- terre, et avec les crosses de nos fusils nous ouvrirons un chemin au milieu d'eux.”

reste. Songez qu'il y va de la potence si nous sommes pris, et quand j'en donnerai l'ordre, vissez en pleine poitrine. Êtes-vous prêts ? ajouta-t-il en se tournant vers ses hommes, qui, tandis qu'il parlait, avaient imité son exemple et rechargé précipitamment leurs armes. Alors suivez-moi et gagnons ce taillis. Nous y serons plus à l'aise pour tirer et mieux à l'abri des balles."

Et se jetant sur la gauche, il essaya, par un mouvement oblique, de gagner l'ombre des arbres et de se dérober à la vue de l'ennemi. Mais les gardes, attentifs aux moindres mouvements des bohémiens, s'élançèrent aussitôt pour déjouer leur projet, et, plus rapprochés du taillis, ils les précédèrent de quelques secondes et leur en fermèrent l'accès, tout en continuant de barrer le chemin du mur de clôture. Dix pas à peine séparaient les deux troupes.

"Allons, mes braves ! cria Cottin d'un air railleur, jetez vos fusils et rendez-vous sans tant de grimaces. Vous voyez bien que vous n'êtes pas les plus forts !"

Mais les bohémiens, pour toute réponse, couchèrent les gardes en joue. Ceux-ci qui, sur un geste de Cottin, avaient fait un pas en avant, s'arrêtèrent devant cette démonstration hostile.

"Arrière ! cria Pierre encouragé par leur hésitation. Nous vous abandonnons le gibier, mais laissez-nous passer, ou les fusils qui ont abattu vos chevreuils sauront vous traiter comme eux !

— Voilà, sur mon âme, un coquin résolu ! s'écria le baron d'Escoublac qui se tenait à la tête des gardes, à côté de Cottin, et ce serait dommage de le tuer. Nous n'en voulons ni à votre vie, mon brave, ni à celle de vos camarades, ajouta-t-il en s'avancant vers les bohémiens. D'ailleurs, si vous faites résistance, vous n'en

serez pas moins infailliblement arrêtés, et votre affaire n'en sera pas meilleure, au contraire ! Voulez-vous écouter un arrangement que j'ai à vous proposer ? ”

Pierre le toisa des pieds à la tête d'un air soupçonneux.

“ Ah ! ah ! dit-il d'un air ironique, les maîtres font donc eux-mêmes leur besogne, à présent ? Eh bien ! soyez tranquille, mon gentilhomme, vous en tâterez, puisque le cœur vous en dit, et ma première balle sera pour vous.

— Mais il parle d'arrangements, Pierre, observa un bohémien à voix basse.

— N'en croyez pas un mot ! C'est une ruse pour nous désarmer, et, quand nous serons entre leurs mains, ils ne tiendront pas leur parole et ils se moqueront de nous par-dessus le marché.

— Mais vous garderez vos armes ! s'écria le baron frappé de l'attitude hésitante de sa troupe et craignant sérieusement, si une lutte venait à s'engager, que les bohémiens n'eussent le dessus.

— Ecoutez-le toujours, reprit le bohémien qui avait déjà parlé. Cela n'engage à rien.

— Eh bien ! voyons, fit Pierre s'adressant au baron, parlez ! Qu'avez-vous à dire ?

— J'ai à vous dire que nous vous guettons, non pas seulement pour vous empêcher de tuer nos chevreuils, mais pour saisir au milieu de vous, s'il s'y trouve, l'auteur de crimes plus graves. Si donc vous consentez à ce qu'un de nous pénétre dans vos rangs et vous examine, tous ceux de vous contre lesquels ne s'élève aucune charge autre que l'affaire présente, seront immédiatement libres de se retirer. Ceux-là seulement seront retenus sur la tête desquels pèsent de plus graves accusations.”

Le projet du baron, en agissant ainsi, était de s'emparer de Pharold s'il était présent. Mais il avait fort mal calculé. A aucun prix les bohémiens n'eussent livré leur chef, et, comme il n'en était pas un qui n'eût la conscience chargée de quelque méfait plus ou moins récent, ils ne virent dans cette proposition qu'un piège grossier auquel ils n'eurent garde de se laisser prendre.

D'ailleurs, Cottin, avait ses desseins secrets auxquels il avait jugé inutile d'initier le baron, et comme cet arrangement eût renversé ses plans, il refusa positivement d'y souscrire.

“ Non, monsieur le baron, non ! s'écria-t-il, c'est impossible ! M. le comte ne me pardonnerait jamais d'avoir laissé échapper des coquins qui viennent de commettre un pareil ravage, et, de gré ou de force, il faut qu'ils se rendent. Allez ! bas les armes, misérables, ou je fais feu ! ”

Et, en même temps, il fit le geste de coucher Pierre en joue. Mais, d'un mouvement plus prompt que l'éclair, les bohémiens, relevant les canons, un instant abaissés, de leurs fusils, l'avaient déjà prévenu.

“ A toi, coquin de garde !... ” répliqua Pierre avec fureur.

Au même instant une voix tonnante, qui partait de l'autre extrémité de la clairière, s'écria :

“ Ne tirez pas, insensés, ne tirez pas ! Pierre, je vous défends de faire feu ! ”

Et, quelques secondes après, Pharold arrivait tout haletant avec une vingtaine d'hommes sur le théâtre de la lutte, et se précipitait entre les braconniers et les gardes pour les séparer. Mais il arrivait trop tard.

Avant qu'ils pussent l'entendre, Pierre et ses camarades avaient fait une décharge générale. Le baron d'Escoublac et un autre homme étaient

tombés, et les gardes, effrayés et mis en désordre par cette brusque agression, avaient riposté avec tant de trouble et d'hésitation, qu'un seul bohémien fut légèrement atteint. Puis les deux troupes, obéissant à un même sentiment, avaient fait chacune un pas en arrière.

Pharold pâlit à la vue de cette scène de désordre et de carnage ; et allant à Pierre .

“ Etes-vous fou ? s'écria-t-il en lui arrachant son fusil des mains et en le jetant au loin. Vous voulez donc nous perdre tous ! ”

Puis, s'avançant d'un air résolu vers les gardes :

“ Vous, retirez-vous sur-le-champ, dit-il ; et une autre fois, quand vous voudrez surprendre des braconniers en flagrant délit, prenez mieux vos mesures et faites en sorte que le sang des créatures faites à l'image de Dieu ne coule pas pour un si misérable motif !... Allons, Cottin, reprit-il en s'approchant du garde, emmenez vos hommes ! Vous voyez bien que la partie n'est plus égale, et vous êtes payé pour savoir qu'il ne fait pas bon s'attaquer à moi.

— Oui, je le sais, répliqua le garde, rouge de honte et de colère. Mais je sais aussi une chose, dont tu ne te doutes guère, c'est que tu seras pendu avant que l'année sois plus vieille de quelques semaines, comme un assassin que tu es, entends-tu bien, Pharold !

— Soulevez-moi, dit aussitôt une voix éteinte ; soulevez-moi, vous dis-je, je veux le voir ! ”

Et un instant après la figure du baron d'Escoublac apparut, livide et décomposée, au milieu de celle des gardes, et ses yeux se fixèrent avec une intense curiosité sur le visage de Pharold qui, sans s'inquiéter davantage de ses ennemis, donnait à voix basse des ordres à quelques-

uns de ses compagnons et les envoyait en avant préparer la retraite.

Mais l'effort qu'avait fait le baron pour se soulever était au-dessus de ses forces, et, se renversant tout à coup dans les bras des hommes qui le soutenaient, en poussant un cri de douleur déchirant, il glissa de leurs mains et retomba lourdement à terre.

Si les gardes l'eussent connu, peut-être le spectacle de ses souffrances eût-il changé leur frayeur en colère. Mais il n'éveilla en eux d'autre sentiment que la crainte d'un pareil sort, et cette crainte glaça le peu qui leur restait de courage et de résolution.

Aussi Pharold, ses mesures prises, se mit à battre en retraite avec sa bande et à se diriger, par un détour, vers le mur de clôture, Cottin, malgré la rage qui le transportait, comprit-il que toute tentative pour l'arrêter serait inutile. Il avait lu trop visiblement dans le regard incertain et hésitant de ses hommes qu'il serait faiblement soutenu et bientôt abandonné.

Cependant, il s'attacha aux pas du bohémien, conservant jusqu'au dernier instant l'espoir qu'une occasion pouvait s'offrir de se précipiter sur Pharold, et de l'enlever en le séparant des siens. Marchant à quelques pas derrière eux, et suivi lui-même par trois de ses hommes qui n'avaient pas voulu le quitter, il ne perdait pas son ennemi de vue et l'accablait, lui et les siens, des plus grossières et des plus outrageantes injures.

Pharold, bien qu'il fermât la marche, ne daigna pas une seule fois lui répondre, ni même tourner la tête ; et ce mépris silencieux exaspéra tellement le garde, qu'à plusieurs reprises, il souleva sa carabine pour frapper son ennemi par derrière. Mais sa lâcheté fut heureusement plus

forte que sa haine, et la crainte des terribles représailles auxquelles il eût été inévitablement exposé l'arrêta toujours.

Cependant les bohémiens étaient arrivés au pied du mur de clôture. Pharold se détourna alors.

“ Va-t'en, Cottin, fit-il avec une sorte de pitié ; va-t'en, te dis-je, ou tu finiras par exaspérer mes hommes et il t'arrivera malheur.”

Cottin ne voulut pas avoir l'air d'obéir à cet ordre ; mais il s'arrêta et garda le silence. Quatre bohémiens s'étaient placés à cheval sur le mur, et, tandis que leurs compagnons l'escadaient l'un après l'autre, avec leurs fusils braqués, ils tenaient en respect les gardes qui les avaient suivis. Puis lorsque Pharold, resté le dernier, eut franchi le mur, ils sautèrent eux-mêmes dans le taillis. Alors Cottin, recouvrant l'audace et la voix :

“ Voleurs d'enfants ! marchands de chair humaine ! je vous retrouverai ! s'écria-t-il en faisant un geste de menace, et vous ne perdrez rien pour attendre ! ”

Deux ou trois bohémiens firent un mouvement pour revenir sur leurs pas et châtier le garde. Mais, d'un regard impérieux, Pharold les arrêta et sa troupe prit en silence le chemin du ravin où les tentes étaient dressées.

Lorsqu'elle y arriva, un quart d'heure après, la tribu entière, à la grande surprise de Pierre et de ses compagnons, avait déjà levé le camp et se tenait prête à partir.

Les tentes étaient placées et chargées sur les charrettes, où les femmes et les enfants achevaient de ranger les bagages. A l'entrée de l'étroite allée qui donnait accès dans le ravin, les chevaux, déjà revêtus d'une partie de leurs har-

nais, broutaient tranquillement l'herbe en attendant qu'on vint les atteler ; et un seul feu, autour duquel les hommes se tenaient immobiles et inquiets, avait été conservé sous l'abri d'une roche. Sa flamme mourante éclairait cette scène silencieuse de reflets rougeâtres, dont l'intermittence prêtait aux différents groupes, tour à tour plongés dans l'ombre ou frappés d'une éclatante lumière, une sorte d'apparence fantastique.

A la vue de leurs compagnons, les bohémiens, rangés en cercle autour du brasier, s'avancèrent précipitamment à leur rencontre, et tous les regards se dirigèrent d'un air interrogateur du côté de Pharold.

Mais, lui, allant à la mère Gay qui était au nombre des plus curieux et des plus empressés, la saisit par le bras, et, l'emmenant en face du bohémien blessé par les gardes :

— Voyez, femme, lui dit-il avec indignation, voilà le fruit de vos instigations et de vos mauvais conseils. Un combat s'est engagé, le sang a coulé, et, si je n'étais arrivé à temps, cet homme et plus d'un autre avec lui peut-être eût été certainement jeté dans une prison, dont il ne fût sorti que pour être conduit au gibet.

— Eh bien ! quand cela serait arrivé ? fit la vieille avec une grimace. Ce fut la mort de son père et elle en vaut bien une autre.

— Ce sera certainement la vôtre, si vous persistez dans la voie coupable où vous avez entraîné ces insensés, répliqua Pharold en foudroyant la vieille du regard. Méditez mes paroles et amendez-vous, femme, car j'ai encore aujourd'hui pitié de votre âge et de votre faiblesse ; mais c'est pour la dernière fois. Quant à vous, Pierre, ajouta-t-il d'un ton grave et sévère en se tournant vers le chef des maraudeurs, préparez-

vous à subir le châtimeut que vous avez mérité. Depuis que vous avez l'âge de raison, vous avez méconnu l'autorité de votre chef et foulé aux pieds les lois de vos pères. Votre peuple, tant de fois renié par vous, vous renie à son tour et vous chasse à jamais de son sein. Vous avez mis en péril la vie de vos frères, qui vous devait être sacrée ; vous avez attiré sur votre tribu fugitive la colère et les persécutions de l'étranger ; vous n'aurez plus désormais ni tribu ni frères, et, isolé dans le monde, à chaque pas vous y sentirez le poids de l'exil et de l'abandon. Telle est ma sentence et ce n'est pas la colère ni le ressentiment qui me la dictent : c'est l'intérêt de mon peuple, le soin même de votre propre sûreté ; car on va vous poursuivre, et, si vous demeuriez, votre vie serait en péril. En d'autres temps, je l'eusse protégée, mais vous n'en êtes plus digne ; et, d'ailleurs, ce n'est pas quand un danger terrible plane sur la tête des innocents qu'on doit songer aux coupables. Partez donc, et, quel que soit le genre de vie que vous adoptiez : que vous alliez demander asile à une autre tribu, ou que vous abjuriez votre peuple comme vous avez déjà abjuré ses coutumes, souvenez-vous que, par tout, la désobéissance à des lois est un chemin qui conduit à la misère, au crime et au châtimeut ! ”

Un bohémien s'approcha alors de Pharold et lui dit quelques mots à voix basse :

“ Vous avez raison, Brun, répondit-il. Il aura sans doute une longue route à faire et il ne doit pas partir sans ressources. Nous viendrons tous à son aide.”

Pierre, qui avait écouté sa condamnation d'un air sombre et les yeux baissés, releva vivement la tête :

“ Non, non, dit-il, je ne veux rien accepter ! Vous m’avez renié et chassé, je ne vous connais plus.”

Mais on ne l’écoula pas. Brun, son chapeau à la main, alla rapidement de groupe en groupe demandant pour le coupable une part de la distribution faite la nuit précédente, et pas un bohémien ne resta sourd à son appel. Pharold lui-même glissa à la dérobée deux pièces d’or dans le chapeau ; puis en versant le contenu dans sa main et le déposant presque de force dans celle du banni :

“ Je vous avais bien souvent averti, Pierre, lui dit-il doucement, et vous n’avez jamais voulu tenir compte de mes avertissements. Mais si le temps du pardon est passé, il n’en est pas de même de celui du repentir. Allez donc, et, dans la voie que vous suivrez, bonne ou mauvaise, que la protection de Romanichel accompagne vos pas ! ”

Pierre demeura un instant immobile et indécis et son regard erra sur les différents groupes, comme s’il attendait de quelques-uns de ses compagnons aide et protection. Mais la sévérité de Pharold avait brisé toute idée de résistance, et, n’ayant rencontré que des visages froids et réprobateurs, il eut un geste de colère et de mépris, murmura quelques paroles entre ses dents et s’éloigna d’un pas rapide et irrité.

“ Maintenant, dit Pharold lorsque Pierre eut disparu, il faut nous séparer. Grâce à cet insensé, les dangers qui nous menaçaient, et que j’avais pu jusqu’alors retenir suspendus sur moi seul, vont fondre sur la tribu tout entière. Quand se déchaîne la fureur des éléments et que la tempête éclate, les bandes d’oiseaux voyageurs se dispersent et s’en vont par tous les che-

mins chercher un air plus calme et un ciel plus pur. Imitons leur exemple. Les hommes s'en iront du côté de Guéméné-Penfas, mais par troupes isolées de trois ou quatre au plus, et par des chemins détournés, à travers champs, s'il en est besoin. Les chariots, les femmes et les enfants prendront tous ensemble la route de Derval sous la conduite de Brun. Ils n'ont rien à craindre, sauf peut-être quelques légères vexations. Le rendez-vous est aux portes de Nantes, dans la prairie de Mauves. Que dans huit jours au plus tard chacun y soit rendu."

Une petite main se posa timidement sur son bras pendant qu'il prononçait ces dernières paroles, et, ayant tourné la tête, il vit les yeux de Léna arrêtés sur son visage avec une expression de crainte et d'hésitation.

"Que voulez-vous, Léna ? lui demanda-t-il en la regardant d'un air étonné.

— Et Guillaume ?" dit la jeune femme en baissant les yeux.

Pharold fronça les sourcils.

"Guillaume ! fit-il brusquement, il accompagnera les hommes. Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Rien, répondit-elle en rougissant ; mais où est-il ? C'est là ce que je voulais vous demander. Pierre l'avait emmené et il n'est pas revenu."

Pharold tressaillit, et son regard, d'un coup d'œil rapide, parcourut, mais en vain, les différents groupes.

"Où est Guillaume ? demanda-t-il vivement à l'un des hommes qui avait accompagné Pierre. Vous n'étiez que sept lorsque je suis arrivé et je ne l'ai pas vu.

— Pierre l'avait envoyé derrière le taillis pour rabattre les chevreuils, répondit le bohémien in-

terpellé. Je pensais d'abord qu'il s'était sauvé par un autre chemin. Mais j'en doute, à présent car j'ai cru entendre comme un cri d'appel franchissant le mur. Il m'a même semblé que je reconnaissais sa voix.

— Et vous ne m'en avez pas averti ? reprit Pharold en lui lançant un regard de reproche. Voilà un incident qui dérange tous mes plans. Nous ne pouvons pas abandonner ce pauvre enfant !

— Nous resterons tous, Pharold, répondit Brun, et nous vous aiderons à le délivrer.

— Il le faudra bien, car à moi seul je pourrais n'y pas réussir.”

Et, après quelques secondes de réflexion, Pharold reprit :

“ Ce qu'il importe avant tout, cependant, c'est de mettre la tribu en lieu de sûreté. Mais il y a moyen de tout concilier, du moins pour quelques jours. Vous vous rappelez, Brun, du souterrain qui est à l'autre extrémité du bois ?

— Parfaitement.

— Son existence est, je crois, ignorée de la plupart des gens du pays et il est peu probable, dans tous cas, qu'on nous y vienne chercher. Il est assez vaste pour contenir toute la tribu, et nous y trouverons même un abri pour nos chariots et nos bêtes. C'est là qu'il faut aller ; mais il faut être rendu avant le lever du soleil ; et, ajouta-t-il en regardant les étoiles, c'est à peine si nous reste le temps nécessaire. N'oubliez pas que toutes les issues sont gardées, sauf le sentier que j'ai pris pour vous rejoindre, et que vous ne devez pas sortir un seul instant du fourré. A cette condition seule vous pourrez gagner les souterrains sans être découverts.

— Vous nous guiderez, Pharold, dit un bohémien.

— Je ne le puis. Il faut que je retourne dans le parc m'assurer de ce qu'est devenu ce malheureux enfant. Mais Brun connaît la forêt presque aussi bien que moi et il me remplacera. Demain matin, avant le jour, je vous rejoindrai... Veillez sur Léna, Brun, dit-il à demi-voix au bohémien en l'attirant à l'écart, et, quoi qu'il arrive, ne vous séparez pas d'elle.

— Mais que peut-il vous arriver, Pharold ? Je ne vous ai jamais vu si ému. Que craignez-vous donc ?

— Rien pour moi. Dans ce bois, je les défie. Mais, pour vous, de sérieux dangers : la prison, pis que cela, peut-être. Redoublez donc de prudence et de précautions."

Et, s'approchant d'un des chariots, il y prit, au milieu d'un paquet de vêtements, un poignard à lame bien affilée, le cacha sous sa souquenille, puis, s'enfonçant dans le taillis, il reprit à la hâte le chemin du parc.

Les ordres qu'il avait donnés furent suivis, en son absence, avec autant d'exactitude et de célérité que s'il en eût dirigé lui-même l'exécution. L'imminence du péril douait les plus insoucians d'une ardeur inaccoutumée, et l'exemple qu'il venait de faire avait brisé les velléités de résistance des mécontents et des mutins.

En quelques minutes, les chevaux attelés, on ramena le feu qui brûlait encore pour retenir à leur poste les sentinelles qu'on savait cachées dans le bois ; deux ou trois bohémiens se glissèrent, avec une adresse et une agilité de serpents, dans les fourrés voisins pour explorer les alentours du sentier ; et la tribu, guidée par Brun, s'engagea silencieusement dans l'étroite allée. Les cha-

riots ouvraient la marche et les hommes et les femmes, confusément mêlés, suivaient à la file, redressant les herbes foulées ou brisées, et effaçant avec un soin minutieux les moindres traces de leur passage.

La mère Gay, profitant du désordre, s'était jointe à un groupe qu'elle savait secrètement hostile à Pharold, et sa colère contenue tant que le regard sévère du chef de la tribu avait pesé sur elle, ne tarda pas à s'exhaler en sarcasmes et en récriminations.

“ Eh bien ! mes braves, dit-elle, Pharold vous a encore une fois passé la bride autour du cou, et vous vous êtes laissé faire comme des agneaux. Ce sera donc toujours la même chose, malgré vos belles résolutions ! ”

Et ne recevant pas de réponse, après un silence elle ajouta :

“ Et ce pauvre Pierre, que va-t-il devenir ? Cela ne vous inquiète guère, vous autres, parce que vous en êtes quittes à bon marché ! Mais prenez garde que ce qui lui est arrivé ne vous pende à l'oreille. Oui, mes poulets, j'ai entendu ce matin Pharold dire à Brun qu'il était résolu à mâter les mécontents, dût-il, pour cela, les chasser tous ; et il est homme de parole, vous l'avez vu ! ”

— Oui, et il a bien fait, répliqua un bohémien ami de Pharold qui l'avait entendu, et il vous aurait arraché votre langue de vipère qu'il aurait encore mieux fait ! Allons ! taisez-vous, mère Gay. Je ne suis pas un Pierre, moi, et je vous connais trop bien pour me laisser ensorceler par vos belles paroles. Allez chercher vos dupes ailleurs ! ”

La mère Gay ne se fit pas répéter l'invitation. Tout en maugréant quelques injures, au milieu

desquelles les mots : lâches ! imbéciles ! se détachèrent assez nettement, elle doubla le pas et se dirigea vers un groupe de femmes qui venaient immédiatement après les chariots.

Un peu à l'écart de ce groupe, elle avait aperçu Léna qui marchait seule, la tête enveloppée dans un mouchoir noué sous son menton et lui cachant presque entièrement le visage. Au pas saccadé de la jeune femme, à certains mouvements convulsifs de sa poitrine, elle avait cru deviner qu'elle pleurait, et l'occasion lui parut bonne à utiliser.

Elle s'approcha sans bruit de Léna, l'examina avec attention tout en ayant l'air de compatir vivement à sa tristesse ; et s'étant assurée qu'elle avait deviné juste :

“ Vous avez bien raison de pleurer, ma jolie Léna, dit-elle ; car notre pauvre Guillaume, nous ne le reverrons peut-être jamais ! ”

Léna tressaillit.

“ Croyez-vous donc qu'ils l'aient pris ? demanda-t-elle après un silence.

— Il y a longtemps qu'il nous aurait rejoints, s'ils ne l'avaient arrêté... Pauvre Guillaume ! c'était le plus beau jeune homme de la tribu, et tout le monde vous mariait avec lui avant que ce vilain Pharold vous épousât malgré vous.”

Toute à ses inquiétudes, Léna ne fit aucune attention aux dernières paroles de la vieille femme ; à peine les entendit-elle. Guillaume seul la préoccupait.

“ Et s'ils l'ont pris, demanda-t-elle, que pensez-vous qu'ils lui fassent ?

— Pierre a tiré sur les gardes, il y a eu mort d'hommes, peut-être. Ils le pendront certainement... à moins que Pharold ne le sauve, ajouta la mère Gay en voyant la jeune femme frissonner

d'horreur. Et il est si hardi et si rusé, ce Pharold, que, s'il le vent, il le tirera facilement d'affaire.

—Si Pharold peut le sauver, dit Léna en relevant la tête avec fierté, il le fera.

—Oh! bien sûr... si toutefois la chose n'est pas trop difficile; car vous avez entendu ce qu'il a dit: le plus important et le plus pressé est de conduire la tribu en lieu de sûreté; et, pour sauver un enfant qu'il n'aime guère, il n'ira pas risquer sa vie et surtout celle de quelques-uns de nos nôtres... A moins, ajouta-t-elle d'une voix malicieuse, qu'il n'y soit décidé par les caresses et les prières de certaine personne à laquelle il n'a jamais osé, mais su rien refuser, et, cette personne-là, vous la connaissez bien, ma jolie Léna.

—Mais comment voulez-vous que je lui en parle? répondit la jeune femme en baissant les yeux. Il me dira encore des choses dures, comme il a fait tout à l'heure.

—Et cela vous arrête Léna? Vous ne voulez rien essayer en faveur de ce pauvre Guillaume qui, pour contenter un de vos caprices, eût donné sa vie avec bonheur? Alors, il a bien fait de se laisser prendre, le pauvre enfant, car votre refus reté l'aurait tué, et mieux vaut encore mourir tout d'un coup, de la main du bourreau, que languir avec le cœur brisé; on souffre moins. Mais vous n'avez pas dit ce que vous pensez, Léna, ajouta la vieille sorcière en prenant la main de la jeune femme dans les siennes, et, bien que je sois trop discrète pour en rien laisser voir, je sais aussi bien que vous ce qui se passe dans votre petit cœur.

—Alors, mère Gay, dit la jeune femme en dégageant sa main avec une sorte de violence, vous devez savoir que je ne veux rien faire qui s'

mal, ni rien écouter qui ne puisse être dit tout haut.

—Je ne le sais que trop, Léna, repartit doucement la vieille femme. Je vous ai vue causer ce soir avec Guillaume, et je n'avais pas besoin de vous entendre pour comprendre ce que vous lui disiez. Vous avez été bien dure ! C'est le désespoir où vous l'avez mis qui l'a décidé à suivre Pierre, car il n'y serait pas allé sans cela et c'est un peu de votre faute s'il a été pris. Quand ce ne serait qu'à cause de cela, il faut parler pour lui, mon enfant. Pauvre Guillaume ! il est déjà bien assez malheureux. Il doute de vous, à présent, et pourtant c'est lui que vous aimez, ma jolie Léna, et vous n'avez jamais aimé que lui !”

Le cœur de la jeune femme était en proie à mille sentiments contradictoires, dont sa rougeur et son émotion trahissaient la lutte. Mais Brun lui épargna l'embarras de répondre. Il avait en partie deviné ce qui se passait et il vint se placer auprès d'elle sans affectation, mais en lançant à la mère Gay un regard d'une signification si claire et si accentuée, que la vieille sorcière s'esquiva sans qu'il fût besoin de lui en intimer l'ordre.

Cependant, tandis que la tribu se dirigeait vers le souterrain, Pharold avait pénétré dans le parc. Elevé à Montbrun, il le connaissait de longue date et il eût pu, au besoin, y déjouer les poursuites des gardes les plus habiles. Aussi se dirigea-t-il hardiment, par l'allée de marronniers vers la maisonnette du garde, pensant que si Guillaume avait été arrêté, Cottin ne manquerait pas de l'y conduire.

Bien qu'il éprouvât pour le jeune homme une antipathie instinctive pour cette raison même, il

était résolu à tenter les plus grands efforts pour le sauver. Il ne voulait pas qu'on pût accuser ses sentiments personnels d'avoir influé sur sa conduite.

Ayant trouvé la maisonnette obscure et silencieuse et les alentours déserts, il prit une allée qui conduisait en droite ligne au château, pour y devancer les gardes s'ils n'y étaient pas encore rentrés.

Il avait été bien inspiré. A mi-chemin, il entendit le bruit de leurs pas dans une allée latérale, et, un instant après, il les aperçut escortant les deux blessés qu'on emportait sur des civières.

Il se jeta aussitôt dans le fourré et s'avança à leur rencontre, cherchant à distinguer, dans le groupe confus qu'ils formaient, les costumes et les visages. Mais de grands arbres ombrageaient l'allée, et la nuit était si sombre sous leurs branches, qu'il n'y put réussir, même lorsqu'il fut arrivé à quelques pas de la troupe.

Cependant, il crut apercevoir, entre deux gardes, un homme dont l'allure et l'attitude semblaient être celles d'un prisonnier, et dont la tournure lui rappela vaguement Guillaume.

Ne voulant pas s'éloigner sans emporter une certitude, il se jeta résolument dans l'allée, la traversa en passant si près des gardes, stupéfaits de cette apparition, qu'il les effleura presque et reconnut distinctement Guillaume dans le prisonnier qu'ils emmenaient.

Cottin, lui aussi, reconnut Pharold. Il poussa un cri de joie et de surprise, et abaissa son fusil.

Mais avant qu'il eût eu le temps de l'armer, le bohémien, réfugié dans le taillis, était déjà hors de vue, et quelques minutes après, en dépit de la

chasse acharnée que lui donnaient les gardes dont il entendait le pas précipité retentir dans toutes les directions, il franchissait sans encombre le mur du parc.

s pour
accuser
ur sa

sil-n-
e aliée
pour y
encore

il en-
atéra-
ortant
civiè-

ça à
ns le
nes et
aient
bran-
ut ar-

x gar-
e sem-
nt la
.

une
e, la
éfaits
ue et
rison-

oussa
fusil.
er, le
hors
de la

XVI

Cependant le comte d'Erbray et le colonel d'Availles n'avaient pas perdu le temps qui s'était écoulé depuis leur séparation jusqu'aux scènes que nous venons de décrire.

Le colonel avait assisté M. Ardouin, le bailli de Pierric, bien qu'il fût persuadé d'avance qu'elle ne devait aboutir à aucun résultat, et sa prévision s'étant trouvée juste malgré la sagacité déployée par le bailli, il avait mis à profit les loisirs que lui laissait cette tâche ingrate pour prendre quelques mesures dont l'urgence lui parut nécessaire.

Il plaça des hommes sûrs en observation aux alentours de Tréveneuc et d'Erbray, pensant que Pharold y viendrait peut-être rôder, et se reconnaître par ses propres yeux ce qui se passait dans le camp ennemi. Persuadé d'ailleurs qu'il ne s'éloignerait pas du pays tant que la bande y demeurerait, il fit en outre partir quelques cavaliers, en leur recommandant de battre la campagne, et, s'ils rencontraient Pharold, de chercher moins à l'arrêter, ce qui n'était guère possible à un homme isolé, qu'à surveiller ses mouvements.

A six heures le comte d'Erbray arriva à Tréveneuc avec le prévôt de Derval, et il y trouva le colonel et M. Ardouin, qui venaient de rentrer.

On tint immédiatement conseil. Le comte était tellement irrité de l'audace du bohémien, dont il ne crut pas devoir passer la rencontre, et ce qu'il appelait les menaces, sous silence qu'il voulait sur-le-champ faire arrêter la tribu tout entière.

Mais le colonel lui fit comprendre, non sans quelque difficulté, que ce serait aller directement contre le but qu'on poursuivait, Pharold sachant parfaitement qu'on ne pouvait retenir toujours les bohémiens, et n'ayant pas de meilleurs moyens, pour mettre un terme à ces mesures de rigueur, que de disparaître du pays. On était sûr, au contraire, disait-il, en laissant la tribu libre en apparence, mais enfermée en réalité dans le réseau invisible et constant d'une surveillance étroite, de saisir le coupable au moment plus ou moins prochain, mais inévitable où il essaierait de se remettre en communication avec les siens.

Son avis l'emporta après une assez longue discussion, et il fut décidé que la tribu, tant qu'elle ne manifesterait pas d'intention de départ, ne serait aucunement inquiétée.

Mais on doubla le nombre des hommes qui l'épiaient secrètement et il leur fut fait les recommandations les plus expresses de ne pas perdre de vue les bohémiens un seul instant. Un second cordon de sentinelles fut en outre placé à toutes les issues des bois de Montbrun, avec ordre d'y épier l'arrivée de Pharold, et surtout la sortie de la tribu, afin qu'on en fût immédiatement informé.

Enfin des cavaliers chargés de battre constamment la campagne environnante, et par suite d'en rendre le séjour presque impossible à l'assassin, ce qui devait hâter l'instant où, se réfugiant dans les bois, il chercherait à regagner son camp.

Il était près de dix heures du soir lorsque tous les ordres nécessaires à l'exécution de ces mesures furent délivrés et remplis, et d'Availles, vivement appuyé en cela par Mme de Tréveneuc, insista pour que le comte d'Erbray, brisé par tant de fa-

tigues et d'émotions, allât prendre quelques heures de repos. Il lui promettait de l'éveiller dès que les nouvelles attendues de Montbrun serait arrivées.

Mais le comte s'y refusa, et il voulut même, bien qu'on essayât de l'en détourner, s'assurer par ses propres yeux de l'état de Marguerite.

Par une étrange bizarrerie qu'il eût eu à peine lui-même à s'expliquer, malgré les terribles événements de la nuit précédente, il n'éprouvait aucune répugnance à se retrouver en face de cette jeune fille qu'il avait faite orpheline. Il lui semblait même, tant l'habitude était prise, dans son esprit, de séparer Lalandec de sa fille, que la vue de ce doux et pur visage, sur lequel ses yeux aimaient tant à se reposer, rendrait un peu de calme et d'apaisement à son âme troublée.

Sans être encore grave, l'état de Marguerite donnait toujours des inquiétudes. Un peu de calme avait d'abord succédé à la crise nerveuse dont elle avait été saisie en apprenant la disparition d'Edouard. Mais l'inquiétude ne tarda pas à la replonger dans son agitation première.

On eut beau lui cacher les craintes inspirées par les tristes découvertes du colonel, et par tout ce qui s'était passé depuis lors, lui donner même des explications et des espérances de nature à la tranquilliser, force avait été de lui dire qu'on ignorait toujours ce qu'était devenu Edouard, une fausse joie, suivie d'une déception nouvelle, pouvant lui porter un coup terrible.

Elle ne fut pas dupé de ces précautions. Son imagination ébranlée lui retraça les plus sinistres visions, un violent délire s'empara d'elle, et il prit bientôt de telles proportions, que le médecin, ne pouvant dompter les écarts de cette raison troublée, fut obligé de les suspendre en la

plongeant dans le lourd et stupéfiant sommeil de l'opium.

La jeune fille céda enfin, non sans résistance, à cette influence toute-puissante, et elle y trouva l'oubli, mais non le repos. Assoupie plutôt qu'endormie, elle tressaillait parfois douloureusement sur sa couche, et de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine, comme si elle eût eu conscience des sinistres images qui traversaient encore son cerveau surexcité.

Ce fut dans cet état que la trouva le comte d'Erbray, et ne pouvant supporter la vue de sa souffrance, il se retira bientôt, déchiré de douleurs et de remords, et redescendit au grand salon du premier étage, où Mme de Tréveneuc et le colonel d'Availles l'attendaient. Là, cédant enfin à leurs instances, il consentit, vers minuit, à se coucher tout habillé sur un canapé, et à y prendre quelques instants de repos.

Il y croyait rester une heure à peine. Mais la fatigue le plongea bientôt dans un sommeil de plomb qui l'y retint jusqu'au jour.

Lorsqu'à son réveil, à six heures du matin, la lumière du soleil frappa ses yeux, et qu'il apprit qu'aucune nouvelle n'était encore arrivée de Montbrun, il se leva fort inquiet et décidé à s'y rendre sur-le-champ.

Mais un domestique arriva enfin chargé d'un message fort sommaire.

Cottin, redoutant la colère de son maître, n'avait voulu se fier qu'à lui-même du soin de lui donner les détails de l'expédition manquée. Il lui faisait seulement dire qu'une rencontre avait eu lieu, où le baron d'Escoublac et un garde avaient été grièvement blessés ; que, grâce au désordre produit par cette lutte, les bohémiens avaient pu s'échapper, mais en laissant un des

leurs entre ses mains, et qu'il avait la certitude que Pharold se trouvait dans le parc ou dans les bois.

Le comte et d'Availles montèrent aussitôt à cheval, l'un pour avertir les sentinelles postées aux alentours du bois de la présence de Pharold, l'autre pour se rendre à Montbrun.

Furieux de l'insuccès d'une tentative dont il avait cru la réussite assurée, le comte, en toute autre circonstance, eût fait retomber tout le poids de sa colère sur ses gardes, et particulièrement sur Cottin, sans s'inquiéter s'ils étaient ou non coupables.

Mais songeant qu'il pourrait encore avoir besoin de leurs services, il maîtrisa sa colère, et arriva résolu, quoi qu'il apprît, à se montrer indulgent.

On l'informa tout d'abord que le baron d'Escoublac, qu'on avait installé tant bien que mal dans un des appartements du château, et dont l'état était fort grave, demandait instamment à le voir.

“ A-t-on fait venir le médecin ? demanda-t-il froidement.

— Oui, monsieur le comte. Il est encore auprès du blessé.

— Alors il est inutile que je le dérange. Dites que j'irai tout à l'heure, et envoyez-moi Cottin.”

Et le comte, plus préoccupé de son échec que de l'état du baron, se mit à se promener dans la cour en attendant son garde.

“ Eh bien ! maître Cottin, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, malgré toutes vos belles promesses, vous n'avez donc rien fait qui vaille ? ”

Le garde arrivait fort humble et fort inquiet ; il se rassura aussitôt.

“ Non, monsieur le comte, dit-il. Mais ce n'est pas ma faute si nous avons manqué le gibier.

— A qui donc dois-je m'en prendre alors ?

— Aux gens qui m'accompagnaient. C'est leur hésitation qui a tout perdu. Il y a eu un moment où Pharold s'est livré lui-même, et nous le tenions s'ils n'eussent pas reculé. Peut-être aurions-nous eu deux ou trois blessés de plus, mais le succès était certain. Malheureusement ils m'ont abandonné, et, lorsque je suis arrivé au pied du mur du parc, comme je n'avais plus que deux hommes avec moi, et qu'ils étaient plus d'une vingtaine armés de fusils, j'ai bien été obligé de le laisser partir.

— Mais comment tout cela s'est-il passé ? demanda le comte. Je ne sais rien que ce que vous m'avez fait dire.”

Cottin attendait la question et s'était préparé à y répondre. Il entama aussitôt le récit des événements que nous connaissons, en les arrangeant quelque peu, et en donnant surtout au rôle qu'il avait joué un relief fort exagéré.

Le comte l'écouta sans l'interrompre et avec le plus grand calme apparent.

“ Le garde est-il dangereusement blessé ? demanda-t-il ensuite.

— Sa blessure ne paraissait pas grave, tout d'abord. Mais il paraît qu'il va beaucoup plus mal depuis ce matin.

— L'avez-vous vu ?

— Non. Mais sa femme est venue tout à l'heure voir si on ne pouvait pas lui envoyer le médecin, et c'est d'elle que je tiens cette nouvelle.

— Pauvre homme ! fit le comte d'un air de commisération profonde, il faut veiller à ce qu'il ne manque de rien, Cottin, et il faudrait bien aussi donner aux misérables qui commettent de

pareils crimes une leçon dont ils gardassent souvenir.

— C'est l'audace de ce Pharoïd qui les soutient et les encourage, répartit vivement Cottin. Ils comptent sur son adresse pour les tirer des mauvais pas où ils s'engagent, et, s'il était pris, ils changeraient de ton et d'allures. Il n'est pas facile de l'arrêter, j'en sais quelque chose, mais je ne serais peut-être pas toujours aussi malheureux, et si monsieur le comte voulait encore essayer...

— Si je le veux ! s'écria le comte. Je ferais fortune de l'homme qui livrerait à la justice ce misérable qui a assassiné mon fils !... Mais qu'avez-vous voulu dire ? Avez-vous donc déjà arrêté quelque plan nouveau ?

— Pas encore, mais j'ai été frappé, en y réfléchissant, de l'intérêt de Pharoïd pour ce jeune bohémien que nous avons déjà arrêté. Il fallait qu'il fût bien inquiet de ce qu'il était devenu pour nous suivre jusqu'à la porte du château, et se jeter ainsi presque au milieu de nous, et les siens feraient quelque tentative pour le délivrer, que je n'en serais pas étonné. C'est un complot de ses parents, sans doute, peut-être son fils !

— Plût à Dieu ! fit le comte avec une violente haineuse. Je lui ferais sentir à son tour ce que sont les angoisses d'un père qui tremble pour la vie de son fils !

— Peut-être, reprit Cottin, pourrait-on se servir de ce jeune homme, le gagner même.

— Oui, oui, je vous comprends ! s'écria le comte, se jetant avec avidité sur l'idée qui lui était offerte. Mais comment s'y prendre ? ajouta-t-il après un instant de réflexion. Il faudrait qu'il soit pour être instruit du jour et de l'heure où ces bohémiens tenteront de le délivrer, pour les déc...

der même à le faire, s'ils hésitent, il pût communiquer avec eux, et de façon à ne pas éveiller leurs soupçons.

— C'est facile, monsieur le comte, répliqua Cottin. Il est dans la geôle, dont la fenêtre donne sur les fossés, à côté de l'arche. L'endroit est isolé et désert, sans compter que la nuit, à cause des grands arbres de la futaie, il y fait noir comme dans un four. Je suis sûr que si une personne en qui les bohémiens auraient confiance allait leur dire, de la part de ce jeune homme, de venir ce soir lui parler à cette fenêtre, ils n'hésiteraient pas à le faire, et quand une fois il les aurait décidés à le tirer de là en sciant les barreaux de la fenêtre, on pourrait d'un même coup de filet prendre, non seulement Pharold, mais une partie des braconniers.

— Sans doute. Mais qui leur envoyer ? Ils se défieront d'un garde ou d'un domestique, même d'un étranger.

— Monsieur le comte oublie Breton, le marchand de gibier, repartit Cottin, avec un sourire. L'affaire de cette nuit a été si bien préparée que les drôles n'y ont vu que du feu, et n'ont pas le moindre soupçon contre lui. Sa visite leur semblera toute naturelle, au contraire. Il doit craindre que ce jeune homme ne le trahisse, et il est de son intérêt de le faire évader.

— Et vous pensez que ce Breton consentira, et que nous pouvons compter sur lui ? ”

Cottin cligna de l'œil d'un air narquois et famillier.

“ J'ai déjà dit à monsieur le comte qu'il n'avait rien à me refuser. ” répondit-il.

Le comte eut un geste de colère et de dégoût. Mais il se contint.

“ Eh bien ! répliqua-t-il, faites chercher cet in-

dividu et l'amenez ici le plus tôt possible, mais sans lui rien confier encore. Il faut d'abord que je voie le prisonnier, et sache ce qu'on en peut attendre. Dites au geôlier de le conduire dans le salon du rez-de-chaussée. Il m'y trouvera."

Et congédiant Cottin d'un geste assez brusque, il rentra sur-le-champ dans l'intérieur du château. Comme il en franchissait le seuil, un domestique s'approcha timidement, et le pria, de la part du baron d'Escoublac, de vouloir bien monter sur-le-champ à l'appartement de ce dernier.

" J'ai déjà dit que j'irai dans un instant, répliqua-t-il sèchement. Qu'on ne m'importune pas davantage."

Puis, craignant que cette dure réponse ne fût trop fidèlement transmise :

" Prévenez le baron, reprit-il, que je suis tellement occupé qu'il m'est impossible de me déranger maintenant. Dès que j'aurai un instant de libre, je monterai le voir."

Et il entra dans le salon où il avait ordonné qu'on lui amenât Guillaume. Celui-ci ne tarda pas à paraître. Nous l'avons déjà entrevu. C'était un jeune homme de dix-huit ans, dont toute la personne, d'une élégance et d'une proportion de formes parfaites, plaisait par une sorte de grâce naturelle et un peu sauvage.

Son visage, encadré par une longue chevelure noire, offrait cette exquise régularité de traits assez fréquente chez les races orientales, et le regard vif et brûlant de ses grands yeux noirs y répandait une remarquable expression d'intelligence et d'audace. Mais cette expression était toute physique et extérieure. L'ensemble de ses traits attentivement examinés, et surtout le contour un peu indécis de sa lèvre décelaient ar con-

traire une indécision de caractère et une faiblesse de volonté évidentes.

Le comte d'Erbray, qui l'avait toisé, dès son entrée, d'un regard profond et inquisiteur, l'examina longtemps. Il devina ce trait de son caractère, où toute fermeté, tout noble sentiment étaient étouffés en effet par la violence des passions bestiales. Il démêla aussi, au travers de l'attitude morne et farouche du prisonnier, une douleur et un abattement profonds, et ce fut sur ces deux observations qu'il basa son plan d'attaque.

Il fit signe au géolier de se retirer, et lorsque cet homme eut obéi, il se tourna vers le jeune bohémien.

“ Vous paraissez bien jeune, mon pauvre enfant, dit-il, pour avoir commis le crime dont on vous accuse. Quel âge avez-vous donc ? ”

Guillaume ne répondit pas. Il se tenait debout en face du comte, immobile, les yeux baissés et aussi insensible en apparence que s'il n'eût pas compris les paroles qui lui étaient adressées. Mais ce silence était le résultat bien moins d'une énergique résolution que de ce mélange d'entêtement, de réserve et de haine que les enfants d'une race proscrite apprennent dès leur bas âge à opposer à leurs oppresseurs.

“ Pourquoi ne me répondez-vous pas ? poursuivit doucement le comte. Ne m'avez-vous pas compris, ou bien votre cœur est-il déjà tellement perverti que les regrets et le repentir n'y trouvent plus accès ?... Mais, ajouta-t-il, après un silence pendant lequel Guillaume s'obstina dans sa farouche immobilité, peut-être ne comprenez-vous pas toute la gravité de votre position ? Il ne faut pas vous abuser, mon enfant, elle est affreuse, et en persistant dans votre silence, vous ne ferez que l'aggraver. C'est votre vie elle-même

qui est menacée, et il me semble qu'elle vaut la peine que vous la défendiez. Vous êtes jeune, vous avez certainement des parents et des amis qui vous aiment et vous pleurent, une fiancée peut-être. Il doit vous coûter de les quitter pour toujours, et de renoncer à tant de joies et de plaisirs que vous avez à peine eu le temps de goûter."

Un léger tressaillement agita les lèvres du jeune homme, et une larme qu'il essaya vainement de retenir roula sur sa joue. Le comte sentit qu'il avait frappé à un endroit sensible, et, avec un empressement et une joie barbares, il redoubla ses coups.

"La mort vous serait amère ? reprit-il. Comment se fait-il alors que vous l'avez si légèrement bravée ? car il ne faut pas vous faire illusion ; un de mes gardes, et ce qui est bien plus grave, un gentilhomme de mes amis sont tombés mortellement atteints par vos balles, et la mort seule peut expier de pareils crimes."

Un frisson convulsif agita Guillaume des pieds à la tête.

"Je n'ai tué personne ! s'écria-t-il en fondant en larmes.

— Je veux bien le croire. Mais vous avez pénétré dans mon parc avec de mauvais desseins ; vous avez aidé vos camarades à commettre l'acte de braconnage qui a causé cette déplorable collision, et d'autres vous le diront et avec moins de ménagements, en pareils cas la loi ne fait aucune distinction entre les complices et les coupables ; elle les punit tous de la même peine. Je vous plains, mon pauvre enfant, si vous n'avez pas de meilleure justification à présenter.

— Vous me plaignez ! s'écria Guillaume avec une logique naïve. Alors pourquoi n'avez-vous

pas pitié de moi et ne me faites-vous pas relâcher, quand cela vous serait si facile ?

— Je n'ai pas le pouvoir que vous me supposez. Je dois compte de votre personne aux juges qui viendront bientôt la réclamer, et je serais puni moi-même si je cédaï à votre prière. Mais je puis cependant adoucir les rigueurs de votre prison, et je ne m'y refuserai pas, si ce que vous souhaitez est compatible avec mon devoir. Désirez-vous voir quelqu'un des vôtres ? En est-il dont la présence vous consoleraït, ou à qui il vous serait doux de dire un dernier adieu ?

— A quoi bon, si je dois mourir ? ” répliqua Guillaume avec une douleur pleine de désespoir.

Et il baissa tristement les yeux. Mais il était en proie à une vive émotion, et il semblait combattre un désir qui s'était subitement éveillé dans son cœur. Le comte s'en aperçut, et il attendit patiemment que l'aveu s'échappât de ses lèvres.

“ Il n'y a que Léna que je voudrais revoir, dit enfin Guillaume en rougissant. Mais il est inutile de la demander, Pharold n'y consentiraït pas.

— Et pourquoi donc ? demanda le comte étonné. Il faudrait qu'il fût bien cruel pour refuser cette consolation à un homme que la mort attend.

— Il n'est pas cruel, repartit Guillaume, et cependant il n'y consentira jamais. Il sait que j'aime Léna, et Léna est sa femme. Elle devait être la mienne, ajouta-t-il avec tristesse, on me l'a dit du moins. Mais sa mère vint à mourir, et, à son lit de mort, elle la donna à Pharold, parce qu'il était mieux que moi en état de la protéger. Et pourtant c'était moi qu'elle aimait ! ”

Le comte eut un vif mouvement de joie. Mais le

dissimulant sous un air de commisération profonde :

“ Ainsi ce Pharold vous a enlevé votre fiancée, dit-il, et maintenant il est jaloux parce qu'elle n'a pas cessé de vous aimer ? Pauvre enfant ! vous êtes doublement à plaindre. Et vous n'avez jamais songé à vous venger de lui ? ”

Un sombre éclair de haine traversa les yeux du bohémien.

“ Et comment l'aurais-je pu ? dit-il. Pharold est le chef de la tribu ; il est puissant, respecté de tous. Et d'ailleurs, bien qu'il soit souvent dur à mon égard, il n'est jamais injuste.

— Mais vous ne devez pas l'aimer cependant ?

— Oh ! pour cela non !

— Et s'il était le seul obstacle qui vous séparât de la vie et du bonheur, vous n'hésiteriez pas à le sacrifier ? ”

Guillaume ne répondit rien, et regarda le comte d'un air étonné. Il ne comprenait pas.

“ Ce que vous venez de m'apprendre change grandement votre position, mon enfant, reprit le comte. Elle est loin d'être aussi désespérée que je le pensais, et votre sort est entre vos mains. Vous pouvez choisir entre la vie et la mort, cela dépend de vous.

— De moi ! s'écria le jeune homme pâle d'espérance et d'anxiété. Et comment cela peut-il être possible ?

— En nous rendant, à la justice et à moi, un service tel qu'il obtienne grâce pour votre crime. Ce Pharold, qui vous a enlevé votre fiancée, m'a encore plus cruellement blessé. Il a lâchement assassiné mon beau-frère et mon fils !

— Lui ! ” s'écria Guillaume en tressaillant de surprise.

Et après un silence, pendant lequel il sembla réfléchir, il ajouta naïvement :

“ C'est donc pour celà qu'il avait tant d'argent, sans qu'on sût jamais où il le prenait.

— Oui, c'est pour cela sans doute. Et si vous voulez m'aider à m'emparer de lui, je vous en donnerai cents fois plus qu'il n'en a jamais eu, et vous serez remis en liberté avec votre grâce pleine et entière.”

Guillaume pâlit, car s'il était faible, il n'était ni méchant, ni corrompu. Il était jeune, d'ailleurs, et son premier mouvement fut bon.

“ Non ! non ! s'écria-t-il avec horreur. Je hais Pharold, mais jamais je ne le trahirai !

— Alors, dit le comte d'un ton sec et dur, préparez-vous à mourir.”

Mais cette menace même ne put ébranler la résolution du jeune homme. Tout en haïssant Pharold, il le respectait, le vénérait même, en sa qualité de chef de la tribu, et l'idée de le trahir et de le livrer à ses ennemis le révoltait à l'égal d'un sacrilège.

“ Oui, j'aime mieux mourir ! ” dit-il avec une résignation farouche.

Et il baissa la tête pour cacher les larmes qui débordaient de ses yeux et roulaient lentement sur ses joues.

Le comte avait prévu cette résistance : il ne s'en émut pas.

“ Votre choix est singulier, mon enfant, dit-il, et je ne puis croire qu'il soit sérieux. Comment, je vous offre la vie, la liberté, bien plus encore, la possession assurée de la femme que vous aimez, et tout cela vous le refusez ! Vous préférez l'ignominie et la mort ! Léna pensera, certes, que vous l'aimez bien peu quand elle saura qu'ayant eu le pouvoir de briser les liens odieux

qui l'enchaînent à Pharold et de l'épouser en suite, vous n'en avez rien voulu faire.

— Léna ! s'écria Guillaume avec une violence pleine de désespoir. Ah ! on voit bien que vous ne la connaissez pas ! Si elle savait jamais à quel prix je l'aurais obtenue, elle me repousserait avec horreur ! Et plutôt que de supporter ma vue, elle soulèverait toute la tribu contre moi pour me faire chasser comme une créature maudite et détestée !

— Mais quelle nécessité y a-t-il que Léna en soit instruite ? observa doucement le comte. L'affaire peut être parfaitement arrangée de façon à ce que personne, excepté vous et moi, ne se doute de la part que vous y avez prise.

— Dieu le saura toujours, dit le jeune homme avec une crainte plus superstitieuse que raisonnable, et si Pharold est innocent, son sang retombera sur ma tête.

— S'il est innocent, son sang ne sera pas versé, répliqua le comte. Mais il est coupable, mortel enfant, et en le livrant à la justice, vous feriez un acte méritoire et dont vous n'auriez nullement à rougir. Vous en retireriez d'ailleurs de si grands avantages personnels que vous n'auriez pas dû hésiter un instant."

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Guillaume sembla en proie à un violent combat intérieur.

" Me jurez-vous, si Pharold est innocent, que sa vie et sa liberté seront respectées ? demanda le jeune homme dont l'âme, amollie par la tentation, ne cherchait plus qu'à colorer sa chute, à ses propres yeux, de spécieux prétextes.

— Oui, cela je vous le jure, répliqua vivement le baron.

— Eh bien ! je ferai ce que vous désirez, dit

Guillaume avec un léger tremblement dans la voix. Mais vous me direz comment je dois m'y prendre.

— J'y ai déjà songé, mon enfant. Ce Pharold, malgré la jalousie que vous lui inspirez, vous porte-t-il assez d'intérêt pour essayer de vous sauver, s'il en entrevoyait la possibilité ?

— Oui, il l'essayerait, surtout si Léna le lui demandait : il ne sait rien lui refuser. Mais il faudrait que je la voie et lui parle, pour qu'elle ne manque pas de le faire, et elle ne voudra certainement pas venir.

— Mais vous pouvez toujours lui faire savoir par un tiers ce que vous désirez qu'elle fasse. Un homme du pays, un marchand de gibier de votre connaissance, a justement demandé à vous voir ce matin. Il doit savoir où se trouvent vos camarades. Je vous l'enverrai, et il ne refusera pas de se charger de la commission, car il est, je crois, plus l'ami des vôtres que le mien. Vous pouvez faire dire à cette jeune femme, par exemple, que la nuit il n'y a personne sous vos fenêtres ni dans les environs, qui sont fort sombres, et que si Pharold y venait avec une lime, il lui serait facile de scier les barreaux et de vous délivrer.

— Oui, oui ! s'écria Guillaume avec un vif mouvement de joie, car il entrevoyait enfin la possibilité de sa délivrance, qu'il n'avait encore osé espérer, malgré les assurances du comte ; et pour que Pharold vienne lui-même, je dirai que la personne chargée de cette tentative doit connaître parfaitement le château. Il est possible cependant qu'il envoie quelques-uns des nôtres s'assurer d'abord si je ne me suis pas trompé, et il ne faudrait pas les arrêter, surtout si ce sont des femmes.

— Ils ne seront pas inquiétés, soyez tranquille. Je n'en veux qu'à Pharold.

— Et quand vous le tiendrez, comment vous y prendrez-vous pour me relâcher ?

— En l'amenant dans la prison, on laissera la porte ouverte, comme par mégarde, et vous aurez l'air de profiter de cet oubli."

Guillaume s'enhardissait de plus en plus, et avec la hardiesse la méfiance lui vint.

“ Mais qui m'assure que vous tiendrez votre promesse, quand je vous l'aurai livré ? ” demanda-t-il brusquement, en fixant sur le visage du comte un regard inquiet et soupçonneux.

Le comte soutint d'autant mieux ce regard qu'il n'avait nullement médité cette inutile trahison.

“ Eh ! fit-il avec un sourire de commisération dédaigneuse, quel intérêt aurais-je à vous tromper, mon enfant ? Je n'ai personnellement aucun motif de haine contre vous ; bien loin de là, puisque vous allez me rendre un si grand service. Je serai heureux, au contraire, de le reconnaître en favorisant votre fuite.

— Oui, je le croirais, si j'étais un des vôtres. Mais vous nous haïssez tous, nous autres bohémiens.

— C'est la première idée qu'on vous inculque, je le sais, mais cela n'est pas, mon enfant.

— Ecoutez ! reprit Guillaume après un instant de réflexion, j'ai entendu dire que vous autres gentilshommes il n'y a que deux choses que vous respectez : votre Dieu quelquefois, et presque toujours votre honneur. Eh bien ! voulez-vous me jurer sur ces deux choses-là que vous tiendrez votre promesse ?

— Certes, mon enfant, car je n'ai nulle envie de vous tromper, et sur Dieu et mon honneur, qui

ne sont également chers, je vous le jure ! Mais souvenez-vous, vous aussi, du sort qui vous attend si vous essayez de me tromper, et surtout faites en sorte que Pharold vienne la nuit prochaine ou la suivante, car ensuite il ne serait plus temps.

— C'e sera la nuit prochaine, répliqua vivement Guillaume : et jamais nuit ne m'aura paru si lente à venir, car j'étouffe entre vos murs de pierre et j'ai hâte de revoir Léna, maintenant qu'elle est à moi ! ”

Et le geôlier, sonné par le comte, étant alors arrivé, Guillaume fut immédiatement reconduit dans sa prison.

Le comte resta un moment à se promener dans le salon d'un air pensif, repassant en lui-même toutes les parties du plan qu'il avait arrêté avec le jeune bohémien. Puis il donna l'ordre de le prévenir quand Breton, le marchand de gibier, serait arrivé, et songeant enfin que le baron d'Escoublac l'attendait depuis près d'une heure avec la plus vive impatience, il se dirigea lentement vers la chambre du blessé.

XVII

Aucun événement nouveau ne signala la fin de la journée. Le comte d'Erbray était resté à Montbrun. Le colonel d'Availles, après avoir inspecté lui-même la ligne de sentinelles placée autour du bois et s'être assuré qu'elles suivaient exactement les instructions données, était parti pour Pierric, où il avait rendez-vous avec le prévôt de Derval.

Mme de Tréveneuc se trouvait seule à son château avec Isidora. Depuis la veille, la mère et la fille n'avaient pour ainsi dire pas quitté la chambre de Marguerite. A peine en étaient-elles sorties quelques instants pour recevoir les hôtes obligés que leur amenait l'enquête commencée.

Cependant vers sept heures du soir, à la nuit tombante, la jeune fille s'y trouvait seule. Depuis quelques heures, elle était plus calme ; l'opium, administré à doses répétées, avait fini par la plonger dans une sorte de torpeur inconsciente qui avait amené l'oubli, et Mme de Tréveneuc, respectant ce repos factice mais nécessaire au corps épuisé, s'était retirée avec Isidora dans une pièce voisine.

Pendant toute la journée, la chaleur avait été accablante ; mais depuis quelques instants une brise légère s'était levée, et par la fenêtre entrouverte, dont elle agitait doucement les rideaux, elle montait du jardin dans la chambre qu'elle imprégnait de parfums printanniers.

Pâle des souffrances qu'elle avait éprouvées, et la tête languissamment penchée sur son oreiller,

Marguerite était dans un de ces états de somnolence où l'âme flotte indécise sur les limites de la veille et du sommeil, et percevait cependant les impressions extérieures, mais d'une façon si vague et si décousue qu'elles se confondent sans cesse avec les fantômes des rêves évoqués par l'imagination. Parfois elle avait une sensation assez nette des objets qui l'entouraient; elle se voyait dans sa chambre, elle la reconnaissait; puis son regard se voilait comme un nuage, son esprit s'égarait, et mille images confuses, qui souvent l'entraînaient bien loin de Tréveneuc, s'y succédaient en quelques secondes.

Dans un de ces instants où l'image des objets qui l'entouraient se reflétait assez distinctement dans son regard, un léger bruit, assez semblable à celui qu'on eût produit en entr'ouvrant la fenêtre avec précaution, frappa son oreille. En même temps elle crut voir l'ombre d'un homme se dessiner derrière les rideaux qui tombaient du plafond jusqu'à terre, puis une main écarta l'étoffe légère et un homme de haute taille se dirigea vers son lit.

Cette apparition qui, en toute autre circonstance, l'eût frappée de terreur, ne lui causa ni surprise ni effroi. Son âme, encore trop fortement enlacée dans les liens du sommeil était comme paralysée, et les impressions s'y succédaient sans que la raison en fût assez fortement touchées pour s'éveiller et surtout pour relier entre elles les pensées qu'elles faisaient naître.

La vision était d'ailleurs si vague et si confuse que ce fantôme, qu'en certains instants elle croyait apercevoir distinctement, flottait en d'autres devant son regard troublé et s'évanouissait même complètement.

Tout à coup elle le revit, plus net et plus accusé que jamais. Il était debout au pied de son lit, et bien que la nuit commençât à envahir la pièce et qu'il fût comme enveloppé d'ombre, il lui sembla qu'elle distinguait ses traits.

Alors elle eut comme un tressaillement et une émotion subite pénétra tout son être d'une joie ineffable. Ces traits, sur lesquels était rivé son regard, elle avait cru les reconnaître. C'étaient ceux qu'elle avait tant de fois contemplés sur un médaillon, son plus précieux héritage, et dont l'image était restée gravée dans son âme ; c'étaient ceux de son père ! Et maintenant, à travers les larmes qui lui voilaient les yeux, elle le revoyait bien tel qu'il lui était tant de fois apparu dans son sommeil et dans ses méditations silencieuses.

Son cœur bondit de joie et d'amour. Elle eut dans son rêve un mouvement pour se jeter dans ses bras, et un cri lui échappa qui vint mourir sur ses lèvres en un murmure indistinct :

“ Mon père ! dit-elle, est-ce vous ? ”

Alors il lui sembla que le fantôme faisait un pas vers elle et se penchait sur son lit d'un air ému et attendri. Mais, soit que le léger mouvement qui l'avait agitée lorsqu'elle avait cru se jeter dans ses bras eût rompu la chaîne de ses pensées, soit que son esprit affaibli fût incapable de supporter plus longtemps une émotion si vive ses yeux se couvrirent comme d'un voile et la nuit se fit autour d'elle et dans son âme.

Du fantôme qu'elle avait aperçu, de la joie qui avait imprimé une si forte secousse à son cœur, tout souvenir était effacé. Par un de ces soubresauts capricieux si fréquents dans le rêve, son imagination l'avait tout à coup transportée loin de sa chambre et d'elle-même, au Val-Maudit.

Il lui était apparu sous cet aspect sinistre qu'il revêtait quand la nuit étendait son noir manteau sur son épais fouillis de verdure. Puis du sein de ces ténèbres, une scène terrible avait surgi devant son regard épouvanté. Elle avait vu son père traverser à cheval le pont du ruisseau, et Pharold, blotti comme un tigre dans un buisson, s'élançer soudain sur lui et le frapper au cœur d'un coup de poignard.

Elle s'était précipitée lorsqu'elle avait vu la victime tomber, elle l'avait reçue toute sanglante dans ses bras. Mais lorsqu'elle s'était penchée sur elle et que d'un regard anxieux elle avait cherché un reste de vie dans ses yeux, ce n'était plus le visage de Lalandec qu'elle avait aperçu, c'était celui d'Edouard. C'était son cadavre qu'elle tenait embrassé.

Elle eut un cri d'angoisse, et se jetant sur ce corps inanimé :

“ Edouard ! dit-elle, Edouard ! parlez ! répondez-moi ! ”

Et croyant voir le regard s'éteindre dans ses yeux voilés et la livide pâleur de la mort envahir son visage :

“ Oh ! que ne suis-je morte avec vous ! ... ” murmura-t-elle.

Et elle fondit en larmes. De vraies larmes coulaient en effet de ses yeux, tandis qu'elle s'agitait convulsivement sur sa couche.

Alors, par un nouveau bond de son imagination, elle se retrouva soudain transportée dans sa chambre, mais sans avoir perdu le souvenir du rêve terrible qui venait de glacer tout son être.

Elle revit le fantôme debout à côté de son lit, et il lui sembla que, par une sorte de seconde vue mystérieuse, il avait lu dans son âme et avait

été transporté avec elle au Val-Maudit, car elle crut le voir se pencher sur sa couche avec une émotion profonde, et murmurer tristement :

“ Vous l’aimez donc bien, Marguerite ? ”

Elle voulut répondre ; mais cette immobilité si pénible qui, dans le cauchemar, à l’instant le plus émouvant et le plus terrible, glace l’être tout entier de son invincible torpeur, paralysait sa langue, et, malgré tous ses efforts, la tenait clouée, insensible en apparence, sur sa couche.

Le fantôme parut comprendre ce qui se passait en elle. Il la contempla un instant avec un douloureux sourire ; puis, posant doucement ses lèvres sur son front :

“ Espérez, Marguerite, dit-il, votre amour le sauvera ! ”

Et lentement et sans bruit, comme si ses pieds n’eussent pas touché le parquet, il s’éloigna du lit en tenant son regard attaché sur la jeune fille et il prit le chemin de la fenêtre.

Marguerite tressaillit, car elle eût voulu le retenir en se rapprochant d’elle, elle eût voulu surtout l’interroger. Mais avant qu’elle eût pu secouer sa torpeur, le rideau discrètement entr’ouvert était retombé derrière lui, et son ombre, après s’être un instant reflétée sur le tissu transparent, s’était elle-même évanouie.

Marguerite sentit son cœur étreint par une poignante douleur, se serrer d’angoisse, et se dressant soudain sur sa couche :

“ Mon père ! s’écria-t-elle, mon père ! ne m’abandonnez pas ! ”

Elle était éveillée cette fois ; son cri, distinctement articulé, retentit comme un appel de détresse, et, en l’entendant, Mme de Tréveneuc et Isidora se précipitèrent, effrayées, dans la chambre.

Leur effroi s'accrut encore lorsqu'elles aperçurent Marguerite assise sur son lit, dans un état d'agitation inexprimable, et les mains tendues vers ce fantôme qui, lorsqu'elle avait voulu le serrer dans ses bras, en avait glissé comme une ombre vaine.

“ Mon père ! s'écria-t-elle. Il était là tout à l'heure ; je l'ai vu ; il vient de disparaître par cette fenêtre. Regardez, Isidora, regardez, je vous en supplie ! ”

Et il y avait tant de prière dans son regard, son geste était si pressant qu'Isidora courut machinalement à la fenêtre, tandis que sa mère, plus calme et plus maîtresse d'elle-même, se dirigeait vers le lit et tâchait d'apaiser Marguerite.

“ Recouchez-vous, mon enfant, lui dit-elle doucement, et ne parlez plus ainsi. Vous avez été sûrement victime de quelque illusion.

— Non, chère tante, non, je ne me suis pas trompée, répliqua vivement Marguerite. Je ne suis pas folle et je n'ai plus le délire. Je l'ai vu à la place même où vous êtes, aussi distinctement que je vous vois. Il m'a parlé ; il m'a dit d'espérer.”

Au même instant Isidora poussa un cri de surprise et se pencha précipitamment sur l'appui du balcon, comme pour chercher à mieux voir au dehors. Sa mère courut auprès d'elle.

“ Qu'avez-vous, Isidora ? dit-elle à demi voix.

— Je viens de voir un homme se glisser derrière ce buisson et gagner les massifs, répondit-elle. Marguerite ne se trompe pas ; quelqu'un est sans doute entré ici.”

Et de la main elle montrait l'endroit où avait disparu l'homme qu'elle avait cru apercevoir.

L'appartement de Marguerite était situé au premier étage, et ses fenêtres donnaient sur les

Bibliothèque

Collège de Rimouski (Cegep)

— C.P. 1024, Rimouski, P.Q., Canada

jardins. Immédiatement au-dessous s'étendait un grand parterre planté de fleurs et d'arbustes et donnant accès dans un de ces jardins dessinés à l'anglaise dont la mode commençait à s'introduire en France et dont les massifs percés d'allées sinueuses se trouvaient sur la gauche.

Le jardin anglais et le parterre étaient entourés d'un mur. Au delà se trouvait un petit bois masquant en partie la vue, mais laissant à gauche une large échappée par laquelle le regard passait au-dessus d'un petit étang et pouvait embrasser, d'un coup d'œil, l'étendue des prairies qui, par une pente insensible, descendaient jusque sur le bord d'...

C'était sur la limite du parterre et du jardin anglais qu'Isidora avait cru voir se glisser la forme d'un homme, au moment où ce dernier quittait l'abri d'un des arbres du parterre pour se jeter dans un massif.

Mme de Tréveneuc avait encore les yeux fixés sur l'endroit indiqué par sa fille, lorsque celle-ci, lui touchant brusquement le bras, s'écria de nouveau :

“ Le voilà!... Le voyez-vous?... là :... ”

Mme de Tréveneuc tourna aussitôt les yeux dans la direction indiquée, et il lui sembla qu'elle voyait en effet une ombre vague et confuse traverser rapidement une allée, puis se perdre au milieu des arbres. Mais la nuit était déjà si sombre, la vision fut si fugitive, qu'un doute lui resta et qu'elle se demanda si l'agitation de Marguerite n'avait pas aussi gagné Isidora.

“ C'est lui! dit Marguerite qui avait entendu le cri de sa cousine. Oh! je l'avais bien vu. Courez, il ne peut être loin encore! Tâchez de le ramener, de le voir tout au moins !

—Mais je ne puis vous laisser seule, mon enfant ?

—Envoyez-moi Marie-Jeanne. Mais allez, je vous en supplie ! Je vous attendrai seule, s'il le faut ! ”

Mme de Tréveneuc, malgré le doute qui lui restait, était assez inquiète. La disparition d'Edouard lui avait inspiré les craintes les plus vives pour la sûreté des siens, et tout en n'attachant aucune importance à l'idée dont s'était frappé le cerveau affaibli de Marguerite, elle se demandait dans quel but un homme avait pu chercher à s'introduire dans la chambre de sa nièce.

Aussi céda-t-elle facilement à la prière de la jeune fille, et s'empressa-t-elle de descendre avec Isidora. Elle voulait, s'il était possible, voir cet homme, espérant que de sa présence, de son costume, de ses traits surtout, si elle les reconnaissait, elle tirerait quelque lumière sur le sort d'Edouard.

Elle ne pouvait songer, malheureusement, à le faire poursuivre ou arrêter. Tous les hommes occupés au château avaient été envoyés à Montbrun pour cerner la forêt ; à peine restait-il quelques servantes autour d'elle.

Après avoir donné à Marie-Jeanne l'ordre de se rendre immédiatement auprès de Marguerite, elle traversa rapidement le parterre avec Isidora et gagna une porte pratiquée dans le mur de clôture et débouchant à quelques pas de la lisière du petit bois, sur les bords de l'étang.

L'homme qui s'était enfui, pour traverser le jardin anglais, franchir le mur et gagner le bois en prenant les précautions nécessaires pour ne pas trahir sa présence, avait eu besoin d'un temps assez considérable, et compensant large-

ment celui qu'elle avait mis à descendre de la chambre de Marguerite et à parcourir le parterre. Aussi pensait-elle arriver d'heure encore à le surprendre au moment où, sortant du bois, il se jetterait dans les prairies pour gagner le large.

Une étroite chaussée, aboutissait à la porte du parterre. Elle courait entre la lisière du bois et l'étang, et abandonnant ce dernier à cinquante pas plus loin, elle formait un coude à l'angle duquel on pouvait embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue des prairies.

Mme de Tréveneuc et Isidora demeurèrent un instant en observation dans l'angle de la porte. La nuit était venue, et bien qu'elle fût assez claire et que, de l'endroit où elles se tenaient, on pût facilement donner l'alarme dans le château, elles hésitaient à s'avancer plus loin.

Cependant, ne voyant personne paraître et craignant que l'inconnu ne s'échappât par un autre côté, Isidora, malgré les représentations de sa mère, se risqua jusqu'à l'extrémité de l'étang, à l'endroit où la chaussée faisait un coude.

Elle y demeura quelques minutes immobile, cherchant à pénétrer l'ombre de son regard; puis soudain elles s'approcha du bord de l'eau et se pencha de côté, dans une attitude à la fois curieuse et craintive.

Elle avait vu une sorte de masse confuse se mouvoir avec précaution au milieu des arbres et, tout en ayant soin de ne pas s'avancer de façon à trahir sa présence, elle voulait ne pas perdre un seul des mouvements de cette forme indécise.

Bientôt cette masse se dessina plus distinctement, et elle crut reconnaître l'homme qui, deux fois déjà, avait passé comme une ombre devant ses yeux.

Elle fit alors un nouveau pas en avant et se

pencha davantage. Mais son pied, posé sur l'extrême bord de la chaussée, détacha sous le poids de son corps une pierre mal assujettie, elle perdit l'équilibre et, après avoir chancelé un instant, elle tomba et disparut dans les eaux de l'étang, assez profondes en cet endroit.

Mme de Tréveneuc, qui s'était avancée à mi-chemin de l'endroit où se trouvait sa fille, poussa un cri d'épouvante et resta un instant éperdue de douleur et de désespoir, ne sachant si elle devait courir au secours de sa fille ou retourner chercher de l'aide au château.

Avant qu'elle eût eu le temps de prendre un parti, un homme, qui se tenait tapi dans le bois, à quelques pas d'elle, sauta sur le chemin.

“ Où est-elle tombée ? demanda-t-il vivement. A quel endroit ?

— Ici ! ” répondit-elle, en se précipitant vers le coude de la chaussée où elle avait vu disparaître sa fille.

Et au même instant, comme pour confirmer son dire, la robe d'Isidora, gonflée par l'eau, apparut à la surface de l'étang, encore agitée de sa chute.

“ La voâez-vous ? s'écria Mme de Tréveneuc. Mon Dieu ! la voilà qui disparaît encore. Sauvez-la...”

Mais l'homme ne l'écoutait déjà plus. Il s'était jeté tout habillé, dans l'étang, et pendant quelques secondes qui parurent à Mme de Tréveneuc longues comme des siècles, il disparut lui-même à l'endroit où venait de s'enfoncer Isidora. Puis soudain sa tête reparut à la surface de l'eau, ruisselante et toute voilée de ses longs cheveux ; il souleva à demi la jeune fille qu'il avait saisie par la ceinture, et fendait l'eau avec une vigueur

et une agilité surhumaines, en quelques brasses, il atteignit le bord de l'étang.

Un moment après, il déposait Isidora évanouie sur l'herbe épaisse qui tapissait la lisière du bois.

Mme de Tréveneuc s'était jetée à genoux auprès de sa fille. En apercevant ses yeux éteints et son visage décoloré, elle eut un sanglot.

“ Mon Dieu ! dit-elle, elle est morte !

— Non, madame, répondit doucement l'inconnu elle n'est pas morte. Ce n'est pas là la figure d'une personne noyée. Elle s'est évanouie de frayeur, mais dans quelques instants elle rouvrira les yeux.

Et après avoir posé avec précaution sur l'herbe la tête d'Isidora, qu'il soutenait entre ses mains, il se releva et fit un mouvement pour s'éloigner.

“ Quoi ! vous nous abandonnez ! s'écria Mme de Tréveneuc étonnée. Mais vous n'y songez pas. Que voulez-vous que nous devenions ici, ma fille et moi ? Vous qui l'avez sauvée, vous ne refusez pas de m'aider à la transporter au château.

— Moi ! s'écria l'inconnu. Mais je n'y aurais pas mis les pieds que j'y serais arrêté et mis en prison. Oubliez-vous donc que depuis deux jours on s'acharne après moi, et que l'on me traque comme une bête fauve ? Vous-même n'avez-vous pas envoyé vos domestiques à la poursuite de l'assassin ! ”

Et écartant avec une sorte de brusquerie les cheveux qui lui voilaient le visage, Pharold fixa sur Mme de Tréveneuc un regard empreint d'une tristesse pleine de reproche.

Le premier mouvement de la mère d'Isidora, à la vue de l'homme accusé d'avoir assassiné Edouard, fut un mouvement de terreur. Elle tressaillit, et involontairement recula d'un pas.

Pharold, à qui n'échappa point son effroi, pâlit, et un sourire d'une amertume navrante contracta sa lèvre.

— Vous m'avez donc cru capable, vous aussi, dit-il d'un air accablé.

— Non, Pharold, non, je ne le crois pas ! s'écria Mme de Tréveneuc honteuse du mouvement qui lui était échappé, et qui, tout instinctif, était d'ailleurs en désaccord avec sa conviction. Et malgré tout ce qu'on a pu dire, je ne l'aurais cru !

— Dites-vous vrai, Marie ? demanda Pharold d'une voix tremblante et brisée par l'émotion.

— Oui, je vous le jure ! Et vous pouvez sans crainte venir chez moi. Vous y serez aussi en sûreté que dans votre propre tente.

— Je ne doute pas de vous, Marie," répartit doucement Pharold.

Et soulevant Isidora dans ses bras, il prit le chemin du château sans plus songer aux dangers qui le menaçaient.

Il marchait d'un pas rapide et assuré, comme si la route lui eût été de longue date connue et familière, et arrivé au parterre, au lieu de le traverser en droite ligne, il fit un détour, et gagna le bord des massifs du jardin anglais, dont les grands arbres projetaient à leur pied une ombre opaque et impénétrable.

Soit que l'émotion qui l'avait agité l'oppressât encore, soit qu'il fût tout occupé d'Isidora, il gardait le silence :

— Elle revient à elle, dit-il, en lui montrant la jeune fille dont la tête reposait sur son épaule. Elle vient de faire un mouvement."

Et, sans attendre de réponse, il ajouta :

— Ainsi vous ne me condamniez pas, vous ?
Votre cœur se souvenait encore ?

— Oui, Pharold, et quoi qu'on puisse me dire, jamais je ne croirai que l'homme qui nous a tant aimés, et qui tout à l'heure encore a sauvé ma fille d'une mort certaine, ait lâchement assassiné mon frère !

— Et cependant, dit Pharold, vous vous êtes jointe à mes persécuteurs ?

— Eh ! s'écria Mme de Tréveneuc, pouvais-je faire autrement quand toutes les apparences étaient contre vous ? Si j'eusse refusé, qu'aurais-je eu à répondre à ceux qui venaient, preuves en main, porter contre vous de pareilles accusations ? Mais mon cœur protestait en secret. J'étais sûre que, le jour du jugement venu, vous les confondriez tous ! Et, si je vous accusais de quelque chose, c'était de laisser peser de pareils soupçons sur votre tête, quand il vous était si facile de vous en laver ; c'était surtout de nous laisser, nous dont vous connaissiez les angoisses, dans la douleur et les larmes ; car vous savez ce qu'est devenu Edouard ?

— Oui, je le sais, répondit Pharold en baissant la tête d'un air triste et embarrassé.

— Et vous me l'avez laissé ignorer ?

— Et comment aurais-je pu vous l'apprendre ? Où et quand m'a-t-il été possible de vous voir ? Est-ce que depuis hier tous les chemins ne me sont pas fermés ? Ne suis-je pas, partout où je parais, traqué comme un loup ? Non, Marie, ne m'accusez pas même de cela, car je n'en suis pas coupable ! Pour vous voir, j'ai tout bravé, et, malgré les dangers terribles qui me menacent, malgré les pièges de toute sorte semés sous mes pas, si j'étais là tout à l'heure, si près de vous, c'est que je cherchais encore l'occasion de vous rencontrer que le hasard m'a enfin offerte après me l'avoir si longtemps refusée.

— Ah ! fit Mme de Tréveneuc. Et c'est vous sans doute qui tout à l'heure, cherchant à entrer dans le château, avez pénétré dans la chambre de Marguerite ? ”

Pharold regarda Mme de Tréveneuc d'un air étonné.

“ Non, répondit-il, je craignais, en m'avancant, de tomber dans un piège, et je n'ai pas dépassé le bois. Que voulez-vous donc dire ? Qu'est-il arrivé ? ”

— Un homme a pénétré dans la chambre de ma nièce pendant son sommeil, nous le pensons du moins, car nous avons cru l'apercevoir, Isidora et moi, qui s'enfuyait par le jardin anglais, et c'est en le poursuivant pour tâcher de le reconnaître que ma fille est tombée dans l'étang.”

Pharold secoua la tête.

“ Je ne puis l'affirmer, dit-il, mais je crois que vous avez été victime d'une illusion, Marie. Il y a près d'une heure que je suis caché dans le bois et je n'y ai vu ni entendu personne... Mais nous voici arrivés, ajouta-t-il en s'arrêtant à quelques pas de la façade du château. Où faut-il porter votre fille ? ”

— Ici, dit Mme de Tréveneuc en ouvrant avec précaution la porte vitrée d'un salon. Les domestiques n'y viennent jamais sans être appelés et vous y serez en sûreté.”

Pharold entra dans le salon à sa suite et déposa Isidora sur un canapé. La légère secousse qu'il lui imprima acheva de la rappeler à la vie. Elle ouvrit les yeux, et, apercevant le visage basané du bohémien, elle eut un geste d'effroi.

“ Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit doucement Pharold, votre mère est là.

— Ma mère !... fit Isidora d'un air égaré en cherchant à rappeler ses souvenirs.

— Oui, chère enfant ! s'écria Mme de Tréveneuc en la serrant dans ses bras, et, grâce à Dieu et à ce généreux ami, vous êtes sauvée !

— Ne parlez pas si haut, dit vivement Pharold. Songez que si l'on vous entendait et que l'on vint, je serais perdu ! Adieu, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte. Grâce à vous, j'emporte la seule consolation qui pût rendre un peu de clame à mon cœur brisé. Que Dieu vous en récompense, Marie !

— Vous partez ! s'écria Mme de Tréveneuc stupéfaite. Oubliez-vous donc que vous ne m'avez encore rien dit d'Edouard ? Qu'est-il devenu ?

— Ce soir, à minuit, trouvez-vous à la porte du parterre, et, tout ce que j'ai à vous apprendre, je vous le dirai. Maintenant, c'est impossible. Je cours ici de trop grands dangers, et l'heure n'est pas venue où je pourrai affronter la justice des hommes. Elle n'est pas comme celle de Dieu. Devant elle, il ne suffit pas d'être innocent, il faut encore le paraître.

— Non, vous ne partirez pas ainsi, Pharold, répliqua Mme de Tréveneuc.

— Pharold ! ” dit une voix menaçante.

En même temps, la forme d'un homme se dessina sur le seuil de la porte restée ouverte, et le colonel d'Availles, qui revenait de Pierric et rentrait par les jardins, apercevant le bohémien, se précipita sur lui.

“ Au rom du roi, je vous arrête ! ” s'écria-t-il.

Et tandis qu'une de ses mains, s'abattant sur l'épaule de Pharold, la serrait comme un étai, de l'autre, il appuyait un pistolet sur la poitrine du bohémien.

XVIII

L'apparition du colonel avait été si soudaine, son mouvement si brusque et si inattendu, qu'il y eut dans le salon, après qu'il eût arrêté Pharold, un instant de profond silence.

Pharold, en sentant la main du colonel s'appesantir sur son épaule, n'avait ni fait un mouvement, ni marqué la moindre émotion. Seulement, ses yeux se tournèrent vers Mme de Tréveneuc, et il les tint un instant fixés sur elle, semblant attendre de sa loyauté une intervention qu'il était trop fier pour réclamer d'une façon plus directe.

Mais Mme de Tréveneuc, encore dominée par la surprise et l'émotion, ne vit pas ce muet appel, et, dans son trouble, elle garda un silence sur la signification duquel le bohémien, prompt au soupçon, se méprit complètement.

“ Abaissez votre arme, colonel, dit-il avec une émotion pleine d'ironie. Je n'ai nulle intention de vous opposer une résistance qui serait inutile, je le sais, et personne ici ne songe à vous contester le droit de m'arrêter.

— Personne ! s'écria Mme de Tréveneuc à qui l'indignation rendit soudain, avec la parole, toute sa présence d'esprit. Osez-vous donc douter de moi après ce qui vient de se passer ? ”

Et s'avançant vers d'Availles :

“ Colonel, lui dit-elle d'un ton plus calme, cet homme est entré ici à ma demande et sur ma promesse expresse qu'il en pourrait librement

sortir. Il y est venu pour me rendre service, et après avoir risqué sa vie pour sauver ma fille.

— Mlle Isidora ? fit d'Availles en tressaillant. Il ne lui est rien arrivé de fâcheux ? ajouta-t-il avec vivacité. Elle n'est pas blessée, j'espère ? "

Et il se tourna vers Isidora avec une brusquerie si pleine de sollicitude et d'anxiété, qu'une rougeur involontaire se répandit sur le visage de la jeune fille.

" Tout à l'heure, Isidora a fait une chute dans l'étang, répondit Mme de Tréveneuc. J'étais seule avec elle, et, si Pharold ne fût survenu, elle eût été sans doute perdue. Il l'a courageusement retirée de l'eau, où elle avait déjà disparu, et, comme elle était évanouie, je l'ai supplié de faire ce qui était au-dessus de mes forces : de la porter jusqu'au château. Il hésitait d'abord, sachant à quels périls ce serait s'exposer. Mais il a eu pitié de ma douleur et de mon embarras, il s'est fié à ma parole et il est venu. Il est impossible qu'il soit victime de sa confiance, vous l'avez déjà compris, colonel, et, comme il court ici de sérieux dangers, je vous prie de ne pas retarder davantage son départ."

D'Availles parut fort ému et fort perplexe, mais la main qu'il appuyait sur l'épaule de son prisonnier ne s'en détacha pas.

" Je regrette vivement que vous ayez pris un pareil engagement, madame, dit-il, et je regrette surtout d'être dans la nécessité de n'en pas tenir compte. Mais mon devoir est formel. Comme officier du roi, comme citoyen, je dois obéissance à la loi qui m'ordonne d'arrêter cet homme, en quelque endroit que je le rencontre, et c'est là une obligation devant laquelle s'efface toutes les autres."

Mme de Tréveneuc pâlit de mécontentement

encore plus que de crainte, et, vivement froissée dans son orgueil et sa dignité :

— Colonel, dit-elle avec hauteur, j'étais loin de m'attendre à ce refus, surtout de votre part, et je ne puis croire encore qu'il soit sérieux et que vous ayez si peu souci de mon honneur.

— Il m'est plus pénible que je ne saurais le dire de me trouver en désaccord avec vous, madame, surtout dans une circonstance aussi grave, et je voudrais pour tout au monde que le hasard ne m'eût pas conduit ici. Mais il est des devoirs avec lesquels on ne transige pas, et le mien est de ce nombre. Cet homme...

— Cet homme vient de sauver ma fille et il est mon hôte, ne l'oubliez pas, monsieur.

— Mais il a assassiné votre frère !

— Lui : s'écria Mme de Tréveneuc avec indignation. Non, cela n'est pas, colonel, et cette accusation, de quelque part qu'elle vienne, je la déclare fausse et mensongère !... Je maintiens du moins, ajouta-t-elle comme si elle eût regretté de s'être laissée emporter si loin, qu'elle n'a pu être portée que par une personne égarée par la douleur et la haine.

— Je voudrais pouvoir vous croire, madame, et je ne l'ai pas caché, j'ai d'abord partagé votre manière de voir. Mais ces préventions ont dû céder à l'évidence, et, à moins que vous ne produisiez des preuves qui contre-balancent celles qui ont été fournies...

— Des preuves ! s'écria Pharold cédant à l'indignation qui l'oppressait et rompant tout à coup le silence qu'il avait jusqu'alors gardé. Oui, elle en a, et par milliers ! Et ce ne sont pas de celles que puissent contrefaire la cupidité ou la haine, car ce n'est pas de la bouche des hommes qu'elle les a recueillies : c'est dans son cœur

qu'elle les a puisées ! Elle a évoqué tous ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, elle y a revu passer, comme dans un miroir, toute une phase de la vie du malheureux qu'on accable aujourd'hui, et, de ce passé que vous ignorez tous, a jailli une lumière dont le pur et vif éclat a fait évanouir tous vos fantômes d'accusation. Elle s'est souvenue de mon inaltérable attachement pour son noble frère devenu, bien avant moi, la victime des lâches et des méchants ; et de sa conscience s'est élevée une voix plus forte que toutes les vôtres, plus forte que l'évidence même, qui lui a crié que j'étais pur d'un pareil crime !

— Oui, c'est la vérité, dit Mme de Tréveneuc, et jamais je n'admettrai qu'un homme, que pendant tant d'années j'ai considéré comme mon propre frère, ait pu oublier les liens sacrés qui l'attachaient à nous au point d'attenter à la vie de Lalandec. Pour quel motif, d'ailleurs, eût-il commis une pareille action ? Jamais l'ombre d'une querelle ne s'est élevée entre eux, et ceux-là qui en cherchent le mobile dans une basse cupidité, les connaissent bien mal tous les deux ! Tout l'argent qu'il eût pu désirer, mon frère le lui eût donné avec joie, et je tiens de Lalandec lui-même que celui qu'il lui offrait, il l'a maintes fois refusé. Non, colonel, Pharold n'est pas le vil assassin que vous voyez en lui, et il a le droit de sortir librement d'ici, non seulement parce qu'il est mon hôte et qu'il a ma parole, mais parce qu'il est innocent !

— Ah ! Marie, s'écria Pharold, par le cœur encore plus que par le sang, vous êtes vraiment la sœur de Lalandec ! Pardonnez-moi d'avoir pu l'oublier un instant ! ”

Et, prenant la main de Mme de Tréveneuc d'un

geste attendri, il la porta à ses lèvres et y laissa tomber une larme.

D'Availles fut vivement ému, car il voyait, à n'en pouvoir douter, que la conviction de la marquise et l'émotion de Pharold étaient sincères ; mais il réprima cette émotion comme une faiblesse et sa résolution ne fléchit pas.

“ Je ne suis point juge entre vous et les accusateurs de cet homme, madame, dit-il. S'il est innocent, ce dont je ne veux pas douter puisque vous me l'affirmez, son innocence ne peut manquer d'être reconnue, et, en tous cas, votre témoignage, fût-il dénué de toute preuve, sera d'un grand poids aux yeux des juges. Je vous supplie donc de ne pas vous opposer davantage à l'accomplissement de mon devoir, qui est la seule chose que je ne puisse vous sacrifier avec joie.

— Jusqu'à présent j'ai prié, colonel, répliqua Mme de Tréveneuc d'une voix tremblante d'une colère à grand-peine contenue ; ne me farcez pas à me souvenir que je pourrais commander. Je suis ici chez moi, et, bien que je ne sois qu'une femme, je saurai, s'il en est besoin, y faire respecter ma volonté.”

Le refus persistant du colonel allait sans doute provoquer une repartie plus aigre et plus menaçante encore, lorsqu'une main se posa toute tremblante sur son bras.

“ Colonel, dit Isidora à demi-voix, je vous en supplie, n'insistez pas davantage. Ma mère a raison. L'homme qui a si courageusement risqué sa vie pour sauver la mienne ne saurait être un lâche assassin, et il mérite tout au moins indulgence... Colonel, ajouta-t-elle en rougissant et d'une voix à peine distincte, si vous ne le faites pas pour ma mère, faites-le pour moi ! ”

Si habitué que fût le colonel à faire céder toute autre considération à celle du devoir, il sentit alors qu'il est des circonstances où l'âme la plus ferme, déchirée par la violence des sentiments contradictoires qui la sollicitent, peut hésiter et perdre sa voie.

Il faut lui rendre cette justice, toutefois : ce ne fut pas seulement la prière d'Isidora, si puissante qu'elle fût sur son cœur, qui triompha de sa résolution, ce furent aussi les doutes secrets qu'il conservait sur la culpabilité de Pharold, et que la conduite de Mme de Tréveneuc venait de raviver en leur donnant une force nouvelle.

“ Je ferai ce que je n'ai encore jamais fait, mademoiselle, répondit-il à Isidora avec émotion, je composerai avec mon devoir.”

Et, se tournant vers Mme de Tréveneuc :

“ Je suis allé trop loin, peut-être, madame, dit-il, et je vous prie de me le pardonner. J'aurais mauvaise grâce, je l'avoue, quand vous absolvez cet homme de la mort de votre frère, à me montrer plus sévère, et cet excès de zèle, bien qu'il n'ait d'autre cause que ma profonde sympathie pour votre famille, ne se justifierait pas. Mais il est un point sur lequel je ne puis céder si facilement et j'espère du moins me trouver d'accord avec vous. Je veux parler de la disparition d'Edouard. Cet homme y a joué un rôle qu'il ne saurait nier ; il sait parfaitement ce qu'est devenu votre neveu. Qu'il le dise, qu'il apporte surtout à l'appui de son dire des preuves convaincantes, et, à cette condition, je ne m'opposerai plus à son départ, mais à cette condition seule !”

— Vous cédiez, monsieur, répliqua sèchement Mme de Tréveneuc, que ni vous ni moi n'avons le droit de lui en imposer de semblables. S'il lui plaît de parler, et je l'en prie comme vous, il le

fera. Mais, qu'il y consente ou non, il n'en sera pas moins libre de partir.

— Non, Marie, n'exigez pas cela, repartit vivement Pharold. Il ne me connaît pas, lui ! et, après ce qui est arrivé, son soupçon est trop naturel pour que je m'en étonne. Ces explications, d'ailleurs, il y a deux jours que je cherche en vain l'occasion de vous les donner ; et maintenant que le danger que je redoutais n'est plus à craindre, je n'attendrai pas davantage. Mais c'est à vous seule qu'elles étaient destinées et vous devez être seule à les entendre. Ne voyez pas, colonel, dans cette réserve que la nécessité m'impose, un misérable subterfuge, ajouta-t-il avec dignité. Pour être secrète, ma justification n'en sera pas moins convaincante. Mme de Tréveneuc, lorsqu'elle m'aura entendu, pourra vous le certifier : et vous la connaissez assez pour savoir qu'un mensonge n'est jamais sorti de ses lèvres. Elle pourra aussi vous communiquer ce que vous devez savoir de ce qu'elle aura appris. Mais il n'appartient qu'à elle d'en décider. Prenez donc la clef de cette porte, continue-t-il en montrant la seule issue qui fit communiquer le salon avec l'intérieur du château, et vous placez sur le seuil de celle du jardin. De là, sans m'entendre, il vous sera facile de surveiller tous mes mouvements, et, pour être à quelques pas de vous, je n'en resterai pas moins votre prisonnier.

— Cette proposition a-t-elle votre agrément, monsieur ? demanda Mme de Tréveneuc à d'Availles avec une hauteur où perçait une sourde ironie.

— Ne me faites pas l'injure d'en douter, madame. J'ai en votre loyauté une absolue confiance, et je suis trop inquiet du sort d'Edouard pour ne

pas saisir avec empressement cette occasion d'en obtenir des nouvelles.

— Alors, Isidora, allez vite changer vos vêtements mouillés, dit Mme de Tréveneuc, et retournez ensuite auprès de Marguerite qui doit s'inquiéter de notre absence. Je vous y rejoindrai tout à l'heure."

Et, lorsque sa fille eut obéi, elle ferma la porte derrière elle et tendit la clef au colonel. Mais celui-ci la refusa du geste et autant au moins pour laisser le champ libre à Mme de Tréveneuc, que pour s'assurer de cette issue, il passa dans le jardin et se tint devant la porte, mais assez loin du salon pour que le bruit de ses pas sur le sable fut le seul indice de sa présence.

Une seule lumière, posée sur un guéridon, éclairait l'appartement. Pharold avait entraîné Mme de Tréveneuc dans le coin le plus sombre, comme s'il eût craint que le colonel, de l'ombre où il était caché, pût voir sur son visage ou sur celui de la marquise les émotions qui allaient s'y refléter et en deviner le sens.

Près de cinq minutes s'écoulèrent. Le plus profond silence régnait dans le salon. Pharold et Mme de Tréveneuc causaient à voix si basse que le murmure de leur voix n'arrivait même pas à l'oreille du colonel.

Deux ou trois fois, cependant, lorsqu'il passait devant la porte, il crut voir à leurs gestes, à leur attitude qu'elle était vive et animée jusqu'à la violence. Mais, par un scrupule bien naturel, il se hâta de détourner la tête et il finit même par se tenir complètement à l'écart.

Cependant lorsque Mme de Tréveneuc, s'éloignant de Pharold, se dirigea vers la porte, il s'avança à sa rencontre avec une curiosité dont il ne fut pas maître.

Mais il s'arrêta tout à coup, stupéfait de l'étrange et profond changement qui s'était opéré en elle. Son visage, décomposé, était d'une pâleur livide ; des larmes, qu'elle ne songeait point à cacher, avaient rougi ses yeux, et un tremblement convulsif agitait tous ses membres.

“ Qu'avez-vous, madame ? s'écria-t-il. Quel malheur est arrivé à Edouard ?

— Un malheur plus grand que je ne le supposais encore, bien qu'il ne soit pas celui que nous redoutions, dit Mme de Tréveneuc d'une voix altérée. Il vit et nous sera bientôt rendu. J'ai du moins tout lieu de l'espérer.”

Et, comme elle lisait dans les yeux de d'Availles une involontaire mais pressante interrogation :

“ Excusez-moi de n'entrer pas dans de plus grands détails, colonel, ajouta-t-elle. Mais c'est l'expresse volonté d'Edouard qui m'impose cette réserve. Il veut, lorsqu'il vous reverra, vous instruire lui-même des motifs de sa disparition. Ne vous méprenez non plus sur la cause de mon émotion. Elle n'a pas seulement Edouard pour objet. Elle a surtout été produite par la révélation d'événements qui touchent de fort près à ma famille, révélation si brusque et si inattendue que je n'ai pu me défendre d'un trouble, ou, du reste, à côté de la douleur, la joie a eu aussi sa part.

— Je ne vous le demandais pas, madame, répliqua vivement d'Availles, et une indiscrete curiosité n'entraîna pour rien dans ma résistance, croyez-le bien. Il me suffit de savoir que les explications de Pharold vous ont satisfaite et convaincue.

— Elles m'ont prouvé une fois de plus que notre famille n'a pas d'ami plus fidèle et plus dévoué, colonel. Vous-même en aurez bientôt la preuve,

et je vous sais trop généreux pour douter de votre empressement à reconnaître alors votre erreur, et à lui rendre la justice qu'il mérite. D'ici là, je vous demande une seule chose, c'est de rester neutre entre ses accusateurs et lui, et sans manifester une indifférence qui pourrait paraître étrange, de laisser du moins à la justice l'initiative et la responsabilité de toutes les mesures nouvelles qui seront prises. Et cela je vous le demande moins encore dans l'intérêt de Pharold que dans celui d'Edouard, et au nom du repos et de l'honneur de notre famille, qu'une démarche imprudente pourrait gravement compromettre."

Bien que tout lui fût sujet à étonnement dans l'attitude et dans les paroles de la marquise, d'Availles sentit qu'elles étaient inspirées par des secrets qu'il n'avait point à pénétrer, et que dès lors il devait souscrire aveuglément à toutes ses volontés.

Il allait répondre dans ce sens, lorsqu'un bruit de pas et de voix se fit entendre dans l'intérieur du château.

Pharold tressaillit et s'approcha de la porte intérieure du salon pour écouter. Le bruit, d'abord lointain, se rapprochait de plus en plus, et une voix qui n'était autre que celle de M. Ardouin, retentit tout à coup dans la pièce voisine.

"Ce sont les juges! dit Pharold à voix basse. Ils vous suivaient, colonel, et vous ne nous l'avez pas dit !

—Je l'ignorais, répliqua vivement d'Availles. Mais puisque je vous ai mis dans ce danger, je vous en tirerai. Allez au-devant de M. Ardouin, madame, ajouta-t-il en s'adressant à la marquise et l'arrêtez le plus longtemps qu'il vous sera possible. Allez vite, et vous fiez à moi de la sûreté

de Pharold. Je m'en porte garant... Vous, suivez-moi," dit-il au bohémien.

Et tandis que Mme de Tréveneuc, suivant son conseil, passant à la hâte dans la pièce voisine, il entraîna Pharold dans les jardins.

Quelques secondes après, ils avaient gagné l'abri du jardin anglais, et perdus dans les ténèbres ils se dirigeaient vers la porte du parterre. Ils cheminaient d'un pas rapide, et pendant tout le trajet ils n'échangèrent pas une parole, moins par crainte de se trahir que parce qu'ils sentaient que toute conversation aboutirait fatalement à des questions que d'Availles ne voulait pas adresser, et auxquelles Pharold n'eût pu répondre.

Lorsqu'après être sorti du parterre ils furent arrivés sur la chaussée qui courait entre le bois et l'étang, le bohémien s'arrêta brusquement.

"N'allez pas plus loin, colonel, dit-il ; c'est de ce bois que je suis sorti pour aller au secours de la jeune femme qui se noyait, et maintenant que vous m'y avez conduit, je n'ai pas le droit de demander davantage.

—Je vous y laisserai puisque vous le désirez, répartit le colonel. Aussi bien vous y êtes en sûreté, et jusqu'à demain vous n'y serez ni épié ni poursuivi. Mais avant de me quitter, écoutez-moi, Pharold. Si j'ai consenti à vous rendre la liberté, ce n'est pas parce que Mme de Tréveneuc s'y était engagée envers vous ; ce n'est pas même parce que vous avez consenti à lui donner des explications sur la disparition d'Edouard. Si sérieuses que soient ces considérations, elles eussent été, à elles seules, impuissantes à m'y décider. Je l'ai fait, parce que, malgré l'évidence accablante des charges qui pèsent sur vous, un doute m'était toujours resté sur votre culpabi-

bilité. Maintenant que Mme de Tréveneuc s'est portée garant de votre innocence, je n'en veux plus douter, et je veux croire aussi qu'il vous sera facile d'en apporter la preuve. Mais j'attends de vous que vous le fassiez sans retard, et si vous nous aviez trompé...

—N'achevez pas, colonel, interrompit Pharold, et ne détruisez pas par de vaines menaces, tout l'effet de votre générosité. Il faut choisir : ou je suis innocent, et alors elles sont au moins inutiles ; ou je suis coupable, et dans ce cas, ce n'est pas ici qu'il fallait me conduire."

L'exagération de susceptibilité du bohémien le servit mieux que ne l'eussent fait les plus chaleureuses protestations d'innocence. L'âme du colonel était assez haute pour comprendre cet excès de fierté et assez délicate pour le respecter.

" Mon choix est fait, Pharold, dit-il, et ma conduite à votre égard en est la preuve. Vous laissez libre sans condition, n'est-ce pas me reposer entièrement pour votre justification et la sûreté d'Edouard, sur votre honneur et votre loyauté ? C'est là ce que je voulais vous dire.

—Et est-ce vraiment là ce que vous pensez ? demanda Pharold avec un léger tremblement dans la voix.

—Oui, répondit d'Availles, après une hésitation à peine sensible. Et dussé-je me tromper, je ne rougirais pas de l'avoir cru. Je me suis montré confiant et généreux ; si j'ai à m'en repentir, ce n'est pas sur moi, c'est sur vous qu'en doit retomber la honte.

--Vous n'aurez point à vous en repentir, colonel, ni à en rougir non plus, dit Pharold avec émotion. Bien qu'il ne soit qu'un misérable bohémien, Pharold est digne de la confiance que vous lui accordez, et il n'attendra pas plus long-

temps pour vous en donner la preuve, car il a son orgueil, lui aussi, et il ne veut pas se laisser vaincre en générosité. Vous ne m'avez pas dit un mot de votre ami, mais j'ai deviné les questions qui se pressaient sur vos lèvres, j'ai compris l'inquiétude empreinte dans vos regards, et j'y veux mettre un terme, non pas en vous parlant de lui, ce serait l'accroître peut-être, mais en avançant l'heure où vous deviez le revoir... en vous conduisant auprès de lui.

—Le pouvez-vous donc ? s'écria d'Availles.

—Oui, je le puis, maintenant que vous avez confiance en moi.

—Et quand m'y conduirez-vous ?

—Il est neuf heures, dit Pharold, après avoir examiné les étoiles, revenez à minuit à l'endroit où nous sommes, et vous m'y trouverez prêt à vous servir de guide. Je n'y pourrais être plus tôt. Il faut d'abord que je retourne auprès des miens.

—Ne l'essayez pas, repartit vivement d'Availles. Toutes les issues de la forêt sont étroitement gardées.

—Elles le sont depuis deux jours, fit le bohémien en souriant, et cependant je les ai déjà plusieurs fois franchies. A force de vivre avec les bêtes fauves, on finit par pénétrer leurs secrets et leurs ruses, colonel, et l'instinct leur en inspire que l'homme, avec toute sa raison, est impuissant à déjouer. Ne craignez donc rien pour ma sûreté, et puisse Dieu vous récompenser de ce que vous avez fait pour le pauvre bohémien, car vous lui avez donné la seule joie qu'il pût encore goûter en ce monde celle de trouver un cœur qui comprit le sien. A bientôt !”

Et se jetant brusquement dans le bois pour ca-

cher l'émotion dont il n'était plus maître, Pharoïd disparut tout à coup, et laissa d'Availles profondément surpris, mais plus profondément touché de ces étranges façons d'agir.

XIX

Il n'était pas sans une certaine appréhension que le comte d'Erbray avait cédé aux sollicitations répétées du baron d'Escoublac, et s'était enfin rendu dans sa chambre. Outre qu'il ressentait pour le spectacle de souffrances qui ne lui inspiraient ni compassion, ni intérêt, une répugnance presque insurmontable, il connaissait l'extrême irritabilité, la méfiance pleine de pénétration des malades, et il redoutait qu'un mot imprudent, un regard, un geste, en éclairant le blessé sur ses véritables sentiments, ne produisissent dans les dispositions de ce dernier un revirement funeste à ses desseins. Il craignait surtout, sachant quel empire la maladie peut en quelques heures rendre à la conscience, que la souffrance n'eût réveillé dans l'âme du baron des scrupules impossibles à vaincre.

Aussi, tout en montant l'escalier d'un pas lent et mesuré, composait-il son visage et son maintien de façon à leur donner une visible expression d'intérêt et de sollicitude.

Déjà sombre par elle-même, la pièce où gisait le blessé était encore assombrie par les épais rideaux qu'on avait tirés sur les fenêtres. Cependant le comte, en y pénétrant, distingua sans peine le chirurgien assis au chevet du lit, et il aperçut aussi, méthodiquement rangés sur une table, les instruments et les linges préparés pour l'usage du blessé.

Réprimant un frisson de dégoût à la vue de cet appareil sinistre, de la main il fit signe de se ras-

soir au chirurgien qui s'était levé pour aller à sa rencontre, et il s'approcha vivement de l'alcôve, où un sourd gémissement venait de lui révéler la présence de son ami.

Le baron était couché sur le côté, dans une attitude pénible et contractée, et tout en lui, sa pâleur livide, ses traits décomposés et les soubresauts convulsifs qui parfois agitaient ses membres, trahissait l'acuité de la souffrance à laquelle il était en proie.

Réveillé de sa torpeur par le bruit que fit le comte en s'approchant, il ouvrit ses yeux à demi fermés, et souleva languissamment la tête.

— Est-ce vous, d'Erbray ? dit-il.

— Oui, mon pauvre Roger, répondit le comte en lui prenant la main et en la serrant avec une chaleur pleine de compassion, et j'aurais voulu venir plus tôt. Mais j'en ai été empêché.

— En tout cas, vous avez bien fait de ne pas tarder davantage, répliqua le blessé avec aigreur car à la façon dont je souffre, il eût été fort possible que la mort vous eût prévenu.

— Ne dites pas cela, Roger, repartit le comte d'un air peiné, et surtout ne vous laissez pas abattre à ce point par la souffrance. Votre état n'a pas la gravité que vous lui supposez.

— Je suis dangereusement blessé, d'Erbray, dit le baron en hochant la tête, et là-dessus je ne me fais pas illusion. Je l'ai été plus d'une fois. Mais jamais je n'ai ressenti ce que j'éprouve aujourd'hui. On promènerait un fer rouge dans ma blessure que je ne souffrirais pas davantage, et ces damnés bohémiens ne m'ont que trop bien tenu parole. J'ai mon compte, du moins je le crains fort.

— Mais il n'en est rien, Roger, repartit doucement le comte, et cette douleur qui vous épou-

vante devrait au contraire vous rassurer. J'ai toujours entendu dire que plus une blessure est grave, et moins l'on en souffre. N'est-il pas vrai, docteur ? ajouta-t-il en se tournant vers le chirurgien.

— Certainement, répondit celui-ci, qui sans doute eût confirmé avec le même empressement toute assertion de nature à rassurer son malade, et tout à l'heure je le disais moi-même à M. le baron.

— Vous ! répliqua brutalement le blessé. Que le diable m'emporte si vous m'en avez dit un mot !

— Pardonnez-moi, monsieur, répartit le chirurgien sans se déconcerter, je vous ai plusieurs fois répété que votre blessure ne m'inspirait aucune inquiétude, et une des raisons qui me rassuraient était précisément la douleur que vous éprouviez.

— Pourquoi donc alors ce prêtre que vous m'avez envoyé m'a-t-il affirmé que les instants qui me restaient à vivre étaient comptés ?

— Quel prêtre ? demanda le comte en regardant le chirurgien d'un air surpris et mécontent.

— Le recteur de la paroisse, répondit ce dernier en rougissant. Il est accouru ici en apprenant qu'il s'y trouvait deux personnes assez vivement blessées, et comme il insistait pour voir monsieur, je n'ai pas cru devoir m'y opposer.

— C'est le tort que vous avez eu, répliqua sèchement le comte. Vous saviez que sa visite ne pouvait être que préjudiciable à votre malade, et il fallait user de votre autorité pour l'empêcher.

— Je lui avais recommandé d'éviter avec soin tout ce qui pourrait émouvoir trop vivement M. le baron, ou lui donner de fausses inquiétudes, observa le chirurgien, en guise de justification.

— Alors il n'a pas tenu grand compte de vos recommandations, fit le baron avec un ricane-

ment ironique. Il m'a positivement déclaré tenir de vous-même que tout espoir de salut était perdu, et que la seule chose qui me restât à faire était de me préparer à paraître devant Dieu.

— Mais je ne lui avais pas dit un mot de cela ! s'écria le chirurgien effrayé.

— Vous voyez bien, Roger, dit le comte en haussant légèrement les épaules. Tout cela n'est pas sérieux, et vous auriez le plus grand tort d'y attacher la moindre importance. Ne savez-vous donc pas qu'aux yeux des prêtres le salut du corps n'est rien à côté de celui de l'âme et qu'à bonne intention, mais avec une maladresse qui frise parfois la cruauté, ils ne redoutent pas d'effrayer l'esprit inquiet des malades pour les mieux préparer à un retour sur eux-mêmes ? Mais soyez tranquille. J'aurai soin que ces oiseaux de mauvais augure n'approchent plus de votre lit, et quant à vos souffrances, nous trouverons moyens de les rendre supportables, n'est-ce pas, docteur ?

— Oh ! sans aucun doute, répondit le chirurgien. Il y a trop peu de temps que les remèdes sont appliqués pour avoir eu le temps d'agir d'une façon efficace. Mais d'ici à quelques heures la douleur diminuera notablement. Il est même fort possible qu'elle s'apaise tout à fait."

Mais en même temps il lança au comte un regard qui semblait démentir ses paroles et dont un haussement d'épaules à peine perceptible compléta la signification.

"Voilà le premier mot consolant qui vous soit encore échappé, docteur, dit le baron avec une sourde ironie, et vous auriez bien pu ne pas tant me le faire attendre. Mais ne pourriez-vous extraire cette balle ? C'est sûrement elle qui me

torture de la sorte, et il me semble que si elle était enlevée, je serais immédiatement soulagé.

— Nous l'extrairons, monsieur le baron, répondit le chirurgien d'un ton encourageant. Mais il faut laisser à la première inflammation le temps de se calmer. Si je vous écoutais, au lieu d'apaiser la douleur, je l'exaspérerais, et fort inutilement.

— Alors vous ne me toucherez pas, je vous en réponds, je souffre bien assez comme cela sans que vos maudits instruments s'en mêlent.

— Vous pouvez avoir confiance en votre chirurgien, Roger, intervint le comte. Il ne négligera rien de ce qui peut vous soulager, et sans doute, en se tournant du côté du médecin, il ne s'opposera pas à ce que je vous entretienne pendant quelques instants ?

— Non, certes, se hâta de répondre le chirurgien et je vous laisse le champ libre, monsieur le comte.

— Je vous en prie," repartit celui-ci.

Et il suivit du regard le médecin qui s'éloignait jusqu'à ce qu'il l'eût vu refermer la porte derrière lui. Feignant alors de se rappeler une chose qu'il avait oubliée, et faisant signe au baron qu'il allait revenir dans un instant, il passa lui-même dans l'antichambre.

“ Que pensez-vous de votre malade, docteur ? dit-il brusquement au chirurgien. Vous venez de dire que ses souffrances diminueraient dans quelques heures. Mais il m'a semblé que vous aviez une arrière-pensée.

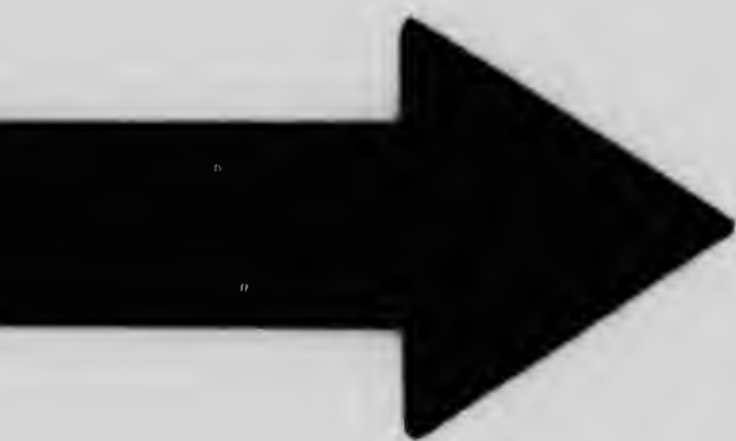
— Elles diminueront en effet, mais par suite des progrès de la gangrène, qui s'est déjà déclarée.”

Le comte pâlit.

“ Ainsi le baron est perdu ? dit-il vivement

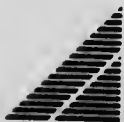
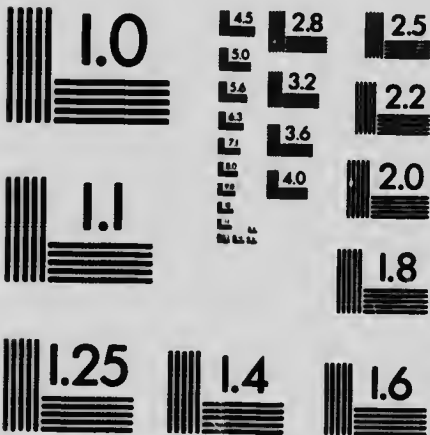
— Autant qu'un homme peut l'être ; il n'y a





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

pas le moindre espoir à conserver. La balle a pénétré obliquement par le côté droit, et elle a causé de tels ravages dans la poitrine et dans les articulations des vertèbres, qu'il est impossible de l'extraire et y réussit-on, les désordres qu'elle a produits n'en seraient pas moins mortels.

—Combien de temps pensez-vous qu'il ait encore à vivre ? demanda le comte.

—A quelques heures près, je ne puis le dire. Mais je ne crois pas qu'il passe la nuit prochaine.

—Il n'y a pas à craindre qu'il s'éteigne brusquement ?

—Non. La mort sera lente et très-probablement déterminée par la gangrène.

—Et, s'il fallait le décider à mettre ordre à ses affaires, quel moment vous paraîtrait le plus favorable ?

—Incontestablement celui où la gangrène aura envahi toute la plaie. L'intelligence restera entière, et les souffrances auront disparu.

—Je vous remercie, docteur, c'est tout ce que je désirais savoir."

Et le comte pleinement rassuré par les derniers renseignements qu'il venait d'obtenir, se hâta de retourner auprès de son ami.

“ Je viens de m'occuper de vous, Roger, ou plutôt de notre vengeance commune, lui dit-il en souriant. L'insuccès de la nuit dernière ne m'a pas découragé, bien au contraire, et j'ai étroitement traqué ces misérables dans mes bois. Il est impossible qu'ils échappent. Leur arrestation n'est plus qu'une affaire de temps et de patience, de vigilance surtout, et depuis ce matin je donne ordre sur ordre pour qu'on fasse bonne garde.

— Vous n'avez donc pas encore retrouvé votre fils ? demanda le baron qui ne se faisait pas il-

lusion sur le véritable mobile de l'acharnement du comte.

— Non, répondit le vieillard avec une douleur qui cette fois était sincère, et Dieu sait si je le reverrai jamais ! Mais s'ils ont attenté à sa vie, malheur à eux ! car je tirerai de sa mort... et de la blessure qu'ils vous ont faite une terrible vengeance.

— Pour ce qui est de ma blessure, ne vous en inquiétez pas, d'Erbray, repartit le baron avec une haine concentrée qui contracta ses traits. Je m'en charge, et si je sors vivant de ce lit, ce que je commence à croire, car ma souffrance s'apaise déjà, j'apprendrai à ce Pharold et à tous ses coquins ce qu'il en coûte de s'attaquer à moi !

— Pharold était en effet avec ces bohémiens, observa le comte. L'avez-vous donc pu voir ?

— Certes, et aussi distinctement que je vous vois.

— J'osais à peine l'espérer, repartit le comte qui avait laissé échapper un vif mouvement de joie, car on m'avait dit que vous étiez tombé au moment même où il arrivait. Alors, s'il était amené devant vous, vous pourriez le reconnaître ?

— Vous y pouvez compter, mais vous ne le tenez pas encore d'Erbray.

— Non, malheureusement, mais il ne m'échappera pas toujours. Aussi, maintenant que vous voilà plus calme, peut-être serait-il bon, pour vous mettre l'esprit tout à fait en repos, de faire tout de suite et de signer devant témoins la déclaration dont hier nous sommes convenus. Voici le portefeuille et le billet dont je vous ai parlé. Nous les enfermerons dans votre valise, que j'ai envoyée chercher, dès qu'elle sera arrivée.

Vous les en tirerez devant les témoins, et de cette façon toutes les apparences seront sauvées.”

Le visage du baron s'était assombri. Il resta un instant sans répondre, puis relevant tout à coup la tête et fixant un regard perçant sur le comte :

“ Vous êtes bien pressé, d'Erbray, dit-il avec ironie. Avez-vous donc peur que je ne puisse attendre l'arrivée des juges ? ”

Mais le comte était sur ses gardes. Il ne se déconcerta pas.

“ Quelle idée, Roger ! dit-il avec un sourire. Il faut que les discours de ce prêtre vous aient bien vivement frappé l'esprit pour que dans une proposition aussi simple vous voyiez une arrière pensée. Je l'ai faite uniquement dans votre intérêt, parce que vous me paraissez beaucoup moins abattu qu'à mon arrivée, et que l'occasion me paraissait favorable. Puis, à ne vous rien cacher, j'ai grand espoir de saisir, cette nuit même ce Pharold à certain piège que je suis en train de lui tendre, et je n'étais pas fâché de prendre mes précautions à l'avance.

— Vraiment ! fit le baron d'un air railleur. Alors, mon cher d'Erbray, avant de me mettre en présence de ces enragés, vous n'auriez pas mal fait d'essayer d'abord de ce piège. C'eût été plus sûr peut-être, et en tout cas je n'aurais pas reçu cette balle, ce qui est bien quelque chose.

— Vous avez en vérité une imagination terrible, Roger, répondit le comte, et l'on ne peut vous dire sans que vous en tiriez aussitôt les plus étranges conséquences. Mais ce piège, c'est votre expédition qui m'a fourni les moyens de le tendre. Un des braconniers a été arrêté, vous ne l'ignorez pas, et c'est sur les tentatives que Pharold ne manquera pas de faire pour le délivrer

que je fonde mes espérances. Du reste, puisque ma proposition vous est désagréable, n'en parlons plus. Le prévôt de Derval viendra sans doute au château dans la journée, et vous ferez votre déclaration devant lui. Mais vous savez combien ces juges sont méticuleux et formalistes, et je crains fort que ses questions sans fin et l'appareil dont il voudra s'entourer ne vous causent une fatigue bien grande pour votre état.

— Non, non, qu'ils viennent, s'écria le baron avec une sourde rage. Loin de m'être désagréable, leur visite me donnera le seul plaisir que je puisse maintenant goûter, et, soyez tranquille, j'arrangerai votre Pharald de la belle façon ! N'est-ce pas à devenir fou de penser que moi, dont l'épée s'est croisée avec celle de tant de braves gentilshommes, et toujours avec avantage, j'aie été réduit à cet état par un misérable bohémien ! Mais je lui revaudrai cela, à lui et à tous les siens, car le diable m'emporte si je sais lequel a tiré sur moi.

— Tant mieux ! répliqua vivement le comte, vous n'en serez que plus à l'aise dans votre déposition. Et même, si vous m'en croyez, quand il sera question de l'affaire de la nuit dernière, évitez soigneusement de charger Pharold, faites ressortir au contraire tout ce qui lui peut être favorable, par exemple cette circonstance qui n'a pu vous échapper, qu'il a fait son possible pour éviter une lésion, et qu'eût-il même tiré ce que vous n'avez pu voir, ce n'a été qu'à son corps défendant.

— Mais pourquoi cela ?

— Parce que cette apparence de générosité vous donnera le beau rôle aux yeux des juges et ajoutera d'autant plus de poids à vos autres déclarations. On pourrait croire, si l'on apercevait

la moindre passion dans vos paroles, que les événements de la nuit dernière ont influé sur votre témoignage. On rejettera cette idée si l'on vous trouve impartial et modéré jusqu'au scrupule.

— Oui, oui, je comprends, fit le baron... Ah ! d'Erbray, ajouta-t-il avec un sourire moqueur, comme vous haïssez ce Pharold !

— Eh ! n'ai-je donc pas sujet de le haïr ! s'écria le comte. Le sang des miens n'est-il pas sur ses mains ? N'a-t-il pas versé le vôtre ? Pour motiver les plus terribles représailles, il suffirait d'un seul de ces crimes, Roger, et n'eût-il pas assassiné Lalandec, n'aurait-il pas fait disparaître mon fils, que pour l'attentat commis sur votre personne, je ne les en poursuivrais pas moins, lui et les siens, avec la même rigueur et le même acharnement."

Le baron d'Escomblac ne fut point dupe de cette protestation. Mais il saisit avidement l'occasion qu'elle lui offrait de placer une demande qu'il avait sur les lèvres depuis l'arrivée du comte.

“ Je le sais, d'Erbray, dit-il, je connais votre dévouement à vos amis, et si j'ai des regrets, ce n'est pas tant d'avoir été blessé en défendant vos intérêts que de me trouver pour longtemps dans l'impossibilité de vous rendre les services que vous attendiez de moi... J'espère cependant que ce fâcheux accident ne changera rien à nos premiers arrangements."

Cette demande acheva de dissiper les inquiétudes d'abord inspirées au comte par l'attitude sourdement hostile de son ami. A travers l'aigreur et l'ironie de ses réparties, il avait démêlé une telle rancune contre les bohémiens, une avidité si tenace, qu'il se sentit assuré de son con-

cours, et songeant qu'il ne risquait rien à être prodigue de promesses :

“ Je pense que vous n'en doutez pas, Roger, répondit-il avec chaleur. Non seulement je tiendrai scrupuleusement mes engagements, mais j'aviserai aux moyens de vous en assurer la continuation, même alors que je ne serai plus là pour les tenir. Si je ne vous l'ai pas dit plus tôt, c'est que la chose me semblait toute naturelle après les événements de la nuit dernière. Ils ont établi entre nous des liens indissolubles, Roger, et je ne suis pas homme à l'oublier... Mais je ne veux pas vous fatiguer en prolongeant cette conversation qui n'a que trop duré. Vous avez besoin de repos pour vous préparer à la visite des juges, et je vous laisse. A bientôt, mon pauvre Roger, ajouta-t-il en serrant d'un air affectueux la main du blessé.”

Et après lui avoir adressé un dernier sourire d'encouragement, il sortit de l'appartement, le laissant beaucoup plus calme, et en dépit de son apparente incrédulité, presque rassuré.

“ Votre prédiction s'est vérifiée, docteur dit-il au chirurgien, en arrivant dans l'antichambre. Votre malade souffre déjà moins. Croyez-vous donc vraiment qu'il ne reste aucun espoir ?

— Aucun, monsieur le comte, et je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit : il ne passera pas la nuit prochaine.

— Pauvre Roger ! fit le comte d'un air pénétré. Tâchez au moins de lui rendre ces dernières heures aussi douces que possible. Gardez-vous surtout de lui rien dire qui puisse l'éclairer sur son état. Je le connais, ce serait le soumettre inutilement à une affreuse torture. Lorsque le moment en sera venu, je lui apprendrai moi-même la vérité... Ah ! un dernier mot, docteur. Le

prévôt de Derval voudra sans doute interroger le baron : mon pauvre ami demande lui-même à être entendu de la justice, et je ne voudrais pas lui refuser cette satisfaction. Mais je crains que sa faiblesse ne soit un obstacle à l'accomplissement de son désir. N'y aurait-il pas moyen de lui rendre, ne fût-ce que pour quelques instants, une partie des forces qui l'abandonnent ?

— Ce sera facile, répondit le chirurgien. Que monsieur le comte me fasse prévenir de l'arrivée des juges, et sur-le-champ j'administrerai une potion cordiale.

— C'est bien, docteur, j'y penserai. Retournez maintenant auprès de votre malade, et lui ménagez autant que possible les visites et les émotions... Quant à ce prêtre, se dit-il en s'éloignant, j'en fais mon affaire ! ”

Et ayant aperçu par une fenêtre Cottin qui l'attendait avec son digne acolyte, le marchand de gibier, il se hâta de descendre dans la cour.

.

La nuit était venue. Un silence profond régnait dans la chambre du baron d'Escoublac, où la pâle clarté d'une veilleuse permettait à peine de distinguer, dans l'ombre de l'alcôve, la forme immobile du blessé et celle du chirurgien, assis au pied du lit et luttant à grand'peine contre le sommeil. Depuis plusieurs heures, les souffrances du baron s'étaient apaisées, mais il était en proie à une accablante faiblesse, et son visage, où perlait déjà la sueur froide et visqueuse de l'agonie, portait les traces évidentes d'une dissolution prochaine.

Mais son abattement était si profond qu'il ne semblait pas avoir conscience de son état, et

et aucune des appréhensions premières du comte d'Erbray ne s'était réalisée.

Le prévôt de Derval, mandé à la hâte, était arrivé à Montbrun dans l'après-midi, et grâce à la potion cordiale administrée par le chirurgien, le baron, ranimé un instant, avait retrouvé la force et le triste courage de faire et de signer la déposition mensongère qui vouait un innocent à la mort.

Bien qu'il n'eût pénétré qu'à demi les secrets du comte, et qu'il fût persuadé de la culpabilité de Pharold, au moment d'accomplir cet acte dont il ne se dissimulait ni la lâcheté, ni la honte, un dernier scrupule s'était réveillé dans son âme ébranlée par la souffrance. Il avait rougi et balbutié, et si le comte n'eût été présent, et ne l'eût encouragé et soutenu du regard, peut-être l'audace nécessaire lui eût-elle fait défaut.

Mais il la trouva dans la crainte involontaire que lui inspirait le comte, dont il connaissait le caractère hautain et vindicatif, et surtout dans la peur misérable de s'aliéner son bon vouloir. Son trouble et sa prostration furent mis du reste sur le compte de sa souffrance ; et le prévôt, tout en manifestant une certaine surprise, ne songea point à contester les détails de cette confession d'un mourant, encore moins à en mettre la sincérité en doute.

Cet effort, de toutes façons pénible, avait épuisé le peu de forces qui restaient au blessé, et il tomba presque aussitôt dans l'état de faiblesse et de prostration dont il n'était plus sorti. Une lourde somnolence paralysait son cerveau appesanti, et depuis près de deux heures, il était plongé dans une sorte de sommeil léthargique que le chirurgien n'osait troubler, bien qu'il y vît un fâcheux présage.

Tout à coup un bruit léger fit tressaillir le chirurgien, et le tira de l'engourdissement où l'avaient fait tomber la fatigue et l'immobilité.

La porte de l'appartement venait de s'ouvrir avec précaution, et le comte d'Erbray s'avançait vers le lit d'un air affligé et inquiet. Mais cette affliction apparente cachait une joie qui perçait parfois dans le pétilllement de son regard. Depuis le matin tout lui réussissait avec une facilité inespérée.

Il avait tendu sous les pas de Pharold, échappé à ses gardes, un piège dont le concours, maintenant acquis, de Breton le marchand de gibier, lui assurait presque le succès ; il avait mis le scoau à sa perte par la déclaration du baron, et la mort, en glaçant les lèvres de son complice, allait rendre irrévocable la condamnation du bohémien. Aussi, maintenant, qu'il avait obtenu du baron tout ce qu'il en pouvait espérer, attendait-il sa fin avec une impatience et une anxiété qu'il avait peine à dissimuler.

A son arrivée, les yeux du mourant s'étaient entr'ouverts en même temps que ceux du chirurgien. Il avait aperçu le comte et fait un mouvement comme pour se tourner de son côté. Mais ses forces l'avaient trahi, et, tandis que sa tête était retombée pesamment sur son oreiller, ses paupières s'étaient abaissées sur ses yeux hagards.

Ni le comte, ni le chirurgien, qui venaient de s'aborder, n'avaient aperçu ce mouvement.

“ Il dort, dit le chirurgien à voix basse, ne l'éveillez pas.”

Le comte jeta un regard sur le visage livide du blessé pour s'assurer du fait ; puis il fit signe au médecin de le suivre et l'entraîna à quelques pas

du lit, en dehors des rideaux à demi tirés de l'alcôve.

— J'arrive d'une course autour de mes bois, et je viens seulement de recevoir votre message, docteur, dit-il à voix basse.

— Je pensais bien que, pour ne pas venir tout de suite, il fallait que M. le comte fût absent ou retenu, répondit le chirurgien. Du reste, ce retard n'a pas eu de conséquences fâcheuses. Le sommeil de M. le baron a duré plus longtemps que je m'y attendais.

— Et peut-il durer longtemps encore ? demanda le comte, sur le visage duquel se peignait une inquiétude assez vive.

— Non, malheureusement. La respiration s'embarasse et devient pénible, le pouls se ralentit, et j'attends le réveil d'un instant à l'autre."

Comme s'il eût voulu donner raison au pronostic du chirurgien, le baron ouvrit de nouveau les yeux, et, surpris de se trouver seul, il promena un regard inquiet autour de lui. Tout à coup, il aperçut, se reflétant sur les rideaux, les ombres du médecin et du comte, il entendit le murmure de leur voix, et, se doutant qu'il était l'objet de la conversation, il avança péniblement la tête et prêta l'oreille.

— Si j'ai bien compris ce que vous m'avez fait dire, reprit le comte d'Erbray, ce réveil sera le commencement de l'agonie.

— Oui, monsieur le comte.

— Et cette agonie sera-t-elle longue ?

— Non ; mais elle peut être pénible si l'inflammation, réveillée, a fait des progrès. Heureusement qu'alors elle sera d'autant plus courte, que les souffrances seront plus vives."

Le visage du vieillard se rasséréna.

“ En tous cas, reprit le chirurgien, monsieur le comte fera bien, s’il veut entretenir le blessé d’affaires sérieuses, de ne pas perdre un instant, et il serait urgent aussi d’envoyer chercher le recteur de la paroisse.

— J’en ai donné l’ordre à mon arrivée, répondit le comte, et, quant au reste, je suivrai votre conseil. Pauvre Roger ! ”

Cependant, le baron d’Escoublac, trop bien servi par cette finesse de perception dont l’approche de la mort doue souvent les sens surexcités des malades, n’avait perdu ni un mot, ni un geste de la conversation. Une lumière horrible se fit dans son esprit, et la vérité lui apparut si hideuse, que son âme révoltée la repoussa avec épouvante. Un instant, il se crut le jouet d’un rêve ou d’une hallucination.

Mais, au moment où le comte prononçait d’un ton pénétré ses dernières paroles, il vit se refléter dans une glace le regard du vieillard, et il y surprit un pétilllement de joie si triomphant et si atroce, que son dernier doute s’évanouit. une larme mouilla sa paupière desséchée par la fièvre, et il se tordit les mains dans un muet désespoir. En même temps, un gémissement lui échappa, arraché autant par l’angoisse que par le retour de la douleur.

“ Le voilà qui se réveille, dit vivement le chirurgien. Je vous laisse avec lui, monsieur le comte.”

Et, d’un pas furtif, il gagna la porte qu’un instant après il refermait doucement derrière lui.

“ D’Erbray ! cria le baron croyant au départ du comte, d’Erbray !

— Me voici, Roger, répondit le vieillard en s’a-

avançant d'un air empressé et affectueux. Que me voulez-vous ?

— Ah ! vous étiez là, fit le baron étonné. Qui donc, alors, vient de sortir ?

— Le chirurgien. Il m'a cédé sa place pour quelques instants.

— Ah ! fit le baron en pâlisant. Et que vous a-t-il dit de mon état ?

— Mais rien qui ne soit rassurant, répondit tranquillement le comte. Le sommeil que vous venez de goûter lui semble du meilleur augure, et, bien qu'il vous trouve un peu faible, il est, en somme, fort satisfait.

— Vraiment, il vous a dit cela ! repartit le blessé avec une sombre ironie.

— Certes."

Le baron se souleva par un pénible effort, et, regardant le comte dans les yeux :

— " Eh bien ! vous mentez, d'Erbray, s'écria-t-il.

— Roger !... fit le comte en pâlisant.

— Oui, vous mentez ! reprit le baron les traits contractés par une indicible fureur. Ne niez pas, ce serait inutile. J'étais éveillé tout à l'heure et j'ai tout entendu. Depuis ce matin, vous me trompez lâchement ; je suis perdu, vous le savez, et vous ne me l'avez pas dit. Ce n'était pas assez d'avoir pris ma vie, il vous fallait encore le sacrifice de ma conscience. Après avoir abusé de ma détresse pour me faire ramasser dans la boue le morceau de pain que vous me jetiez, vous vous êtes odieusement joué de ma confiance et de je ne sais quel reste d'amitié qui survivait à ma haine et à mon mépris. Vous n'avez pas eu une pensée de regret, pas un mouvement de compassion pour le malheureux qui mourait pour vous ; non, pas un ! Car, ce qui vous a conduit ici, ce

n'est pas la pitié, c'est la peur. Pour être plus sûr que ma poche garderait fidèlement votre secret, vous veniez la sceller d'un dernier baiser de Judas !... Ah ! tout cela est infâme... Mais la mort qui m'étreint n'a pas encore glacé mon souffle. Ce que j'ai fait, je puis le défaire, et Dieu, ou, à son défaut, la haine, m'en donnera la force. Oui, j'appellerai le prêtre, j'appellerai les juges, et, devant tous, je vous arracherai votre masque et je vous cracherai la vérité au visage !

— Roger ! s'écria le comte épouvanté de l'effroyable surexcitation du moribond, ayez pitié de vous, sinon de moi. Calmez-vous !

— Pitié ! répliqua avec un ricanement de rage le moribond qui semblait puiser dans la colère et la fièvre une force surhumaine. Vous osez en demander, vous ! En avez-vous donc eu pour moi ? En avez-vous aussi pour ce malheureux bohémien dont vous avez froidement médité la mort et qui est innocent, oui, innocent ! s'écria-t-il en lançant au comte un regard si foudroyant qu'il glaça la parole sur ses lèvres. Car j'y vois clair à présent dans vos mensonges et vos trahisons, et j'en ferais le serment, l'assassin c'était vous ! Et vous avez cru que, le sachant, je me tairais !... Ah ! j'ai vu bien des hontes et courbé le front sous bien des nécessités ! J'ai plus d'une fois lavé dans le sang la souillure dont un mépris trop mérité m'avait couvert, mais je l'ai du moins lavée moi-même et l'épée à la main. Je ne suis point allé emprunter la rapière d'un brave ou le poignard d'un assassin ! Si bas que tombe un gentilhomme, il est une chose que ne doit jamais mourir en lui, monsieur le comte d'Erbray, c'est le courage, et votre lâcheté me fait horreur ! Je n'en veux pas empor-

ter la complicité dans la tombe !... Vous souriez, ajouta-t-il en voyant sur les lèvres du comte, redevenu maître de lui-même, un sourire haineux et méprisant. Oh ! je comprends pourquoi ! Vous avez agi avec le chirurgien comme avec le prêtre, vous l'avez éloigné, et, parce que vous faites la solitude autour de moi, vous raillez mon impuissance ! Mais cet homme n'est pas encore si loin qu'il ne puisse revenir. S'il n'entend pas ma voix, il entendra du moins ceci ! ”

Et rassemblant ses forces dans un suprême effort, il redressa soudain son corps brisé et s'élança d'un mouvement si brusque et si inattendu sur un cordon de sonnette qui pendait à son chevet, qu'il le saisit avant que le comte stupéfait, songeât à lui arrêter la main.

Mais un instant après, le comte, revenu de sa stupeur, s'était précipité sur lui ; il lui avait saisi le bras, et le serrant avec violence, il le maintint immobile et comme paralysé.

Cependant le baron n'avait pas lâché prise. La fureur et la haine l'avaient rendu insensible à l'atroce douleur qui lui déchirait les reins. Il résistait avec un acharnement désespéré.

Il y eut alors, pendant quelques secondes, entre ce moribond et ce vieillard exaspéré par la peur une lutte horrible et d'un emportement sauvage. La figure du baron d'Escoublac n'avait plus rien d'humain. Ses yeux étincelaient d'une haine si menaçante qu'ils semblaient sortir de leurs orbites ; il grinçait des dents et une écume sanglante tachait ses lèvres.

Enfin la douleur l'emporta. Un cri déchirant lui échappa ; sa main, détendue, lâcha prise, et il retomba livide, presque inanimé, sur sa couche. Le comte, dans un aveugle transport de rage, l'y avait rejeté d'un mouvement plein de

violence et l'y tenait cloué avec une force irrésistible.

“ Laissez-moi, d'Erbray ! cria le mourant d'une voix éteinte, laissez-moi, vous me brisez ! Lâche ! ajouta-t-il, exaspéré par la douleur, volez-vous donc m'assassiner, moi aussi ! ”

Le comte, rappelé à lui-même par ce cri navrant, abandonna le baron. Il recula d'un pas épouvanté de ce qu'il venait de faire, et il alla tomber, épuisé et éperdu, sur un fauteuil. Le baron s'était évanoui. Un instant, il crut l'avoir tué, et une sueur froide perla sur son front. Une sueur d'angoisse et de remords.

Mais le mourant rouvrit bientôt les yeux. Un instant il s'agita sur son lit, cherchant à se redresser ; il n'y put réussir. La lutte atroce dans laquelle il venait de succomber avait brisé ses forces. Il était à la merci du comte.

Alors toute sa colère tomba et fit place à un affreux désespoir. Il sentait la mort envahir lentement ses membres paralysés, et cette agonie solitaire, où pas une parole de consolation et de pardon n'allait être prononcée, glaçait son âme d'épouvante et l'ouvrait enfin au repentir.

“ Ayez pitié de moi, d'Erbray ! dit-il d'une voix suppliante. Je vais mourir, vous le voyez, ne me laissez pas mourir ainsi !... Envoyez chercher le prêtre, si vous ne l'avez pas fait ! Helas ! du moins sa venue... Que pouvez-vous craindre ? Que je vous trahisse ? Mais je le voudrais que je ne le pourrais pas ! Avant que j'aie le temps de me rétracter, la mort aura fermé mes lèvres. D'ailleurs je ne le ferai pas, je vous en jure !... Mais tout ce que je demande, c'est le pardon du prêtre et celui de Dieu ! Mon repentir trouvera peut-être grâce à leurs yeux pour ma faiblesse... Allez, d'Erbray, je vous en supplie

Vous ne pouvez me refuser cela, à moi qui ai donné ma vie pour vous!... Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Vous ne voulez pas !... Oh ! mon Dieu, mourir ainsi quel supplice ! ” ajouta-t-il en se tordant les mains avec désespoir.

Malgré son égoïsme et ses crimes, le comte n'avait point le cœur fermé à toute pitié. L'âme la plus dure n'eût pu d'ailleurs demeurer insensible en face de ces supplications d'un mourant. Mais la crainte parlait en lui plus haut que la pitié, et bien que tout son être frémit de la contrainte qu'il s'imposait et se révoltât contre elle, il resta muet et en apparence impassible.

“ D'Erbray ! s'écria tout à coup le mourant, effrayé du silence et de l'attitude du comte, écoutez-moi ! J'étais fou tout à l'heure. Cette brusque révélation à laquelle j'étais si loin de m'attendre, m'avait transporté de colère et de désespoir. Maintenant je suis résigné. Toutes les conditions qu'il vous plaira de m'imposer, je les accepte d'avance ! Mais ne me refusez pas ce que je vous demande. Ne soyez pas dur et cruel à plaisir !... D'Erbray, prenez garde ! ajouta-t-il après un silence qui fut horrible. Les prières des mourants sont sacrées et Dieu punit ceux qui les foulent aux pieds ! ”

Puis, son désespoir se changeant soudain en fureur :

“ Vous ne voulez pas ? reprit-il d'un air sombre. Non !... Eh bien ! que les conséquences de ce qui va arriver retombent sur vous ! ”

“ Docteur ! cria-t-il d'une voix à laquelle la colère rendit une force et une énergie momentanées. Docteur ! ”

Le comte bondit de son siège, et devint livide. Il avait entendu dans l'antichambre les pas du médecin qui revenait après s'être éloigné un ins-

tant. Il craignit que la voix du baron ne fût arrivée jusqu'à lui, et prenant soudain un parti désespéré :

“ Docteur ! cria-t-il lui-même en se précipitant vers la porte.

— Qu'y a-t-il, monsieur le comte ? demanda le chirurgien en accourant.

— Voyez ! ” dit le vieillard en lui montrant d'une main tremblante le moribond qui s'était dressé sur sa couche, en proie à une exaltation qui pouvait à bon droit passer pour du délire.

Un éclair de joie avait traversé les yeux du baron à la vue du chirurgien, et donné à son visage, déjà envahi par les ombres de la mort, une horrible expression de triomphe. Il étendit le bras vers le comte, et sa bouche s'entr'ouvrit pour parler. Mais une contraction d'agonie étreignit sa gorge et y étrangla sa voix. Pendant quelques secondes, il demeura ainsi dressé sur son séant, tenant le comte palpitant et courbé sous son regard, puis soudain il retomba sur sa couche comme une masse inerte. Il était mort.

“ Ah ! quelle affreuse agonie, docteur ! ” s'écria le comte en s'affaissant sur un fauteuil lors que le chirurgien lui annonça cette nouvelle qui l'émut à peine, tant il était épuisé.

En voyant entrer le recteur de la paroisse, qui mandé avec intention au dernier instant, n'avait pu, malgré son zèle, triompher de ce mauvais vouloir :

“ Vous arrivez trop tard, monsieur le recteur, dit-il d'un air attristé. Mon pauvre ami n'est plus. Mais sa dernière parole a été pour vous demander, et il est mort en manifestant les plus vifs sentiments de repentir.

— Dieu le juge maintenant, et il lui en tiendra compte, ” répondit le prêtre en lançant un regard

sévère et plein de pensées qui lui prouva qu'il n'était pas dupe.

Et s'agenouillant auprès du cadavre, il se mit à réciter les prières des morts.

Le comte demeura un instant dans son fauteuil comme anéanti. Puis, incapable de supporter plus longtemps le spectacle qu'il avait sous les yeux, il se leva brusquement et s'enfuit, l'âme bouleversée par mille sentiments contradictoires.

XX

Pharold, après avoir brusquement quitté le colonel d'Availles, ne s'était point arrêté dans le petit bois voisin du château. Il l'avait traversé à la hâte, et se jetant ensuite dans la campagne, il avait pris en droite ligne et à travers champs le chemin de la forêt de Montbrun.

Tant qu'il en fut éloigné, il marcha d'un pas rapide et sans prendre aucune précaution. Il se fiait, pour dissimuler son passage, sur la nuit qui l'enveloppait, et pour l'avertir des dangers, s'il en devait courir, sur la finesse de ses sens toujours en éveil.

Mais en approchant de la lisière des bois, il changea insensiblement d'allures et de conduite. Son pas se ralentit ; il n'avança plus qu'en suivant mille détours, et en cherchant soigneusement l'abri des haies ou des bouquets d'arbres qu'il rencontrait sur sa route, et lorsqu'enfin il distingua, à cinquante pas devant lui, un des hommes placés en faction aux issues de la forêt, il s'arrêta pour reconnaître le terrain et s'orienter.

Ces hommes avaient été postés de telle façon que chacun d'eux pouvait facilement apercevoir, à sa droite et à sa gauche, ses deux compagnons les plus proches, et que pour les appeler à son aide, il suffisait d'un coup de sifflet qui, transmis de l'un à l'autre, pouvait en outre, en quelques minutes, réunir une dizaine de personnes sur un point donné. Aussi, en plein jour, était-il presque impossible qu'un homme franchit ce cordon de sentinelles, et si, pendant la nuit, il y pouvait

plus facilement réussir, une bande aussi nombreuse que la tribu bohémienne ne l'eût pu du moins sans donner l'éveil.

Malheureusement pour Pharold, la lune brillait alors d'un si vif éclat que, sur la lisière qu'il voulait franchir, il faisait clair comme en plein jour. Cependant il ne se découragea pas.

A quelques pas de la haie, derrière laquelle il s'abritait, s'en trouvait une autre descendant en droite ligne sur la forêt, et s'arrêtant sur le bord d'un fossé dont le talus était celui même du bois.

Il la gagna et s'en couvrit pour atteindre le fossé. Mais le fossé lui-même était à découvert, et à dix pas de là, Jacques Morin, adossé au tronc d'un chêne, faisait bonne garde. Il était impossible, si vivement qu'on traversât ce pas dangereux, d'échapper à son regard.

Pharold courbé derrière le dernier buisson de la haie, sur le bord même du fossé, épiait attentivement le garde. Bientôt il vit ses yeux, jusqu'alors dirigés de son côté, se tourner vers la campagne. Aussitôt il se coucha sur le sol, et se glissa, avec une agilité et une dextérité infinies, au milieu des broussailles qui tapissaient le fossé.

Le mouvement du garde avait à peine duré quelques secondes. Son regard s'était brusquement rabattu sur la lisière du bois, ramené peut-être dans cette direction par le léger frémissement qu'avait produit le passage du bohémien au milieu des épines. Mais Pharold s'était déjà coulé comme une couleuvre au fond du fossé.

Pendant une minute ou deux, il y demeura tapi sous un épais lacis de ronces, sans que rien, sauf l'oscillation presque insensible de deux ou trois branches folles y trahit sa présence. Puis il s'éloigna lentement du garde en rampant avec

des précautions telles, que le bruit de sa marche se perdait dans le murmure de la brise au milieu des feuilles.

Une touffe de genêt qui balançait ses quenouilles dorées sur la pente du fossé, à quelques pas de là, était le but de ses efforts. Arrivé à son pied, il se hissa jusqu'au sommet du talus, en s'aidant des herbes qui le tapissaient, et du sommet il se laissa rouler dans l'intérieur du bois.

Quelques secondes plus tard, il était debout au milieu d'un fourré et hors de la vue de Jacques Morin. Tant qu'il fut possible que le bruit de sa marche parvint aux oreilles du garde, il avança avec prudence. Mais lorsque ce danger ne lui parut plus à craindre, il sauta dans une allée, et gagna en courant un sentier, connu de lui seul peut-être, et conduisant au souterrain où il avait envoyé ses compagnons. Moins d'un quart d'heure après, il arrivait au terme de sa course.

Il se trouvait au cœur même de la forêt et dans sa partie la plus sauvage, au milieu de taillis si épais, que ni chasseurs ni gardes n'y pénétraient jamais. Là, dans un sol inégal et tourmenté, le cours continu des eaux avait creusé, au milieu de roches à pic, un étroit et profond ravin où l'hiver elles se précipitaient avec le fracas d'un torrent, tandis que l'été, réduites aux proportions d'un mince ruisseau, elles entretenaient par leur fraîcheur, sur le flanc des roches, toute une végétation d'herbes folles et de plantes parasites.

Au fond de ce ravin et au-dessus du niveau le plus élevé des eaux, se trouvait un souterrain creusé par la main de l'homme, et ayant très probablement, aux mauvais jours de la féodalité servi de retraite à des serfs fugitifs.

Habilement dissimulée sous une roche, son en-

trée était en outre couverte d'un voile mobile, mais si épais, de ronces pendantes et de plantes grimpantes, que, pour l'apercevoir, il fallait le connaître. Aussi son existence, bien qu'il fût de loin en loin visité par quelque braconnier harcelé de trop près, était-elle généralement ignorée, même des habitants du pays.

A l'arrivée de Pharold sur le bord du ravin, deux bohémiens tapis dans l'herbe levèrent la tête avec précaution. Puis ils reprirent, sans mot dire, leur position première en reconnaissant leur chef, et ils le laissèrent s'engager dans le sentier qui donnait accès au souterrain.

Malgré l'heure avancée déjà, et bien que, par prudence, aucun feu ne fût allumé, la plupart des bohémiens étaient encore debout. Epars par groupes, au fond de la gorge, ils semblaient même causer avec une animation qui frappa Pharold.

Mais à peine eut-il paru, que toute conversation cessa comme par enchantement, et chacun s'avança d'un air empressé à sa rencontre. Léna avait été l'une des premières à l'apercevoir ; elle se jeta dans ses bras, en poussant un cri de joie, et bien que la tendresse qu'elle lui montrait fût bien plutôt celle d'un enfant envers son père que d'une femme envers son mari, il parut vivement touché de cet élan d'affection, trop spontané pour n'être pas sincère.

Cependant il resta maître de lui-même, et bien qu'il lût dans les yeux de la jeune femme et dans ceux du groupe pressé autour de lui une ardente curiosité, il ne fit pas mine de s'en apercevoir. Il adressa deux ou trois questions à Brun sur ce qui s'était passé en son absence, et en ayant obtenu des réponses satisfaisantes, il se contenta de dire que, puisque la tribu était en sûreté, il allait

immédiatement repartir, une affaire impérieuse, et qui sans doute le retiendrait absent jusqu'au jour, l'appelant dans une autre partie du pays.

Décus dans leur curiosité, les bohémiens échangèrent des regards chargés d'un désappointement d'autant plus vif qu'ils n'osaient l'exprimer autrement. Mais la mère Gay, malgré la leçon récente qu'elle avait reçue, n'était pas femme à tenir sa langue en bride.

— Vous êtes bien mystérieux ce soir, Pharold, dit-elle avec un ricanement moqueur, et si j'étais à la place de Léna, je ne serais pas si tranquille que cela, et j'en voudrais savoir plus long. Mais je n'y suis pas, et vos affaires ne me regardent point. J'espère cependant que vous allez vous occuper du pauvre Guillaume ?

— Oh ! oui, Pharold, dit Léna en rougissant, et je pense..."

Mais elle s'arrêta, craignant sans doute d'adresser une question indiscreète.

— Que pensez-vous, Léna ? demanda froidement Pharold en regardant la jeune femme.

— Que vous avez sans doute trouvé déjà un moyen de le sauver," répondit-elle avec embarras.

Et baissant les yeux sous le regard sévère et interrogateur de son mari, elle n'eut pas la force de continuer et se retira, toute confuse, à l'écart.

— C'est notre pensée à tous, Pharold, dit alors un des hommes qui avaient suivi Pierre. Il n'a pas même cédé, comme nous, à l'entraînement d'un mauvais conseil, car nous l'avons emmené malgré lui, et il serait bien dur qu'il fût victime d'une faute qu'il n'a pas commise.

— Tout ce que je pouvais, je l'ai fait, et inutilement, répondit Pharold. Nos ennemis sont trop sur leurs gardes pour qu'il soit possible de rien

entreprendre en sa faveur. J'ai passé une partie de la journée à rôder autour du château sans trouver une occasion d'en approcher. Un seul moyen aurait chance de succès ; ce serait, lorsqu'on le conduira à Derval, de l'enlever de vive force. Mais il sera sans doute sous bonne escorte, et je ne puis, pour le salut d'un seul, exposer à de pareils risques les plus braves de la tribu. Je ne dis pas pour cela que je l'abandonne ; mais il faut attendre.

— Et pendant que nous attendons, ou nous le pendra sans miséricorde, comme tant d'autres qui n'était pas plus coupables que lui, répliqua la mère Gay. Vous n'êtes pas aujourd'hui dans vos bons jours, Pharold ; autrement vous auriez vu que, sans recourir à la force, il y avait moyen de faire quelque chose. Il paraît que le pauvre enfant est enfermé dans la prison du château...

— Pourquoi vous cacher de lui, puisque vous n'avez rien à vous reprocher ? dit alors Léna en s'approchant de Pharold et en s'appuyant avec une sorte de fierté orgueilleuse sur son bras.

— Il paraît ! interrompit vivement Pharold. Comment le savez-vous donc ?

La vieille femme fit une grimace en voyant qu'elle s'était avancée trop loin, et les autres bohémiens baissèrent la tête d'un air embarrassé.

Il est bon et ne vous blâmera pas d'avoir pitié de ce pauvre malheureux enfant... Personne ne veut parler ?... Eh bien ! je le ferai, moi, et je dirai toute la vérité... Oui, Pharold, quelqu'un est venu en votre absence, quelqu'un qui avait vu Guillaume dans sa prison, et il nous a dit de sa part que si l'on voulait aller cette nuit sous sa fenêtre et l'aider à fuir en descellant l'her-

reaux, on le pourrait sans danger, parce qu'on s'est fié à la solidité de ces barreaux et qu'on n'a pas mis de garde en dehors de la prison.

—Et qui a-t-il pu vous envoyer ? demanda Pharold.

—Qui répliqua la mère Gay. Eh ! mais... Breton, le marchand de gibier.

—Breton ! s'écria Pharold. Et vous avez pu ajouter foi à ses paroles ! Mais c'est un misérable, un homme qui vit de fraudes et s'enrichit de trahisons !... Comment a-t-il pu venir ici ? ajouta-t-il frappé d'une idée soudaine.

—Il avait rencontré Pierre qui l'avait envoyé à notre ancien campement, répondit Brun. N'y trouvant plus personne, il s'est douté que si nous étions quelque part dans la forêt, ce devait être dans le souterrain, et il y est venu... Il est possible qu'il soit ce que vous disiez, Pharold, reprit-il, mais je crois qu'en augurant mal de sa visite, vous lui faites tort, car il m'a paru animé des meilleures intentions. Il est venu voir Guillaume parce qu'il avait trempé dans l'affaire en promettant à Pierre de lui acheter les chevreuils et pour voir s'il ne pourrait être utile en quelque chose au malheureux enfant. Il est venu à sa prière, et quant à nous trahir, s'il en eût eu vraiment l'intention, il ne dépendait que de lui de se faire assez bien accompagner pour nous arrêter tous. Je ne veux pas dire qu'épié et poursuivi comme vous l'êtes, vous deviez vous charger de l'entreprise. Je crois au contraire que ce serait une grave imprudence. Mais j'y puis parfaitement aller à votre place.

—Vous ! dit la mère Gay. Si vous le faites il y a dix chances contre une que vous commettrez de graves imprudences qui gêneront tout, et le seul espoir qui nous reste sera perdu. Il faudra

prendre de grandes précautions pour ne pas être surpris, Breton l'a bien recommandé, et elles ne peuvent l'être que par une personne familière avec les lieux. Or, il n'y a ici que Pharold et moi qui les connaissions bien. Mais moi, je ne compte pas. Si encore j'avais mes bras et mes yeux de vingt ans, je ne dis pas..."

Pharold, qui semblait réfléchir, releva brusquement la tête et interrompit la vieille femme.

" C'est cette nuit qu'au dire de Guillaume il faut tenter l'entreprise ? demanda-t-il à Brun.

— Cette nuit ou, au plus tard, la nuit prochaine.

— J'irai cette nuit, repartit Pharold d'un ton décidé. Non pas tout de suite ; j'ai pris des engagements que je dois d'abord tenir ; mais à deux heures. Il faut, du reste, que Guillaume soit averti de ma venue, et c'est un soin qui vous regarde, mère Gay. Allez sur-le-champ lui porter cette nouvelle. Dites-lui aussi d'observer attentivement les abords de la prison, et, s'il avait aperçu quelque chose de suspect, de m'en prévenir en chantant une de ses chansons. Vous-même, soyez sur vos gardes, et, au retour, rendez-moi bien compte de ce que vous aurez vu. Bien que j'aie eu souvent à me plaindre de vous, je ne vous crois pas capable de me trahir.

— Non, non Pharold, soyez tranquille, dit la vieille femme en soutenant sans trouble le regard scrutateur que le bohémien attachait sur elle. Je ne vous porte pas précisément dans mon cœur, mais je n'ai encore trahi personne, Dieu merci ! et je ne commencerai pas par vous.

— Allez donc, et à deux heures, soyez revenue ici ; vous m'y trouverez... Et vous, ajouta-t-il en s'adressant aux bohémiens groupés autour de lui, souvenez-vous des conseils que je vous ai

tant de fois donnés et plus que jamais soyez prudents et unis. Les circonstances sont graves ; le malheur nous accable, la persécution nous enveloppe, et d'un instant à l'autre je puis vous manquer. L'heure de ma mort est proche peut-être.

— Pourquoi nous dites-vous cela, Pharold ? demanda Brun en pâlisant. De nouveaux dangers vous menacent-ils ?

— Non, répondit le bohémien avec un sourire d'une tristesse navrante. Mais depuis quelques jours de sombres pressentiments me poursuivent. Je ne me reconnais plus moi-même, et l'ombre de la mort serait étendue sur ma tête que je ne serais ni plus triste, ni plus abattu. Est-ce un présage comme Romanichel en envoie parfois à ses élus ? Est-ce une illusion ? je ne sais, car mes yeux se troublent lorsqu'ils veulent devancer la course du temps, et l'avenir se voile devant leur regard ébloui... J'aurais pourtant voulu vivre pour vous tirer des périls où je vous ai jetés. mais Romanichel n'abandonne jamais son peuple, et il vous protégera. A bientôt, enfants !

Et laissant les bohémiens consternés, car il n'en était pas un qui ne vît, comme lui, dans cette tristesse prophétique une menace de danger, et peut-être un présage de mort, il allait s'éloigner lorsqu'il aperçut Léna, qui, atteinte au cœur par ses dernières paroles, s'était retirée à l'écart et pleurait silencieusement.

Il se méprit sur la signification de ces larmes furtives, et son front s'assombrit.

“ Qu'avez-vous, Léna ? dit-il durement à la jeune femme en s'approchant d'elle, et qui vous fait pleurer ? Est-ce Guillaume ou moi ? ”

Léna tressaillit, et levant d'un air de reproche sur son mari ses yeux noyés de larmes :

“ Oh ! Pharold ! Pharold ! ” dit-elle douloureusement.

Et elle éclata en sanglots. .

Honteux déjà du soupçon qu'il avait laissé voir, touché surtout de la douleur de la jeune femme, Pharold l'attira doucement dans ses bras, et l'y retenant toute palpitante :

“ J'ai eu tort, dit-il. C'est la première parole blessante que je vous adresse, mais ce sera la dernière.”

Et après un silence pendant lequel il contempla la jeune femme qui pleurait dans ses bras, il reprit d'une voix brisée par l'émotion :

“ Je vous ai bien aimée, Léna, trop aimée peut-être pour votre bonheur. Mais un jour viendra où vous me connaîtrez mieux, et alors vous regretterez de m'avoir perdu, et, qui sait ? vous m'aimerez peut-être comme je vous aime aujourd'hui. Ce jour-là, souvenez-vous, Léna, que je vous ai pardonné.”

Et déposant un baiser sur son front, baiser de père bien plus que d'époux, il s'éloigna, laissant la jeune femme tout en pleurs.

Ces larmes étaient sincères, et pourtant lorsqu'un quart d'heure après la mère Gay, prête à partir, vint lui rappeler que le matin, après la visite de Breton, elle avait promis de l'accompagner aux es de Guillaume, qui demandait instamment à la voir, Léna eut beau résister, l'amour eut bientôt fait taire ses remords, et minuit la trouva debout à côté de la vieille femme sous la fenêtre de la prison.

Pharold qui, pour son malheur, avait trop bien lu dans le cœur de Léna, avait sans doute prévu combien sa douleur et ses regrets devaient être passagers, car son émotion fit bien-

tôt place au soupçon, puis à une tristesse pleine d'accablement.

“ J'en suis aux croix, disait-il tout en parcourant d'un pas rapide, par une sorte d'habitude m'habituelle, les sentiers détournés de la forêt ; j'en suis aux croix de la vie, et les présages funestes se multiplient sous mes pas comme pour m'annoncer que ma fin est proche. J'ai semé le bien, partout je récolte le mal ! J'ai vu ceux qui m'obéissaient jadis méconnaître mes ordres ; je suis persécuté pour des crimes qui ne sont pas les miens ! Pour sécher les larmes d'êtres qui me sont chers, j'ai tout essayé, et je n'ai réussi qu'à les faire couler avec plus d'abondance ; et quand je croyais avoir épuisé la coupe d'amertume, une douleur m'était réservée près de laquelle toutes les autres n'étaient rien. J'en suis venu à douter de celle que j'aime !

“ Oh ! Léna, que j'étais aveugle et insensé, quand je croyais que ton cœur n'était pas fait comme celui des autres femmes, et que tu leur ressembles bien ! Comme elles, tu n'es sensible qu'à ce qui séduit et attire ! L'amour, la bonté glissent sur ton cœur sans y laisser de traces ; les soins, les reproches les plus tendres t'offensent, et si dans le péril et le malheur tu t'attaches un instant, quand ils sont passés, aucun lien n'est assez fort pour te retenir, aucun souvenir assez puissant pour fixer ton âme inconsistante ! ”

Mais l'amour, et c'est là ce qui fait à la fois sa grandeur et sa faiblesse, est fécond en illusions. L'espérance y renaît du désespoir même, et quand l'âme ulcérée de Pharoïd eût épanché en paroles amères sa colère et sa douleur, une réaction s'y produisit. D'heureux souvenirs succédè-

rent aux sombres pensées, et un pâle sourire éclaira son visage.

“ Elle m’aime pourtant, reprit-il après un silence ; elle a enfoui dans le cœur les germes de nobles qualités qui se développeront plus tard, et elle ne sait ni feindre ni mentir. Si elle m’eût trompé, jamais son regard n’eût osé soutenir le mien. Mais l’heure n’était pas venue où elle eût pu comprendre quels trésors de tendresse et de dévouement mon cœur renfermait pour elle. Quand sa liberté lui sera rendue, elle aura bientôt fait un autre choix ; elle sera heureuse sans doute, et elle m’oubliera... jusqu’au jour où l’âge et la misère lui feront sentir combien lui manque la main qui la protégeait jadis. Elle me regrettera alors et me pleurera amèrement... et son malheur et le mien n’en seront pas moins consommés !... ”

“ Mais à quoi bon s’appesantir sur de pareilles pensées ? ajouta-t-il après une longue pause pendant laquelle il sembla lutter contre son accablement. Pourquoi vouloir pénétrer l’avenir ? On y cherche un refuge, et l’on y trouve de nouveaux sujets de tristesse ! ”

Puis sa pensée le ramenant à celle qui, au milieu des malheurs de toute sorte qui le menaçaient, était encore sa préoccupation la plus vive et son souci le plus cuisant.

“ Va, ne crains rien, Léna ! s’écria-t-il. Tu m’as bien fait souffrir, mais tu m’as donné les seuls instants de bonheur que j’aie goûtés pendant ces dernières années, et, si je meurs, ce sera en te bénissant, pauvre fille ! ”

Et, soulagé par cette pensée de pardon dans laquelle son âme généreuse se complaisait avec une sorte de joie mélancolique, il hâta le pas comme pour échapper aux sinistres pressenti-

ments qui l'agitaient, et se jeta dans une allée découverte pour gagner la lisière de la forêt par le chemin le plus court.

Tandis que Pharold était en marche vers Tréveneuc, le colonel d'Availles attendait, dans le grand salon du château, l'heure d'aller rejoindre le bohémien avec une impatience qu'on peut facilement s'imaginer. Elle n'avait pas seulement pour use son vif désir de revoir Edouard d'Erbray. Il attendait aussi, de son entrevue avec son ami, l'explication de la conduite de Mme de Tréveneuc ; et l'attitude de la marquise, qui devenait de plus en plus énigmatique, était bien faite, il faut le dire, pour exciter l'étonnement.

Non qu'elle eût marqué au colonel le moindre ressentiment de la résistance qu'il avait opposée à ses volontés. Elle l'avait reçu au contraire à son retour avec une grâce et une amabilité parfaites. Elle avait même paru très heureuse de la promesse de Pharold, et, loin de manifester la moindre crainte, elle avait vivement engagé d'Availles à mettre toute vaine prudence de côté et à se fier aveuglément au bohémien.

Mais ce qui avait frappé le colonel, c'était le calme singulier qui avait succédé, chez la marquise, au douloureux état d'inquiétude où elle vivait depuis deux jours, calme évidemment produit par les confidences de Pharold, mais semblant recouvrir une tristesse et un abattement à grand'peine dominés par un constant effort de volonté ; c'était surtout son empressement à éviter toute question, tout entretien particulier. Aux premiers mots d'excuse du colonel sur sa conduite passée, elle avait coupé court à toute explication en l'entraînant dans le salon, où se trouvaient Isidora et Marguerite.

Sauf une légère pâleur, résultant de l'émotion

bien plus que de la souffrance, Isidora ne conservait aucune trace de son accident. Quant à Marguerite, le choc qu'elle avait éprouvé avait déterminé dans son état une réaction aussi heureuse qu'inattendue. Le délire et la fièvre avaient disparu, et, lorsque Mme de Tréveneuc lui eut appris qu'Edouard vivait et lui serait sans doute bientôt rendu, elle s'était sentie si forte et si heureuse que, malgré l'heure avancée, elle avait voulu se lever.

On s'était empressé de se rendre à son désir et on l'avait transportée au salon, où elle était couchée sur un canapé.

La marquise, tout en cherchant à la distraire et à la rassurer, avait évité avec soin tout ce qui eût pu ébranler trop vivement ses nerfs. Elle lui avait caché l'accident d'Isidora et les scènes qui en avaient été la conséquence. Elle avait aussi essayé de la convaincre que personne n'avait pénétré dans sa chambre, et qu'en croyant voir un homme s'échapper par la fenêtre, en se figurant qu'il ressemblait à son père, elle avait été victime d'une illusion. Mais Marguerite ne s'était pas rendue aux raisons de sa tante, et, si elle était trop sensée pour s'obstiner ouvertement dans une résistance qu'elle ne pouvait elle-même justifier, il était facile de voir que, sur ce point, sa conviction demeurait entière.

C'était la première fois depuis deux jours que les hôtes du château se trouvaient réunis, et se trouvaient aussi dans une situation d'esprit qui leur permit de goûter le charme d'une semblable réunion. Aussi, la soirée s'écoula-t-elle avec une rapidité qui trompa toutes les impatiences.

Marguerite et Isidora, s'abandonnant aux espérances qu'on avait fait luire devant leurs yeux, causaient avec une gaieté qui rendait à

leurs visages pâlis une partie de leur ancienne animation, et Mme de Tréveneuc encourageait visiblement cette gaieté, bien qu'elle y restât elle-même étrangère.

En voyant persister l'amélioration qui s'était produite dans l'état de Marguerite, la marquise, complètement rassurée, lui apprit que dans quelques instants Pharold allait conduire le colonel auprès d'Edouard. La joie de la jeune fille se traduisit aussitôt par des questions sans nombre.

Mais son désappointement fut grand lorsque Mme de Tréveneuc, évoquant à la fois l'expresse volonté d'Edouard et la nécessité de ménager les forces encore chancelantes de la malade, opposa à cette curiosité si naturelle une réserve absolue.

“ Mais cette incertitude où vous me laissez m'agitiera plus vivement que ne le ferait un aveu complet de la vérité ; tout ne fut-il pas satisfaisant dans les nouvelles que vous avez reçues, répliqua Marguerite. Et même, je vous l'avouerai franchement, malgré toutes vos assurances, je ne puis m'empêcher de croire que votre discrétion cache quelque accident, peut-être un grave malheur.”

Un sourire qui voulait être rassurant, et qui resta triste et contraint, erra un instant sur les lèvres de Mme de Tréveneuc.

“ Je vous croyais plus raisonnable, Marguerite, et vous me ferez regretter d'avoir eu confiance en votre bon sens. Cette assurance, qui ne vous suffit plus, ce matin encore elle vous eût comblée de joie, rappelez-le-vous, et plus de vingt fois vous vous êtes écriée, que, si vous pouviez être sûre qu'on n'avait pas assassiné Edouard, tout le reste, vous le supporteriez avec courage !

— C'est vrai, dit Marguerite en rougissant. Mais si mes craintes les plus vives sont dissipées, il m'en reste cependant, et elle ne suffisent que trop à justifier mon anxiété. Pourquoi ne pas les dissiper, quand il vous serait si facile de le faire ? ”

Et Mme de Tréveneuc ayant gardé le silence :
“ Colonel, ajouta Marguerite en se tournant d'un air suppliant vers d'Availles, puisque ma tante est inflexible, j'ai recours à vous. Vous ne m'avez pas dit tout ce que vous saviez, vous non plus. Pharold a dû vous parler d'Edouard en promettant de vous conduire auprès de lui ?

— Pharold est un personnage un peu étrange, répondit d'Availles en souriant. Quand il parle, ce qui ne lui arrive pas toujours, c'est volontiers par énigmes, et si invraisemblable que la chose puisse paraître, il ne m'en a pas même laissé une à deviner.

— Mais où l'avez-vous rencontré ? D'où vient la subite confiance qu'il vous inspire, et pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté, au lieu de vous reposer sur une promesse ?...

— Qu'il tiendra, Marguerite, soyez-en sûre, interrompit Mme de Tréveneuc d'un ton sérieux et significatif.

— J'en ai moi-même la ferme conviction, ajouta le colonel. Puis l'histoire que vous me demandez serait bien longue à conter, et, voyez ! il est déjà onze heures et demie. C'est à minuit que Pharold m'a donné rendez-vous et, vous le reconnaîtrez vous-même, il ne serait peut-être pas prudent de le faire attendre... Mais, ajouta-t-il en voyant sur le visage de la jeune fille une anxiété si vive qu'il jugea nécessaire de l'apaiser à demi, demain, lorsqu'une nuit de bon sommeil aura réparé vos forces, Mme de Tréveneuc vous

contera cette histoire. Elle vous dira comment Mlle Isidora, que vous voyez si tranquille à côté de vous, a failli se noyer ; comment le colonel d'Availles, qui n'avait pas eu l'esprit de se trouver là pour la sauver, s'est conduit ensuite d'une manière qui fait plus d'honneur à son entêtement qu'à sa galanterie, et comment enfin toute cette aventure s'est terminée, de la façon la plus heureuse et la plus inespérée, par la promesse que m'a faite Pharold.

— Vous parlez comme lui en ce moment-ci, colonel, par énigmes, repartit Marguerite, et malheureusement je n'ai jamais pu les deviner. Aussi permettez-moi de revenir à ma question première. En promettant de vous conduire auprès d'Edouard, Pharold vous a sans doute parlé de lui ?

— Oui, Marguerite, intervint Mme de Tréveneuc, et ce qu'il a dit devrait vous suffire.

— Et qu'a-t-il dit ?

— D'espérer.

— Comme le fantôme, murmura la jeune fille en rougissant de bonheur. Oh ! cela me suffit en effet, répondit-elle à haute voix. Allez donc, colonel, et que Dieu vous conduise !

— Qu'il vous ramène surtout le plus tôt possible, ajouta Isidora qui, malgré sa confiance en Pharold, n'était cependant pas sans inquiétudes.

— Le colonel ne peut courir aucun danger, repartit Mme de Tréveneuc. Mais je ne crois pas qu'il soit de retour avant demain matin.

— Vous savez donc, madame où Pharold doit me conduire ? demanda vivement d'Availles.

— Je crois le savoir, répondit la marquise en souriant. Mais il vous en instruira lui-même mieux que je ne pourrais le faire. Adieu, colonel."

D'Availles salua sans insister davantage et, moins d'un quart d'heure après, il arrivait sur la chaussée de l'étang. Pharold, assis au pied d'un arbre, l'y attendait déjà.

En apercevant le colonel, il se leva et s'avança à sa rencontre :

— Comment va la jeune dame du château ? lui demanda-t-il brusquement et avec une impatience visible.

— Mlle Isidora ? demanda d'Availles.

— Non. Sa chute n'a pas été dangereuse et elle doit être déjà remise de son évanouissement. Je veux parler de Mlle Marguerite. N'a-t-elle pas été sérieusement malade ?

— En effet ; mais elle va beaucoup mieux. Elle a pu se lever ce soir, et je suis heureux de vous le dire, grâce au bon effet produit par les nouvelles rassurantes que nous tenons de vous. Mais elle ne sera complètement tranquille que lorsque j'aurai vu moi-même Edouard. Vous devez le comprendre.

— Je le comprends si bien, colonel, qu'un des principaux motifs qui m'ont décidé à vous conduire auprès de votre ami a été le désir de calmer les inquiétudes de cette jeune dame... Mais la nuit s'avance, et la route que nous avons à faire est assez longue ; ne perdons pas notre temps."

Et se mettant en marche, exemple qui fut aussitôt suivi par d'Availles, il tourna le petit bois et prit le chemin de la lande, mais par une autre route que celle traversant le Val-Maudit.

D'Availles, dont la curiosité était assez vivement provoquée par la réserve irritante de Pharold, eut un instant la pensée de lui demander le but de leur course. Mais craignant que le bohémien ne vît dans cette question un reste de méfiance ou de soupçon, il n'en fit rien et reprenant

la conversation au point où il l'avait laissée tomber :

— Mlle Marguerite m'a chargé de vous exprimer sa reconnaissance, Pharold, dit-il.

— Ne parlez pas de reconnaissance ; je n'en mérite pas ! répliqua vivement le bohémien. C'est déjà trop d'avoir été la cause involontaire de son désespoir. Mais j'étais si loin de penser que la peine qu'elle éprouverait pût avoir de pareilles conséquences !

— Vous ne saviez donc pas qu'elle aimait Edouard ?

— Je le savais et j'aurais dû prévoir ce qui est arrivé ; mais je n'y ai point songé. Soyez sûr que sans cela il n'y aurait pas eu de danger, même celui d'être arrêté, qui eût pu m'empêcher de parvenir jusqu'à Mme de Tréveneuc. Je l'ai bien essayé, mais trop tard. Vos mesures étaient déjà prises et je n'ai pas pu les déjouer. Il faut tout dire aussi, la crainte de tomber entre les mains du comte d'Erbray m'avait rendu plus circonspect que d'habitude, et j'ai trop hésité peut-être.

— Vous n'auriez cependant pas dû avoir cette crainte, puisque vous êtes innocent ?

— Oui, si j'étais le colonel d'Availles, j'aurais pu raisonner ainsi, répliqua Pharold. On m'eût écouté ; on eût pris la peine d'examiner ma défense. Mais les bohémiens, on ne les juge pas ; on les condamne et on les pend, et cela dans les vingt-quatre heures !... Et je ne suis qu'un bohémien.

— Je n'aurais pas cru que vous partagiez à ce point les préjugés de votre peuple, Pharold, répartit d'Availles, et quant au comte d'Erbray, vous vous méprenez sur son compte. S'il vous accuse et vous poursuit, c'est qu'il a, ou du

moins croit avoir des preuves convaincantes de votre culpabilité.

— Non, colonel, il ne le croit pas, car ces preuves, c'est lui-même qui les a fabriquées !... Vous pensez que la passion m'égaré ? Attendez quelques heures encore, alors vous verrez qui de nous deux se trompe en ce moment ; car je le connais. Maintenant qu'il a porté cette accusation, tant que lui et moi nous serons debout sur cette terre, il y persistera. Mais un abîme qu'il n'a pas aperçu est entr'ouvert sous ses pas, et son obstination va l'y précipiter.

— Il faut alors qu'il ait contre vous de terribles motifs de haine ?

— Les plus terribles de tous, car j'ai, pour mon malheur, trop bien pénétré les secrets de son existence passée, et ces secrets, il y a vingt ans qu'il travaille sans relâche à en effacer jusqu'au souvenir. Mais vous les connaîtrez bientôt, et nombre de choses que vous ne pouvez comprendre vous seront expliquées... S'il me hait ! ajouta-t-il avec une ironie concentrée. Eh ! hier encore n'a-t-il pas tendu à mon peuple un piège infâme où vingt existences humaines pouvaient être sacrifiées, et cela, parce qu'il espérait que je serais au nombre des victimes !

— Vous y pouviez être. Pharold, répliqua d'Availles d'un ton sévère, et y être sans que personne pût l'accuser de votre mort, car les torts et l'agression étaient du côté des vôtres, et ce pendant eux et vous, on vous a laissé vous retirer librement.

— Mais pourquoi l'a-t-on fait ? repartit le bohémien.

— Pourquoi ? parce qu'il en avait donné l'ordre. Pharold

— Ah ! il prétend oser ? Il le peut sans crainte

en effet, ce ne sont pas ses gardes qui le démentiront. Ces prétendus ordres viennent trop à point pour couvrir leur lâcheté ! Il paraît cependant qu'il lui faut une victime, puisqu'il retient en prison un enfant de mon peuple, bien qu'il le sache innocent.

— Un des vôtres est en effet prisonnier à Montbrun. Mais vous vous abusez étrangement si vous croyez à son innocence. Il a été arrêté dans le parc, pendant votre retraite...

— Il n'a tiré ni sur les chevreuils ni sur les gardes. Ils le savent, et cependant ils l'accusent de l'avoir fait.

— Mais il se peut parfaitement qu'ils soient de bonne foi dans leur erreur, d'autant plus que ce jeune homme a, paraît-il, gardé un silence obstiné devant les juges."

Pharold eut un geste d'étonnement.

"Il a refusé de répondre ? demanda-t-il.

— On me l'a dit, du moins.

— Il a bien fait alors, et il vaut mieux que je ne le croyais. Il mérite pour cela qu'on s'intéresse à lui.

— Mais cette obstination est insensée, et elle le perd. Croyez-vous donc que s'il eût apporté des preuves à l'appui de ses dires, on n'en eût pas tenu compte ?

— Certes, mais pour les tourner contre lui. On se fût emparé de ses réponses les plus insignifiantes ; on les eût dénaturées pour y découvrir une signification coupable, et de question en question, d'aveu en aveu, on eût arraché de sa propre bouche les paroles qui l'eussent perdu ! Je les connais les interrogatoires de vos juges, je les ai subis, et je sais ce qu'ils cachent de pièges et de ruses. Ignorants et simples comme nous le sommes, nous n'avons qu'un moyen d'y

échapper, c'est le silence. Il ne sauve pas toujours notre vie, sans doute. Mais de quel prix peut-elle être pour celui qui a perdu sa liberté ? Ah ! vous ne savez pas quelles tortures le bohémien souffre dans ces tombes anticipées que vous appelez des prisons ! Un jour passé dans vos demeures les plus brillantes serait un supplice pour lui. Que doivent être de longues années dans des cachots sans air et sans lumière !

— Que les hommes de votre peuple se fassent de pareilles idées, je le comprends encore, répliqua d'Availles. Mais vous, Pharold, comment pouvez-vous les partager ? Comment ne voyez-vous pas que c'est ce silence même qui jette le soupçon dans l'âme du juge ! Il préviendrait défavorablement la personne la plus bienveillante, et il a cru certes causer la mort de plus d'un innocent.

Est-ce qu'aux yeux des vôtres un bohémien peut l'être ? s'écria Pharold avec une vivacité pleine de violence. Est-ce qu'il a même le droit de vivre ? Je sais bien qu'il en est quelques uns comme vous, les meilleurs, qui ne pensent pas ainsi, et encore ?... Hier, quand vous vous êtes aperçu de la disparition de votre ami, votre première pensée n'a-t-elle pas été de m'accuser ?

— Non, Pharold, ce n'a pas été ma première pensée, et lorsqu'elle m'est venue, je l'ai longtemps repoussée. Tout vous accusait, cependant. Souvenez-vous de la façon mystérieuse dont vous m'avez remis cette lettre qui a conduit Edouard au Val-Maudit. Elle était, certes, bien faite pour exciter le soupçon. Et ensuite, tout ne s'est-il pas réuni pour le confirmer. Ces taches de sang...

— Vous les aviez aperçues ? demanda Pharold en tressaillant.

— Assurément, et je me suis aperçu aussi à mon retour que vous les aviez fait disparaître. Je vous avais vu épier mes mouvements, et vous enfuir à mon approche...

— Oui, tout devait m'accuser, je le comprends maintenant, interrompit Pharold. A votre place, j'aurais eu certainement vos soupçons, et peut-être n'aurais-je pas eu ensuite votre généreuse confiance... Ah ! il y a encore de nobles âmes en ce monde, ajouta-t-il avec émotion, et je serais un ingrat de le méconnaître. Mais votre générosité n'aura pas été perdue, colonel, et si ma bouche sait mal exprimer ma reconnaissance, elle vivra du moins éternellement dans mon cœur."

Et il tomba dans une de ces rêveries mélancoliques dont il semblait à peine avoir conscience, et qui le rendaient insensible et étranger à tout ce qui l'entourait.

Ils étaient arrivés dans la lande et ils s'étaient dirigés du côté de Guéméné-Penfas. Tant qu'ils la traversèrent, d'Availles respecta la rêverie du bohémien. Mais en voyant que, parvenu au chemin de la ville, Pharold, au lieu de s'y engager, allait passer outre, il rompit enfin le silence.

“ Ce n'est donc pas à Guéméné-Penfas que vous me conduisez, Pharold ? demanda-t-il.

— Pardonnez-moi, colonel. Mais on arrive plus vite à l'endroit où nous allons par le sentier que nous venons de prendre, et c'est pour cela que j'ai laissé la route sur notre droite.”

Guéméné-Penfas est situé sur le bord du Don, un affluent de la Vilaine, au pied même du plateau couronné par la lande, et, de ce côté, taillé à pic. Aussi n'aperçoit-on la ville qu'au moment même où l'on arrive au sommet de la côte presque perpendiculaire y donnant accès. Les détours de la rivière au milieu de ses jardins ombreux, la

disposition de ses maisons semées irrégulièrement, mais non sans grâce, sur les escarpements du roc, ou au milieu d'une fraîche et verdoyante vallée, tout concourt à lui donner un aspect champêtre et pittoresque.

Le sentier où d'Availles s'était engagé à la suite de Pharold, le conduisit au bout de quelques minutes de marche, sur le bord même du Don, et à deux ou trois cents pas de la ville.

Là s'élevait une maison séparée de la rivière par un étroit jardin, et si bien perdue dans un bouquet de grands arbres dont les branches formaient comme un second toit de verdure, que d'Availles ne l'aperçut qu'en arrivant à la porte du jardin. Pharold, qui semblait être en pays de connaissance, ouvrit cette porte, et fit signe au colonel d'entrer.

Le plus profond silence regnait dans le jardin, ainsi que dans la maison, où pas une lumière ne brillait aux fenêtres. Un vestibule où l'on arrivait en montant quelques marches, précédait les appartements. Lorsqu'il y eut pénétré, Pharold pria le colonel de l'attendre un instant, et il disparut par une porte latérale.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, qui parurent à d'Availles d'une longueur démesurée. Puis Pharold reparut.

“ Entrez, colonel, dit-il en ouvrant toute grande la porte de la pièce d'où il venait de sortir ; vous êtes annoncé.”

Et tandis que d'Availles, ébloui par l'éclat subit de la lumière, entra machinalement dans l'appartement où le poussait le bohémien, celui-ci refermait la porte derrière lui, et quelques minutes après, il était de retour dans la lande, et reprenait en toute hâte le chemin de Montbrun.

XXI

Pharold était un de ces êtres privilégiés qui, doués d'une constitution robuste et endurcis de bonne heure à la souffrance par une vie active et pénible, peuvent dire n'avoir jamais connu la douleur et la fatigue. Sa vie nomade, en développant au plus haut point ses facultés physiques, avaient tellement assoupli son corps aux ordres de la volonté, qu'il en pouvait exiger des labeurs surhumains sans que l'heureux équilibre de ses forces en fût dérangé.

Cependant, à mesure qu'il avançait dans la lande, son pas se ralentissait et sa démarche trahissait visiblement la lassitude et l'effort. Depuis trois jours il avait à peine dormi quelques heures d'un sommeil inquiet et agité. Il avait, pour fuir les dangers accumulés sur sa tête, pour se trouver aux différents endroits où l'appelaient les intérêts auxquels il se trouvait mêlé, parcouru des distances énormes, et ces accablantes fatigues, jointes à des émotions de toute sorte, l'avaient épuisé.

Il s'en aperçut, et un sourire tristement ironique contracta ses lèvres.

“ Non, je ne suis plus le même, dit-il. Le temps n'est plus où ces membres auraient entrepris un labeur double de celui qu'ils ont supporté, et l'auraient, en se jouant, mené à bonne fin. L'âge, les soucis ont fait leur œuvre ; le déclin commence dans ma vie, un déclin sans espoir que n'attend point le lendemain d'une aurore nouvelle. Pour peu qu'elle s'attarde, la main toute-puis-

sante qui me pousse vers la tombe, n'y fera tomber qu'un pâle et débile vieillard. Et je tremblerais parce que je la sens s'appesantir sur ma tête ! Non, non, qu'elle se hâte plutôt, et qu'elle coupe l'arbre tandis qu'il est dans la plénitude de sa sève et de sa vigueur. Il peut encore tomber noblement ; plus tard, quand l'hiver aura flétri ses feuilles et desséché ses rameaux, sa chute ne serait plus qu'un sujet de risée et de mépris ! ”

Et indigné d'une défaillance qu'il n'avait encore jamais éprouvée, il dompta par un violent effort la révolte de ses membres surmenés, et il imprima à sa marche, un instant ralentie, une énergie nouvelle.

Il avait quitté la lande, et après avoir traversé le bois sur la lisière duquel, trois jours auparavant, étaient dressées les tentes de sa tribu, il avait descendu la pente rapide qui menait au Val-Maudit.

La sombre gorge était au moins ténébreuse que de coutume. Un étincelant rayon de lune en dessinait les profondeurs et miroitait dans l'eau dormante du ruisseau après avoir argenté le réseau aérien du léger brouillard qui flottait à la surface.

Comme il arrivait au bas de la côte, à quelques pas du pont, Pharold s'essailit et s'arrêta tout à coup. Une émotion étrange s'était emparée de lui et faisait trembler son corps frissonnant comme s'il eût été en proie à l'angoisse d'une peur superstitieuse. Une sueur froide perlait sur son front, et inondait son visage, plus pâle que la blanche lumière qui l'enveloppait.

Au pied d'un buisson, dans la vapeur flottante qui semblait suspendue à ses branches, il avait vu se refléter soudain, et passer, rapide comme

un éclair, une ombre humaine offrant une vague ressemblance avec la sienne.

S'était-il produit, au milieu du jeu mobile des ombres et des lumières qui remplissaient la gorge, un de ces effets d'optique trop passagers pour qu'on en puisse saisir la cause ? La fatigue et l'émotion avaient-elles rendu Pharold victime d'une hallucination de ses sens surexcités ? Il eût été impossible de le dire, et il ne se le demanda point.

C'est une croyance invétérée chez les bohémiens, comme chez nombre de paysans, que tout homme qui voit son " ombre ", est menacé d'une mort prochaine et inévitable, et si, par le cœur et l'intelligence Pharold s'élevait au-dessus de son peuple, les superstitions dont on avait bercé son enfance étaient trop bien en accord avec certaines dispositions de son âme, exaltée outre mesure par sa vie contemplative, pour qu'il ne les eût pas acceptées avec un enthousiasme aveugle. Elles faisaient d'ailleurs partie de ce trésor de traditions à la conservation desquelles il avait voué son existence, et à ce titre, elles lui étaient sacrées.

Aussi, à la vue de ce présage venant s'ajouter à tant d'autres qu'il avait, depuis quelques heures, recueillis cependant avec une sorte de joie amère, y eut-il en lui comme une révolte de la nature, tant la mort, dont il sentait le vol glacial planer au-dessus de sa tête, lui était apparue prochaine et palpable.

Mais cette révolte fut courte. Une âme comme la sienne n'était pas de celles qu'épouvante une pareille perspective, et d'ailleurs la vision avait été si rapide et si imprévue, qu'il se demandait si elle avait été bien réelle. Un doute lui restait, doute d'espoir ou de crainte ? il n'eût pu le dire

lui-même ; mais il voulut l'éclaircir, et il fit quelques pas en avant, les yeux fixés sur la vapeur blanchâtre qui enveloppait le buisson.

Tout à coup l'ombre s'y dessina de nouveau, et flotta, indécise, dans l'étincelant réseau du brouillard. Il y contempla un instant sans peur, sinon sans émotion, sa propre forme comme dans un miroir ; puis il fit un pas vers elle. Mais elle s'évanouit, et pour ne plus reparaitre.

Pâle encore, mais le cœur gonflé d'une sorte d'enthousiasme prophétique qui n'y laissait plus de place à l'amertume, Pharold accepta cet arrêt de mort, non pas avec la résignation stupide ou farouche d'un fataliste, mais avec la soumission d'une âme qui a conscience de sa destinée.

“ Je ne me trompais pas, dit-il, et ce présage ne saurait être menteur. C'est ici qu'ont commencé mes angoisses et mes malheurs, et c'était ici qu'ils devaient finir. La mort m'attend, elle m'appelle, et chaque effort que je tenterais pour la fuir ne ferait que me précipiter plus vite dans ses bras. Pourquoi l'essayerais-je, d'ailleurs ? Ah ! qu'elle vienne quand elle voudra, elle sera la bienvenue ! ”

Et il s'éloigna lentement, l'âme perdue dans un chaos de pensées mélancoliques qu'il n'avait ni la force, ni le désir de démêler.

Lorsqu'il arriva sur le bord du ravin, il était deux heures aux étoiles. Sauf les enfants, pas un membre de la tribu n'avait gagné sa couche. Tous ils attendaient son retour avec anxiété, et assis par groupes à l'entrée du souterrain, ils causaient à demi-voix en guettant son arrivée. Mais rien, dans leur attitude calme et en apparence indifférente, ou dans les paroles qu'ils échangeaient entre eux, ne trahissait leur inquiétude.

Pharold, en les apercevant de loin, fut frappé de cet air d'insouciance, et une tristesse involontaire fit soudre une larme dans ses yeux.

“ Avant qu'une semaine soit écoulée, avant même que le lent travail de la décomposition n'ait envahi mon corps refroidi, voilà comme ils seront tous, se dit-il. Et mon souvenir s'effacera plus vite encore dans leurs cœurs que la trace de mon pied sur cette herbe qu'il courbe ! C'est le sort commun. Et que m'importe, après tout, qu'un cœur humain me garde une pensée, ou que des larmes coulent sur ma tombe, quand de cette brillante région des étoiles, où mon âme délivrée prendra son essor, un de mes regards tombera sur les steppes arides de cette terre de douleurs ! ”

Mais son cœur protesta sans doute contre ses paroles, et ses yeux se dirigèrent involontairement vers celle qu'il aimait à la fois avec la tendresse d'un père et l'amour d'un époux, et dont il était facile de voir que rien ne lui pouvait être indifférent, même après que seraient brisés tous les liens qui l'attachaient à elle.

Elle était alors, dans ce demi-jour mystérieux où la plongeait la pâle clarté de la lune, plus belle peut-être qu'il ne l'avait jamais vue, et bien que sa beauté, pour éclater dans toute sa splendeur, n'eût pas besoin d'être rehaussée par la richesse ou le charme du costume, ses vêtements, d'étoffes presque grossières, étaient disposés avec un art bien fait pour séduire des yeux plus accoutumés que ceux de Pharold aux recherches du luxe et de l'élégance.

Un mouchoir de soie écarlate, noué avec grâce autour de sa tête, avait peine à contenir son opulente chevelure d'un noir de jais qui retombait en boucles abondantes autour de son pur et

délicat visage. Ses bras étaient nus jusqu'aux épaules, et son manteau d'un rouge sombre et négligemment rejeté en arrière comme un plaid écossais, tranchait harmonieusement sur les couleurs de la tunique bleue qui serrait sa taille.

Assise sur une pierre à l'entrée du souterrain, elle avait la tête penchée sur un enfant qui dormait sur ses genoux, et que son regard mélancolique semblait envelopper de tendresse et d'amour.

Pharold la contempla un instant dans cette attitude pleine de grâce et d'abandon, et un soupir, plus éloquent qu'aucune parole, s'échappa de sa poitrine. Puis s'arrachant avec effort à cette contemplation dangereuse, il s'engagea dans le sentier qui donnait accès au fond du souterrain.

Lorsqu'ils aperçurent leur chef, tous les bohémiens se levèrent, et la mère Gay, qui était de retour, s'avança d'un air important à sa rencontre.

— Eh bien ! Pharold, dit-elle, je suis allée à Montbrun et j'ai vu Guillaume. Ah ! le pauvre enfant, il est bien à plaindre.

— S'il l'est, c'est par votre faute, répartit sévèrement Pharold, et, s'il périssait victime de vos perfides conseils, son sang retomberait en malédictions sur votre tête... Que vous a-t-il dit ?

— Ce qu'il m'a dit ? répartit aigrement la mégère. Eh ! pardieu, mot pour mot ce que nous avait rapporté Breton : si cette nuit ou la nuit prochaine il n'est pas délivré, on l'emmènera à Derval pour le pendre, et ce n'était pas la peine de m'envoyer si loin pour apprendre ce que nous savions déjà. Je ne suis pas encore assez sorcière pour prendre plaisir à me promener au clair de la lune, Pharold ; et vous auriez été plus ména-

ger de ma peine, que mes rhumatismes ne s'en seraient pas plus mal trouvés, au contraire !

— Avez-vous examiné la fenêtre ? demanda Pharold sans s'arrêter aux récriminations de la vieille femme. Serait-il facile d'en desceller les barreaux ?

— Eh ! oui ! je l'ai examinée. Mais si c'était là ce que vous vouliez savoir, j'aurais pu vous le dire sans y aller regarder. Du temps de l'armateur Lalandec, j'ai passé un jour ou deux dans cette maudite prison pour un malheureux dindon à qui j'avais tordu le cou ; et j'ai eu tout le temps de les examiner, ces barreaux. Ils étaient déjà en assez mauvais état et la rouille ne les a pas consolidés. Ils sont, d'ailleurs, scellés dans une pierre facile à entamer, et en cinq minutes vous les ferez sauter. Un enfant en viendrait à bout avec un bon outil.

— Oui, répliqua vivement Léna. Mais Guillaume a dit cependant que, à cause des précautions à prendre pour approcher de la fenêtre, il vaudrait mieux que Pharold vînt en personne.

— Ah ! Guillaume a dit cela ? repartit Pharold en lançant à la jeune femme un regard si perçant qu'elle n'en put soutenir l'éclat. Et comment le savez-vous ? ”

Léna rougit et resta tout interdite. Mais la mère Gay s'empressa de venir à son secours.

“ Comment elle le sait ? dit-elle avec effronterie. Tout simplement parce que, comme tout le monde, elle me l'a entendu dire. Croyez-vous que j'aie fait mystère de ce que j'avais appris ? ”

Pharold regarda Léna qui baissait la tête, plus humiliée peut-être de ce mensonge, dont elle était forcément complice, qu'elle ne l'eût été des reproches les plus sanglants. Puis il reprit, avec une

indifférence affectée, en s'adressant à la mère Gay :

— Ainsi, vous ne croyez pas que les alentours de la fenêtre soient surveillés ? Vous n'avez rien aperçu de suspect ?

— Non, ma foi. Le parc était désert comme un cimetière et tout m'a paru parfaitement tranquille. Une chose pourtant m'a inquiétée un instant : une lumière qui brillait tout au bout de l'aile droite, dans une chambre haute. Mais il y a un mort dans le château, m'a dit Guillaume : ce gentilhomme à qui Pierre a donné son compte, et la lumière venait de sa chambre où un prêtre veille. Hors de là, pas un chat n'a l'œil ouvert, et ce n'est pas cela qui peut vous arrêter."

Pharold ne répondit pas. Il semblait réfléchir.

— Cette apparente facilité cache peut-être un danger réel, dit alors Brun ; et il ne faut pas vous y exposer, Pharold. Non que je soupçonne Guillaume ou même Breton d'être de mauvaise foi dans cette affaire. Mais on a pu se servir d'eux à leur insu, et peut-être ne les a-t-on laissé communiquer ensemble que dans l'espoir de vous attirer dans un piège. Pourquoi, d'ailleurs, n'irais-je pas à votre place ? Je le puis très bien si la mère Gay veut me servir de guide, et, quand même je serais pris à votre place, que peut-on me faire ? Tout au plus me retenir quelques semaines, tandis que vous...

Non, non, Brun, interrompit Pharold. Si j'avais des craintes, je n'hésiterais pas à l'avouer, et, en tout cas, je ne chargerais personne de ce que je craindrais de faire moi-même. Mais je n'en ai pas, et j'irai. Avant de partir, toutefois, je veux vous dire un dernier adieu, car il se peut que je ne vous revoie jamais, et ce serait une consolation pour moi, à l'heure de ma mort,

de penser qu'avant de quitter mon peuple, j'ai librement épanché mon cœur dans le sien. Approchez donc et m'écoutez."

" Je vous ai dit déjà quels pressentiments m'avaient assailli, commença-t-il, quels présages semblaient annoncer ma fin prochaine. Depuis que je vous ai quittés, ces présages se sont multipliés devant mes pas. J'ai senti fléchir, sous une lassitude étrange, ces membres qu'aucune fatigue ne pouvait briser. Deux fois, au Val-Maudit, j'ai vu, comme je vous vois, mon ombre passer devant mes yeux, et, je n'en puis plus douter maintenant, la mort, d'un coup de son aile, m'a marqué au front du signe de ses élus. Tranchera-t-elle d'un coup violent le fil de mon existence, ou laissera-t-elle pendant quelque temps encore mon corps épais traîner sur cette terre une vie languissante et flétrie ? Je ne puis le dire, car si l'esprit prophétique entr'ouvre parfois le voile qui couvre l'avenir, il ne le soulève jamais complètement. Mais, de ce jour, ma tâche en ce monde est terminée, et si quelques heures me sont encore réservées, ce seront autant d'instantanés dérobés à la mort. Aussi, ne me fais-je pas illusion au moment de partir pour une expédition dangereuse. J'y puis tomber entre les mains de mes ennemis, de l'homme qui, depuis des années, me hait et me persécute, et alors vous ne me reverrez jamais vivant ; car, avant vingt-quatre heures ; mon âme aura rejoint celle de mes pères.

" Si donc demain, quand l'aube blanchira le faite de ces arbres, je ne suis pas de retour parmi vous, n'hésitez pas. Partez sans entreprendre pour ma délivrance une lutte qui serait impie et insensée, et bien que peut-être vous n'ayez plus rien à craindre, mettez, par deux jours de marche, entre mon ennemi et vous, la plus grande

distance possible. Mais laissez, cachés ici, deux d'entre vous, pour qu'ils rendent les derniers devoirs à ma dépouille mortelle, et quand ils l'auront enlevée de l'arbre d'ignominie où elle sera sans doute attachée, qu'ils la rendent à la terre, d'où elle vient et où elle doit retourner. Qu'ils l'ensevelissent dans cette forêt, où j'ai passé tant d'heureux jours, dans quelque verte clairière où le soleil pourra briller sur ma tombe, où, à la clarté de la lune, les esprits de la nuit viendront converser librement. Oui, c'est là que je voudrais dormir, le visage tourné vers l'Orient, d'où vient toute lumière, et la tête ombragée par un de ces grands chênes, sous l'abri desquels j'ai tant de fois reposé mon corps fatigué.

“ Souvenez-vous donc de ma prière, et ce soin rempli, oubliez-moi, mais n'oubliez jamais les enseignements que ma bouche vous a si souvent répétés. Rappelez-vous surtout que vous êtes une race prédestinée, le peuple que Romanichel a choisi entre tous pour l'accomplissement de ses volontés, et ne vous alliez jamais aux étrangers parmi lesquels vous vivez. Restez libres et indépendants au milieu de leurs cités asservies, et tout en respectant leurs coutumes, ne les adoptez jamais. Ne les imitez pas non plus à votre langue, à votre histoire et à vos sciences, de peur qu'ils ne s'en fassent ensuite une arme pour vous courber sous leur domination, et si bas que vous puissiez tomber ne perdez jamais l'espérance, car aux jours d'épreuves doivent succéder des jours de gloire et de puissance. Voyez ces glands que vous foulez aux pieds et qui sont tombés d'arbres immenses couvrant la terre de leur ombre. Ils ne sont pas plus gros que l'œuf du petit oiseau, et cependant c'est d'eux que doit sortir le chêne qui sera le roi de la forêt. Ainsi

vous êtes maintenant, ainsi vous serez un jour!

“Aucun de vous ne pourrait gagner à quitter sa tribu ce que l'on m'a offert pour abandonner mon peuple, et pourtant je n'ai pas voulu le faire. Aux richesses, aux séductions de toute sorte qu'on faisait briller devant mes yeux, j'ai préféré la vie pauvre et errante que j'ai menée au milieu de vous, parce que j'étais né bohémien et que je ne voulais pas faire mentir le sang de mes ancêtres, parce que j'avais confiance dans les promesses de Romanichel. Cette confiance qui m'a soutenu et qui sera, à mon dernier soupir, ma plus douce consolation, ne la perdez donc jamais ! Et si quelquefois le soir, quand autour d'un feu brillant, vous vous délasserez des fatigues de la journée, le nom de Pharold est prononcé parmi vous, qu'il le soit comme un exemple de la fidélité avec laquelle notre peuple doit conserver les coutumes de ses pères. Ce sera ma gloire et ma récompense. ”

Pharold s'arrêta un instant ; il sentait l'émotion le gagner, et il promena un regard attendri sur la foule immobile à ses pieds. La plupart des bohémiens pleuraient, et ceux-là même qui d'habitude ne cédaient qu'en frémissant à son autorité, éprouvaient une douleur et des regrets sincères, car ils n'avaient jamais mieux compris qu'au moment de le perdre combien était attentive et puissante la protection dont il les couvrait. Mais pas un n'osa élever la voix, dans la crainte de troubler l'inspiration prophétique qui se manifestait à eux par la bouche de cet homme marqué du sceau de la mort.

“Que je succombe dans mon entreprise ou que j'en sorte heureusement, reprit Pharold, c'est un devoir pour moi de désigner dès aujourd'hui celui qui doit me remplacer à votre tête. Si je re-

viens, je n'en appartiendrai pas moins à la mort, et je ne dois pas étendre sur vous l'influence funeste à laquelle je ne puis plus échapper. Mon choix est tombé sur Brun. Il est juste, il est brave, et si quelqu'un, parmi vous, peut trouver dans son cœur les lumières nécessaires pour vous conduire au milieu des dangers de toute sorte qui vous entourent, c'est lui. L'acceptez-vous pour votre chef, frères, et lui jurez-vous obéissance ? ”

Un murmure d'approbation ayant confirmé ce choix, depuis longtemps prévu de tous, Pharold continua :

“ Je laisse parmi vous ma femme, et sans doute bientôt une veuve, et je la laisse sans appui, car je lui tenais lieu des parents que la mort lui a enlevés. A votre tour, remplacez-moi près d'elle jusqu'au jour où elle se sera choisi un autre époux, et lui rendez doux et faciles à porter sa solitude et son abandon. Laissez-la libre aussi dans son nouveau choix. Mais s'il en était besoin, rappelez-lui ce qu'elle doit à la mémoire du chef dont elle fut la compagne, rappelez-lui surtout que ce ne sont pas de vaines et frivoles apparences qui doivent fixer son cœur, mais ces nobles et solides qualités qui, jusqu'au dernier instant, rendent une femme heureuse et fière du choix qu'elle a fait.”

Léna qui sanglotait, assise à côté de Pharold, ne protesta point contre la sévérité méritée de ces paroles. Mais le regard éploré qu'elle leva sur lui semblait demander grâce, et Pharold fut sans doute touché de sa muette prière, car il s'interrompit brusquement, et après un court silence pendant lequel il sembla se recueillir, il reprit :

“ Et maintenant, frères, que j'ai fini, une dernière prière : soyez toujours unis et soyez

vous toujours fidèles les uns aux autres. Elle sera mon adieu ; qu'elle soit chaque jour votre première et dernière pensée ! ”

Et, descendant de la pierre sur laquelle il était monté, Pharold se dirigea lentement et comme à regret vers le sentier qui conduisait hors du ravin.

On le voyait ; il lui coûtait plus qu'il ne l'avait pensé lui-même de se séparer, pour toujours peut-être, de tous ces êtres auxquels son dévouement l'avait attaché par des liens dont cet instant lui apprenait toute la force.

Les bohémiens s'étaient respectueusement écartés pour lui livrer passage. La sombre auréole dont l'approche de la mort entourait son front l'avait rendu sacré à leurs yeux et ils s'inclinaient devant lui comme devant un être supérieur. Léna se tenait au premier rang et seule elle eût pu dire ce que son cœur renfermait alors de remords et d'amour.

Pharold le pressentit peut-être, car en passant auprès d'elle il l'attira tendrement dans ses bras, et après l'y avoir retenue un instant dans une étreinte silencieuse et passionnée, il déposa un baiser sur son front et continua sa route.

Dès lors il ne s'arrêta plus. Mais arrivé sur le bord du ravin, il se détourna un instant, et après avoir embrassé dans un dernier regard sa tribu bien-aimée, il entra en soupirant dans un bouquet d'arbres et se perdit bientôt sous leur ombre.

Pendant quelque temps, il demeura comme accablé sous le poids des émotions qui venaient de l'agiter. Mais peu à peu sa tête se redressa, son pas devint plus assuré et plus rapide, et chassant loin de sa pensée tout souvenir attristant, il se retrouva, pour un instant encore, l'homme

énergique et résolu dont le regard savait affronter le péril et en mesurer froidement la nature et l'étendue.

Il eut bientôt atteint le parc et franchi son mur de clôture. Un serrement de cœur dont il ne put se défendre le saisit lorsqu'il pénétra dans cette solitude où s'étaient écoulées, si heureuses, les années de son enfance et de sa jeunesse et où il se retrouvait si différent de ce qu'il était alors. Mais il dompta cette dernière faiblesse par un puissant effort de volonté et tourna toutes ses pensées vers l'entreprise qu'il allait tenter.

Un brouillard épais s'était levé et voilait si complètement la lumière de la lune, déjà sur son déclin, que, sans sa parfaite connaissance des lieux, il eût eu peine à se diriger. Cette circonstance acheva de lui rendre espoir et courage, et il pressa le pas pour mettre à profit cet instant favorable.

Comme il sortait de cette grande allée de châtaigniers où, deux jours auparavant, Guillaume était venu surveiller la maison du garde, un hibou s'enleva d'un arbre en poussant un long cri plaintif et passa au-dessus de la tête du bohémien en battant l'air de son vol pesant.

— Tais-toi, oiseau de malheur, tais-toi ! dit Pharold avec un sourire tristement ironique. Ce que tu m'annonces, je le sais déjà, et j'y suis préparé."

Quelques minutes après, il arrivait à la futaie séculaire qui bordait le fossé du château et il pénétrait dans ses profondeurs. Avant d'en sortir, il s'arrêta sur la lisière, et de ce regard lucide et puissant qui lui était propre et auquel rien n'échappait, il examina la façade et les alentours du château. La nuit et le sommeil les avaient plongés dans un silence de mort, et sans

la lumière tremblante qui brillait comme une étoile à la fenêtre de la chambre où gisait le cadavre du baron d'Escoublac, on eût pu croire le château inhabité.

Rassuré par ce silence, il quitta son abri et franchit l'arche dégradée près de laquelle s'était naguère passée une scène si terrible. A trois pas de là, sur la gauche, se trouvait la fenêtre de la prison. Avant d'en approcher, Pharold jeta un dernier regard sous l'arche et sur le rebord du fossé, puis il s'avança résolument.

Guillaume l'attendait, debout derrière les barreaux.

“ Est-ce vous, Pharold ? demanda-t-il d'une voix tremblante d'émotion.

— Oui, c'est moi, répondit le bohémien. On ne vous a pas enlevé la liberté de vos mouvements ?

— Non, non, hâtez-vous ! ”

La recommandation était inutile. Pharold avait déjà saisi l'arme dont il s'était muni, et avec une adresse qui rendait son travail presque silencieux, mais avec une vigueur et une activité fébriles, il attaquait le bloc où les barreaux de la fenêtre étaient scellés.

Friable et salpêtrée, la pierre, à chaque coup, se détachait en larges éclats ; en quelques minutes une large entaille fut pratiquée et mit presque à nu l'extrémité du fer.

Guillaume, pendant que ce travail s'accomplissait, était en proie à une anxiété horrible. La fièvre de la liberté, l'angoisse de l'attente, les remords et la honte le dévoraient.

A chaque instant il s'attendait à voir paraître et se précipiter sur Pharold les hommes chargés de le saisir, et tout demeurant silencieux, une pensée qui lui fit bondir le cœur de joie lui traversa tout à coup l'esprit. Il espéra que ces hom-

mes, engourdis par le froid et la fatigue, s'étaient endormis et n'avaient point vu venir Pharold ; qu'il lui serait possible peut-être de s'échapper avant qu'ils eussent pris l'alarme, et cet espoir s'accrut encore lorsqu'il vit les barreaux, mis à nu, s'ébranler sous les énergiques efforts du bohémien.

Une angoisse telle le saisit alors qu'elle le mit hors de lui.

“ Dépêchez-vous, Pharold, s'écria-t-il à voix basse, dépêchez-vous ! ”

Et joignant ses efforts aux siens, il repoussa un des barreaux avec une telle violence, que le fer, rongé par la rouille, se brisa avec un bruit sec et éclatant.

“ Prenez garde, malheureux enfant ! s'écria Pharold, vous allez nous trahir.”

Et il tourna la tête pour voir si ce bruit n'avait point été entendu de quelque personne cachée dans les environs.

Au même instant, la petite porte qui débouchait sur l'arche s'ouvrit brusquement ; deux hommes en sortirent et se précipitèrent sur le bohémien.

Guillaume poussa un cri de surprise et d'effroi ; mais Pharold les avait vus venir. Au moment où leurs mains s'abattaient sur lui, par un mouvement d'une énergie irrésistible, il se dégagea à demi de leur étreinte, et bien qu'ils n'eussent pas lâché prise, il fit deux ou trois pas vers l'arche en les traînant derrière lui.

Il allait l'atteindre, lorsque, devant la porte, deux nouveaux assaillants s'élançèrent sur lui et le saisirent au corps. Il voulut résister ; son pied glissa, et il tomba, entraînant les quatre hommes dans sa chute.

Toute résistance était dès lors inutile. Pharold

le comprit. Il se dit que les présages s'accomplissaient, et, résigné, il tendit silencieusement les mains aux cordes qu'un des assaillants avait saisies pour le garrotter.

Quelques secondes après, il était jeté comme une masse inerte dans la prison où Guillaume était enfermé, et Cottin, qui n'avait voulu se fier à personne du soin de l'y conduire, l'y poussait du pied en l'accablant de coups et d'injures.

Pendant Guillaume avait assisté à la lutte. Il en avait vu le résultat, et il attendait, avec d'horribles palpitations de cœur, la chance de fuite préparée pour donner à sa délivrance une apparence d'évasion.

Lorsqu'il vit les gardes, tout occupés de Pharold, enchaîner le bohémien dans le coin où ils l'avaient poussé, il se précipita vers la porte restée ouverte derrière eux.

Mais un des gardes, soit qu'il ne fût pas prévenu, soit qu'il eût cédé à un mouvement machinal et irréfléchi, se détourna brusquement au moment où le fugitif franchissait le seuil de la prison, et il le saisit par le col de son habit.

“ Lâchez-le ! cria aussitôt Cottin, lâchez-le, vous dis-je ! Maintenant que nous tenons Pharold, nous n'avons que faire de celui-là.”

L'homme obéit, et Guillaume, délivré, reprit sa course un instant interrompue.

Mais si vite qu'il la reprit, il ne partit pas sans entendre le cri étouffé qui s'échappa des lèvres de Pharold, lorsqu'il acquit la certitude de la trahison dont il était victime, et ce cri, qui lui déchira le cœur et y raviva les sources taries du remords, il lui sembla qu'il retentissait à son oreille comme une menace et une malédiction.

Il pouvait être trois heures du matin lorsqu'il arriva, haletant et couvert de sueur, au souter-

rain où la tribu était réfugiée. La plupart des bohémiens, vaincus par la fatigue, avaient gagné leur couche. Cependant Brun et deux ou trois autres veillaient, dévorés d'inquiétude ; ils guettaient, assis dans le fond de la gorge, le retour de leur chef.

A la vue de Guillaume et de Guillaume revenant seul, Brun se leva, plus pâle qu'un mort, et s'élançant vers lui :

“ Qu'est-il arrivé ? s'écria-t-il. Parlez!... Où est Pharold ? ”

Mais avant que le jeune homme, encore tout essoufflé, eût pu retrouver l'usage de la parole, Léna, qui ne dormait pas et qui l'avait entendu venir. Léna sortit tout à coup du souterrain, et se précipitant vers lui, échevelée et l'œil en feu :

“ Qu'as-tu fait de Pharold ? s'écria-t-elle. Qu'est-il devenu ? ”

—Pharold! dit Guillaume en baissant la tête, il a été pris comme il m'aidait à sortir de prison.

—Et tu l'as abandonné! s'écria Léna en lui lançant un regard foudroyant.

—Calmez-vous, Léna, dit Brun en posant doucement la main sur le bras de la jeune femme. Et toi, Guillaume, explique-toi. Que s'est-il passé ? ”

Alors d'une voix entrecoupée, Guillaume commença le récit de ce qui était arrivé, et peut-être s'il eût été seul en face de Brun, son hésitation, son embarras, son tremblement convulsif se fussent-ils insensiblement apaisés et eussent-ils été mis sur le compte de l'émotion.

Mais Léna était là, les yeux rivés sur les siens, et le regard qu'elle attachait sur lui était si perçant, il semblait pénétrer si profondément dans les replis de son cœur, qu'il n'en put supporter l'éclat brûlant. Il balbutia, et son trouble de-

vint si visible, si accusateur, que le doute de Brun se changea en certitude.

“ Vous avez passé devant tous ces hommes, dit-il avec une indignation concentrée, en relevant les dernières paroles de Guillaume, et personne n’a cherché à vous arrêter ?

— Un garde l’a bien essayé, répondit Guillaume d’une voix tremblante, mais j’ai eu la chance de lui échapper, et comme ils étaient tous occupés de Pharold, j’ai pu m’échapper... Mais qu’avez-vous, Léna ? ajouta-t-il, incapable de supporter plus longtemps ce regard, dont la fixité muette lui était plus insupportable que les reproches les plus sanglants. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Pourquoi ? s’écria la jeune femme éclatant, parce que tu mens, lâche !

— Léna ! s’écria Guillaume.

— Oui, tu mens ! répliqua-t-elle indignée. Mais prends garde ! Ce qui s’est passé, je le saurai, dussé-je me livrer moi-même, et si tu es coupable, malheur à toi ! ”

Et saisissant Guillaume par le bras, elle le secoua avec une telle violence, que l’habit du jeune homme se détacha, et que deux ou trois pièces d’or, s’en échappant, roulèrent à terre.

Un cri d’indignation sortit de toutes les bouches ; Léna, qui le tenait encore par le bras, le repoussa loin d’elle par un geste d’horreur et de dégoût.

“ Ah ! tu l’as vendu traître ! s’écria-t-elle, et tu es encore plus vil et plus méprisable que je ne le croyais ? Tu t’es joué des plus purs et des plus nobles sentiments ; tu as poussé l’infamie jusqu’à me rendre ta complice en me suppliant de l’engager à aller à ton secours, et tu as cru que je te le pardonnerais ! Ah ! si c’est ton amour

pour moi qui t'a poussé à un pareil crime, je te le dis devant tous ceux qui nous entendent, puisse cet amour s'attacher à toi jusqu'à ton dernier soupir, car il sera ta malédiction ! Et jamais homme n'aura été accablé par une femme d'autant de dédain et de mépris que je t'en couvrirai !... Va-t'en, misérable ! et vous, Brun, qu'attendez-vous ? Pourquoi ne l'avez-vous pas déjà chassé ? Vous ne voyez donc pas que cet or est le prix du sang et qu'il crie vengeance ! ”

Guillaume, atterré, n'avait pas trouvé une parole à répondre. Immobile et muet, il semblait la vivante statue de la honte et du désespoir.

“ Guillaume, lui dit Brun d'un ton où une sorte de pitié se mêlait encore à l'horreur, Guillaume, vous êtes coupable ? ”

Et le jeune homme n'ayant rien répondu, il reprit :

“ Je vous plains, Guillaume ; oui, je vous plains sincèrement, car, si jeune, vous ne pouvez être entièrement corrompu. De bons conseils, de meilleurs exemples vous eussent peut-être ramené dans la bonne voie, et je voudrais pouvoir vous garder parmi nous. Mais c'est impossible, car la loi est formelle : celui qui a trahi ses frères doit être à jamais chassé de leur société. Cependant, j'adoucirai autant qu'il est en mon pouvoir la rigueur de la peine, et je ne vous laisserai pas errer sans guide ni appui dans l'exil. J'ai, en Espagne, un frère qui est le chef d'une de nos tribus. Allez le trouver...”

— Non, Guillaume, n'y va pas, interrompit impudemment la mère Gay qui, depuis quelques instants déjà, était sortie du souterrain, car à chaque instant on te jetterait cette maudite histoire à la face. Viens plutôt avec moi, mon garçon. Il y a longtemps que je songe à aller re-

joindre une bande de joyeux compagnons qui travaille dans les Pyrénées, et amené par moi, tu seras accueilli sans qu'on songe à te demander d'où tu viens. Tu n'auras point non plus à te repentir de m'avoir écoutée. J'ai plus d'un écu cousu dans mon manteau, et quand tu seras devenu un hardi luron et que tu auras les poches pleines d'or avec une bonne troupe sous tes ordres, sois tranquille, cette mijaurée de Léna se mordra les ongles d'avoir tant fait la sottise et la fière.

—Je n'aurai jamais qu'un regret, répliqua la jeune femme avec une indignation pleine de mépris, c'est d'avoir pu croire qu'il y avait un cœur dans cette poitrine de lâche !

—Vous n'avez pas toujours dit cela, ma jolie Léna, répliqua la mégère en lui lançant un regard de mépris, et si vous vous êtes trompée, il est un peu tard pour s'apercevoir de la méprise... Allons, viens, Guillaume, ajouta-t-elle en prenant le bras du jeune homme, et n'attends pas qu'on te chasse pour partir."

Et, l'entraînant presque de force, elle s'éloigna en grommelant, non toutefois sans avoir soigneusement relevé les pièces d'or qui avaient roulé à terre.

"Brun, dit Léna lorsqu'ils eurent disparu, ce que je vais entreprendre est peut-être inutile, car la mort avait déjà étendu son ombre sur le front de mon noble Pharoold lorsqu'il nous a quittés, et rien sans doute ne peut plus le sauver. Cependant je sais qu'il y a, non loin d'ici, quelqu'un qui lui a de grandes obligations et qui pourrait l'essayer. Cet homme, je veux aller le trouver et, fallût-il l'en supplier à genoux, le décider à venir à son secours. C'est insensé peut-être, ne vous y opposez pas, car bien que j'aie été

trompée de la manière la plus infâme et que je n'aie jamais manqué à la foi que j'ai promise à Pharold, il me semble pourtant que je suis coupable de ce qui arrive.

—Non, Léna, non, vous ne l'êtes pas, répliqua Brun avec une douceur pleine de bonté, et nous savons tous que votre conduite, si elle a été quelquefois imprudente, n'a jamais été vraiment répréhensible. Il faut aller trouver cet homme, en effet, puisqu'il peut sauver Pharold, mais vous n'irez pas seule, je vous accompagnerai."

Léna eut un geste de refus.

"Seule, j'aurai plus de chance peut-être, dit-elle, et d'ailleurs la tribu peut avoir besoin de vous. Restez donc, et s'il vous était donné de revoir Pharold, ajouta-t-elle avec une émotion indicible, dites-lui que si j'ai été folle et bien aveugle, mon cœur n'a du moins jamais cessé d'être à lui, qu'il lui appartient désormais tout entier, et que jusqu'à me dernière heure, son image y vivra seule et sans partage. Dites-le-lui, Brun, car s'il doit mourir, je ne veux pas du moins qu'il meure en doutant de moi."

Et ramenant son manteau autour de sa tête pour cacher les larmes qui baignaient son visage elle s'élança dans le sentier.

Un instant après, elle avait disparu dans la forêt, et si quelqu'un l'eût suivie, il eût pu la voir, un peu plus tard, traversant la lande de son pas rapide et léger et se dirigeant vers Guéméné-Penfes, vers cette maison mystérieuse où naguère Pharold avait conduit d'Availles.

XXII

Bien qu'à certains égards exagérées et fausses, les accusations de Pharoold contre la justice de l'époque n'étaient que trop fondées, lorsqu'il s'indignait des procédés sommaires souvent employés à l'égard des siens.

Toujours en vigueur, malgré l'adoucissement notable des mœurs et bien que la question préparatoire vint d'être abolie, l'ancienne législation prodiguait la peine de mort avec une effroyable facilité ; les magistrats l'appliquaient avec une légèreté plus redoutable encore.

Seuls, les accusés appartenant à certaines classes étaient protégés par des formes de procédures établissant des débats contradictoires et permettant à la défense de produire ses preuves. Mais ceux qui rentraient dans la catégorie si large et si mal définie des gens sans aveu étaient, on peut le dire, livrés à la discrétion du juge.

Après une enquête sommaire, le prévôt, investi de pleins pouvoirs, prononçait sans appel, et la coutume bretonne l'autorisait à faire immédiatement traîner le coupable de l'endroit où il se trouvait jusques aux lieux où il devait être mis à mort. Soient aussi, comme cette coutume recommandait, en outre, d'exécuter les sentences *ès-lieux*, les plus exemplaires, en terreur du peuple, l'attentat était expié à la place même où il avait été commis, et de la salle du tribunal, le condamné était directement conduit au lieu de supplice. Alors, à défaut de potence, un arbre en tenait lieu, et il n'était pas rare, sur les

grands chemins infestés de voleurs, aux endroits où des crimes avaient été commis, d'apercevoir à côté de la croix élevée à la mémoire de la victime le corps du coupable se balançant à l'arbre où il avait été pendu.

Et ce n'étaient pas seulement les méfaits en tout pays et de tout temps qualifiés de crimes qui étaient punis de mort ! Tout vol au-dessus de dix livres le devait être, à moins de déclaration contraire du juge. Aussi le bon plaisir des magistrats était-il en réalité la seule loi qui présidât à la distribution de la justice criminelle.

Réputé mendiant et vagabond, en sa qualité de bohémien, convaincu par le hasard des circonstances non moins que par la haine de son ennemi, de deux crimes dont le moindre eût suffi dix fois à l'envoyer à la potence, Pharold ne se faisait donc point d'illusion en disant que, s'il était pris, avant vingt-quatre heures, il aurait laissé sa vie entre les mains des juges.

Il le pouvait d'autant mieux affirmer que le comte d'Erbray n'eût pas manqué, s'il en eût été besoin, de stimuler le zèle et l'activité du prévôt de Derval. Mais il n'eut pas cette peine.

A la première nouvelle de l'arrestation de Pharold le prévôt était accouru à Montbrun avec M. Ardouin, le bailli de Pierric, et dès huit heures du matin, ils étaient réunis dans l'ancienne salle de justice du château, s'entretenant des événements de la nuit et attendant le prisonnier qu'ils avaient donné ordre d'amener en leur présence.

Le comte d'Erbray les avait lui-même introduits et il était, à leur prière, demeuré pour être témoin de l'interrogatoire. Cette invitation, adroitement provoquée, pour rien au monde il n'y eût renoncé, et cependant, lorsqu'il l'avait acceptée, son cœur s'était serré d'angoisse.

Il sentait, en effet, que le moment décisif était arrivé, et bien que toutes ses précautions fussent prises, bien que le hasard l'eût servi avec un bonheur inespéré, il lui restait plus d'un motif d'appréhension.

Il craignait que Pharold, opposant accusation à accusation, ne fît germer d'étranges doutes dans l'esprit des juges. Il le craignait d'autant plus qu'il savait que l'innocence, réduite au désespoir, trouvait parfois dans son désespoir même, un accent et des paroles qui portent la conviction dans les âmes les plus froides ou les plus prévenues.

Il se demandait, en outre, jusqu'à quel point Pharold, évidemment instruit de la disparition de Lalandec, pouvait avec certitude l'accuser d'en être l'auteur, et parfois à l'idée que le bohémien, témoin du meurtre, pouvait d'un mot, mettre sur les traces du cadavre enseveli dans les fossés du château, un frisson lui courait par tout le corps et faisait perler une sueur froide sur son front. Mais cette idée était si peu vraisemblable qu'un instant après il en souriait comme d'un vain fantôme évoqué par la peur. Tant de motifs se seraient réunis d'ailleurs pour entacher de folie et d'absurdité une pareille accusation aux yeux des juges, qu'il croyait avec raison, impossible qu'on la prit au sérieux.

Il n'en était plus de même, toutefois, lorsqu'il songeait à son fils. La disparition d'Edouard, à quelque point de vue qu'il l'envisageât, lui était un sujet de douleur et de crainte. Pharold rendant coup pour coup, meurtre pour meurtre, avait-il voulu en le frappant au moment même où Lalandec disparaissait, remplir son ennemi d'épouvante ? S'était-il contenté, après l'avoir enlevé de vive force, de le retenir comme un otage

ge dont la vie lui répondit de la sienne, en cas d'arrestation ? Et alors quelle avait été sa conduite envers Edouard ? Avait-il respecté son ignorance, ou, en lui révélant les secrets dont il était maître, avait-il essayé de se faire du fils un défenseur contre le père !

Toutes ces questions, depuis deux jours, le comte se les était mille fois adressées sans pouvoir les résoudre. Il ignorait encore qu'Edouard fût vivant. La prompte arrivée des juges l'avait empêché de se rendre à Treveneuc, et la marquise — tant à son égard un silence étrange, ne lui avait rien mandé des nouvelles rassurantes qu'elle tenait de Pharold.

Une dernière bataille lui restait donc à livrer. Mais elle était nécessaire pour en finir avec le passé et l'ensevelir dans un éternel oubli, et si la condamnation de Pharold, du dernier témoin dont la voix lui restât à étouffer, en devait résulter, ce triomphe ne lui semblait pas acheté trop cher au prix des dangers qu'il allait encourir. Ainsi cette pensée l'armait-elle d'une indomptable énergie et d'une audace désespérée.

L'ancienne salle de justice du château de Montbrun était située au rez-de-chaussée, à quelques pas de la prison. C'était une vaste pièce à voûte basse et écrasée, complètement nue et d'apparence presque sinistre, tant elle était humide et sombre.

Des deux fenêtres qui l'éclairaient, l'une donnait sur les fossés, l'autre sur une cour intérieure. Les deux juges s'étaient assis en face de cette dernière une table posée sur une estrade, et le comte se tenait debout à leur gauche, le bras appuyé sur la table, à quelques pas de la seconde fenêtre.

Un instant après, Pharold arriva conduit par

deux gardes, et, pour plus de sûreté, les poignets étroitement serrés dans des menottes. Il était si pâle et si défait, et, à tous égards, si différent de ce qu'il s'était montré la veille encore au moment où il disait à sa tribu un solennel et dernier adieu, qu'il semblait, en une nuit, avoir vieilli de dix ans.

Tout homme vraiment digne de ce nom porte en lui un espoir, sentiment ou pensée qui, aux heures de découragement ou d'épreuve, le soutient et le ranime. Tant que ce mobile secret de son existence communique à son âme le ressort dont elle a besoin pour soutenir le choc de la nécessité ou du malheur, il peut fléchir sous des coups imprévus, mais il ne se décourage pas, et, l'orage passé, il se relève prêt à soutenir de nouveaux assauts. Mais, lorsque cet espoir vient à être détruit lui-même, on dirait que la vie est alors atteinte dans sa source même, et que, par une invisible blessure, toutes les forces s'écoulent en un instant. Le corps s'affaisse aussi bien que l'âme, et, ruine déplorable, semble se survivre à lui-même. Ainsi en avait-il été de Pharold.

Ni les dangers contre lesquels il luttait depuis trois jours, ni, ce qui était bien plus grave à ses yeux, les présages de mort qui l'avaient assailli, n'avaient troublé la sérénité de son âme. Son arrestation même n'avait pu y porter atteinte. Mais cette âme, si ferme dans le danger, était sans forces contre ses affections, et lorsqu'il s'était vu trahi, et trahi, du moins le croyait-il, par Léna ; lorsqu'il avait vu brisé à jamais cet amour, l'unique joie et le dernier espoir de sa vie, il s'était trouvé sans défense contre la douleur, et son cœur avait été envahi par un morne et irrémédiable désespoir. Indifférent à tout dé-

sormais, il courbait la tête sous le coup qui allait le frapper, sans essayer de le détourner ; il l'attendait presque avec joie.

Cependant son attitude, lorsqu'il arriva en face du prévôt de Derval, était calme et digne. Il avait, par un effort suprême, refoulé au dedans de lui la douleur qui le torturait ; et si le regard du comte d'Erbray, regard aiguë cependant par l'inquiétude et la haine, put discerner sur son visage des traces évidentes de tristesse et de fatigue, il n'y put rien découvrir du sombre découragement auquel le bohémien était en proie.

Le prévôt de Derval était un homme d'une cinquantaine d'années, respecté de tous et digne de l'être, pour sa rigide probité et sa haute intelligence, mais imbu des préjugés de la magistrature de l'époque, c'est-à-dire considérant comme un devoir de châtier sévèrement tout vagabond amené en sa présence, parce que, à ses yeux, il appartenait à une classe dégradée et malfaisante que la terreur du châtiment pouvait seule contenir dans de justes bornes. Aussi n'admettait-il jamais qu'à la dernière extrémité, et avec une sorte de répugnance, les preuves favorables à ces malheureux, lorsqu'ils en pouvaient fournir.

On comprend dès lors que Pharold, convaincu par d'irrécusables témoignages de crimes odieux, était, dans son esprit, condamné d'avance. Peut-être n'eût-il pas même pris la peine de l'interroger, s'il n'eût espéré tirer de lui des renseignements de nature à le mettre sur les traces d'Edouard.

“ Vous savez de quels crimes vous êtes accusé, dit-il au bohémien qui se tenait devant lui froid et impassible, après l'avoir attentivement examiné.

— Et comment le saurais-je ? repartit le bohémien avec un visible dédain.

— Vous les niez, alors ? ” répliqua le prévôt.

Et se tournant vers M. Ardouin :

“ Je m’y attendais, dit-il au vieux bailli. Cet homme a de l’énergie, il devait être obstiné.

— Et nous n’en tirerons rien, ajouta le bailli en hochant la tête. Neuf fois sur dix, maintenant, les choses se passent de la sorte. Ah ! cette suppression de la question préparatoire a été une lourde faute ! ”

Le prévôt approuva par un léger haussement d’épaules ; et, revenant à Pharold :

“ Nous ne sommes pas dupes de votre prétendue ignorance reprit-il, et, dans votre intérêt même, je vous engage à n’y pas persister. J’y couperai court, d’ailleurs. Il y a vingt ans, vous avez, au Val-Maudit, assassiné le lieutenant Lalandec ; il y a trois jours, vous avez fait disparaître le vicomte Edouard d’Erbray qu’une lettre écrite par vous avait attiré au même endroit, et qu’on n’a pas revu depuis lors. Ces deux faits, les avouez-vous ?

— Je les nie, ” répondit froidement Pharold.

Le prévôt lança un coup d’œil à M. Ardouin ; puis son regard se reporta sur le bohémien, cherchant à lire dans le sien ce que cette négation couvrait de résistance et d’énergie.

“ Prenez garde, dit-il. Tout à l’heure, il vous sera difficile peut-être de concilier vos paroles avec les preuves qui seront produites. Mais procédons par ordre. Des aveux que vous même avez spontanément faits devant M. le bailli de Pierrie, ici présent, il résulte que le lieutenant Lalandec a été assassiné sous vos yeux, et par un homme que vous avez prétendu ne pas connaître.

Ces aveux, vous ne prétendez pas les nier, je suppose ?

— Non, car je les ai véritablement faits. Pourquoi les nierais-je d'ailleurs ?

Pourquoi ? répliqua le prévôt avec un léger sourire. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Cet assassin, ne l'avez-vous jamais revu depuis lors ? Vous est-il toujours inconnu ? ”

Pour la première fois, Pharold regarda le comte d'Erbray : le comte était pâle, mais faisait bonne contenance.

“ Je l'ai revu plusieurs fois, dit-il, et je sais son nom.”

Le comte laissa échapper un léger mouvement ; mais il ne fut pas aperçu des deux juges que la réponse du bohémien avait profondément surpris.

“ Comment ! s'écria le prévôt, vous l'avez revu et vous ne l'avez pas fait arrêter ?

— Cela est d'autant plus étrange, observa M. Ardouin, que vous avez dit vous-même que si jamais il vous était confronté, vous n'hésiteriez pas à le reconnaître.

— J'ai dit, répliqua vivement Pharold, que si jamais il était amené en ma présence, je pourrais le reconnaître ; mais je n'ai pas pris l'engagement de le faire.

— Peu importe ! dit le prévôt. Car aujourd'hui, arrêté à sa place et accusé de son crime, vous êtes menacé d'en porter la peine, vous n'hésitez plus sans doute à nous dire son nom ? ”

Pharold reporta son regard sur le comte qui baissait les yeux, mais dont l'angoisse était si vive qu'une sueur froide perlait sur son front ; puis, après un silence, il répondit :

“ Vous vous trompez, cependant, je ne le dirai pas.

— Et pour quel motif ?

— Pour un motif que je ne puis pas dire davantage.”

Le prévôt eut un sourire dédaigneux, Evidemment cette réponse lui paraissait une défaite, et une défaite misérable. Il attendait mieux du bohémien.

“ Alors, dit-il avec ironie, vous ne serez pas étonné qu'en attendant qu'il vous plaise de rompre ce silence, nous voyions dans ce mystérieux inconnu et vous une seule et même personne, et dans vos prétendus aveux à M. Ardouin, une ruse pour égarer la justice.

— Une ruse ! répliqua Pharold en relevant la tête d'un air blessé. Si je n'ai pas dit vrai, quel intérêt pouvais-je donc avoir à instruire la justice de ma présence au Val-Maudit, qu'elle ignorait ?

— Quel intérêt ? répliqua vivement M. Ardouin. Je vais vous le dire. On vous avait vu, la veille au soir, vous diriger de ce côté, et pour détourner les soupçons que devait m'inspirer cette circonstance, quand elle me serait connue, vous m'avez fait cette déclaration qui, je dois le déclarer ici, m'a toujours paru louche et mensongère.

— A vous peut-être, répliqua le bohémien avec un dédain marqué, mais non pas à ceux qui, plus que vous, avaient intérêt à me poursuivre, si j'eusse été coupable, et qui ne l'ont pas fait parce qu'ils me savaient incapable d'une pareille infamie.

— Il est vrai, repartit M. Ardouin, qu'à cette époque la famille de la victime, cédant à des sentiments que je respecte, se porta presque caution de votre innocence. Mais elle a depuis lors reconnu son erreur, et l'un de ses membres ici pré-

sent, M. le comte d'Erbray, la déplore si vivement que pour la réparer autant qu'il est en son pouvoir, il a voulu se porter partie contre vous.

— En tous cas, répliqua Pharold sans daigner regarder le comte, M. d'Erbray, puisqu'il avait tant attendu, eût pu mieux choisir son heure.

— M. d'Erbray, répliqua sévèrement le prévôt, n'a pas cédé, comme vous cherchez à le faire entendre, à des sentiments de haine ou de vengeance personnelle, et vous n'êtes pas mieux inspiré dans le choix de vos insinuations que vous ne l'avez été tout à l'heure dans vos réponses. S'il vous accuse, c'est qu'un hasard qu'on peut sans superstition regarder comme providentiel, a fait tomber entre ses mains, au moment où, par un nouvel attentat vous jetiez le deuil dans sa famille, des preuves irrécusables de votre culpabilité. Et ces preuves, les voici."

Prenant alors l'acte où était relatée la déclaration qu'il avait recueillie de la bouche et au lit de mort du baron d'Escoublac, le prévôt en donna lecture.

Encore plus que de nos jours amoureuse de la forme, la justice retenait, pour son usage particulier, quantité de formules bizarres ou surannées dont elle bardait ses moindres actes et qui lui composaient un jargon barbare difficilement intelligible. Aussi Pharold ne comprit-il pas tout d'abord où voulait en venir le prévôt de Derval.

Mais lorsqu'il vit dans quels liens subtils le comte l'avait enlacé, pour la première fois il se troubla et perdit contenance. Son trouble toutefois fit bientôt place à l'indignation, et il lança à son ennemi un regard chargé d'un mépris si écrasant et étincelant d'une telle expression de menace que le vieillard, épouvanté, craignit d'a-

voir dépassé le but et, par son excès même de précaution, préparé sa ruine. Peut-être, en effet, fut-il heureux pour lui que la lecture, en se prolongeant, donnât à la fureur de Pharold le temps de se calmer, car l'âme loyale du bohémien fut tellement révoltée de cette noire perfidie que sans doute il n'eût pas été maître du premier mouvement.

“ Vous avez entendu, Pharold ? dit le prévôt lorsqu'il eut achevé. Vous voyez ces preuves que le baron a remises entre mes mains. Qu'avez-vous à répondre ? ”

Pharold tint un instant le comte atterré et palpitant sous un regard d'une fixité terrible. Puis d'une voix froide et assurée, car il avait eu le temps de reprendre possession de lui-même :

“ Rien, dit-il, sinon que je prie Dieu d'avoir pitié de l'âme de ce malheureux, car au moment de paraître en la présence de son souverain juge, il s'est odieusement parjuré. ”

Un soupir de soulagement échappa au comte. Ce refus persistant de répondre, bien qu'il eût peine à se l'expliquer, lui rendait espoir et confiance.

Le prévôt avait souri d'un air de mépris.

“ Si vous n'avez rien à répondre, et je le comprends sans peine, dit-il, cette affaire me semble suffisamment éclaircie, et nous passerons à la seconde. ”

Et comme le comte d'Erbray, cédant à une émotion qu'il n'eût pas la peine de feindre, faisait un mouvement pour quitter la salle :

“ Si pénibles que vous puissent être les questions qui vont se débattre, monsieur le comte, reprit le prévôt avec une compassion pleine de respect, je vous prie de rester. Si cet homme comprend bien son intérêt, et si, comme nous

voulons encore l'espérer, il n'a pas attenté à la vie de M. Edouard d'Erbray, il se décidera, sans doute, à des aveux qui mettront un terme à vos incertitudes. Et vous, accusé, écoutez-moi. Vous ne pouvez nier que M. le vicomte d'Erbray n'ait été attiré, par votre lettre, à un rendez-vous qui cachait un piège, et qu'après une lutte, un combat peut-être, car il y a eu du sang versé, vous ne vous soyez emparé de sa personne. Votre but, facile à deviner, car vous étiez instruit déjà des soupçons du comte, était de vous assurer un otage.

“ Si telle a été votre idée, elle est insensée, sachez-le bien, car rien ne saurait suspendre le cours de la justice, et une plus longue persistance à retenir ce gentilhomme prisonnier, le moindre attentat dont il serait l'objet, attirerait sur votre tribu tout entière les plus terribles châtimens. Cependant, par égard pour M. le comte d'Erbray, dont toute la province connaît et estime les hautes qualités, pour mettre un terme à sa douleur et à ses inquiétudes, je pourrai, si, grâce à vous, son fils lui est rendu, si même vous nous fournissez les renseignements nécessaires pour obtenir sa délivrance, vous tenir compte de cet acte de bon vouloir. Je vous le dirai toutefois, car je ne veux pas vous tromper, je ne puis ni ne veux vous accorder grâce pleine et entière. Il y a sur vos mains un sang qui crie vengeance, et ce cri doit être écouté. Mais je puis commuer votre peine et vous laisser la vie, sinon la liberté.”

Un sourire profondément ironique contracta la lèvre du bohémien.

“ Vous aussi, monsieur le prévôt, dit-il, vous avez été bien mal inspiré, si vous avez cru que la promesse de la vie, sans celle de la liberté, pût

un instant séduire un bohémien. Mais ce ne sont ni les promesses, ni les menaces qui me dictent le choix de mes paroles, c'est ma conscience, et ce qu'il m'est permis de vous dire, je ne vous l'apprendrai pas moins. M. Edouard d'Erbray est vivant.

— Il vit ! s'écria le comte avec une joie dont il ne fut pas maître.

— Oui, répondit Pharold, en lui lançant un regard qui changea soudain sa joie en épouvante, et bientôt même il vous sera donné de le revoir. Du reste, vos soupçons, bien que je les comprendre, ne sont pas fondés. Je n'ai jamais attenté à sa vie, ni même à sa liberté. Il est vrai qu'une lettre de moi l'a décidé à sortir nuitamment du château de Trévencuc et à venir au rendez-vous que je lui assignais ; mais ensuite, c'est volontairement qu'il n'a pas reparu, et pour des motifs que je n'ai point à faire connaître, mais qu'il ne taira pas, sans doute, à M. le comte d'Erbray, seul juge compétent de sa conduite.

Le comte, à ces dernières paroles, devint si pâle, qu'il semblait prêt à défaillir. Il y voyait la preuve que son fils savait tout, du moins tout ce que Pharold pouvait savoir. Un doute pourtant lui resta : l'espoir que, sur ce point, le bohémien n'avait pas dit vrai, et ce doute lui donna la force de se maîtriser. Le prévôt s'était tourné de son côté :

“ Peut-être vais-je vous adresser une question indiscrète, monsieur le comte, dit-il, et, dans ce cas, rien ne vous oblige à me répondre. Mais avant de poursuivre, il est un point sur lequel je désire être éclairci. Connaissez-vous à M. votre fils une affaire, un intérêt quelconque qui puisse expliquer son absence ?

— Aucun, répondit le comte d'une voix assu-

rée, en affrontant, avec l'audace du désespoir, le regard du bohémien.

— Et vous expliquez-vous le motif qui depuis deux jours, l'empêche de vous donner de ses nouvelles ?

— Pas dahantage, ou plutôt...

— Vous ne le devinez que trop, interrompit le prévôt. Je vous remercie, monsieur le comte, c'est tout ce que je désirais savoir."

Et se tournant vers Pharold :

" Vous avez entendu, lui dit-il. M. le comte d'Erbray, pas plus que moi, n'est dupe de vos protestations d'innocence. Si vous n'avez pas attenté à la vie de son fils, vous l'avez certainement enlevé pour vous servir d'otage et vous le retenez prisonnier.

Et Pharold n'ayant pas répondu :

" Vous persistez à le nier ? reprit-il. Alors si vous voulez qu'on vous croie, apprenez-nous où il se trouve.

— Je ne le puis, je vous l'ai déjà dit.

— Prenez garde ! s'écria le prévôt. Persister dans votre silence, ce serait m'autoriser à en tirer de terribles conséquences !

— A m'accuser d'un nouveau crime, voulez-vous dire ? repartit Pharold. Oui, cela doit être, en effet.

— Puisque vous le comprenez si bien, pourquoi, si vous êtes innocent, refusez-vous donc de vous disculper ?

— Je ne le refuse pas, répliqua vivement Pharold. Je veux seulement être libre de choisir l'heure où je le ferai, et je le veux parce que seul je puis être juge de l'opportunité d'une pareille déclaration. Ma vie, d'ailleurs, est entre vos mains, monsieur le prévôt, et, s'il vous plaît d'en disposer, vous en êtes libre. Mais prenez

garde, à votre tour, de vous préparer, à vous et à M. le comte d'Erbray, d'éternels sujets de douleur et de regret... Vous souriez?... Oh ! je ne suis, à vos yeux, qu'un vagabond, pis que cela même, un criminel sur la tête duquel pèsent des charges accablantes, et la vie d'un pareil homme ne pèse guère dans les balances ensanglantées de votre barbare justice. De si peu de poids qu'elle y soit, pourtant, elle vaut peut-être la peine d'être respectée, et si, quand vous en aurez disposé, M. le vicomte d'Erbray reparait pour vous dire qu'en ce qui le concerne, pas un reproche ne peut m'être adressé ; si, en même temps, il vous était prouvé que jamais le sang du lieutenant Lalandec n'a taché ces mains injustement enchaînées...

— Et qui le prouverait ? s'écria le comte payant d'audace, mon fils !

— Peut-être, répondit Pharold en lui lançant un regard qui brisa comme verre son emportement et son audace.

— Mais quand, à votre compte, M. Edouard d'Erbray doit-il apporter ces prétendues preuves ? demanda M. Ardouin.

— Aujourd'hui sans doute, sinon demain à coup sûr.

— Ainsi, c'est un délai de vingt-quatre heures que vous réclamez ? reprit le bailli.

— Fût-il d'une heure, je ne l'accorderais pas, répliqua le prévôt ; car j'ai observé cet homme pendant que vous le faisiez parler, et il ment !

— Non, monsieur le prévôt, il dit vrai," répliqua une voix grave et sévère qui parlait de l'autre bout de la salle.

Et en même temps un homme qui, depuis quelques secondes, parlementait à la porte de la salle avec le sergent de la maréchaussée qui en gar-

daît l'entrée, repoussa ce dernier d'un geste impérieux et s'avança hardiment vers les juges. C'étaie un homme de haute taille, dont la longue chevelure blanche était couverte par un chapeau à larges bords cachant presque entièrement son visage, et dont les habits étaient couverts de poussière, comme s'il venait de fournir une longue traite.

En entendant le démenti que lui adressait cet homme, en le voyant surtout pénétrer dans la salle malgré l'ordre qu'il avait donné de n'y laisser entrer personne, le prévôt s'était levé pâle de colère et d'indignation.

“ Que venez-vous faire ici, monsieur ? s'écria-t-il. Qui êtes-vous ?

— Un témoin que vous ne recuserez pas,” répondit l'inconnu en enlevant le chapeau qui lui couvrait la figure.

L'effet produit par son geste fut aussi soudain qu'imprévu. En apercevant ses traits, le vieux M. Ardouin resta un moment immobile de stupéfaction ; puis il se leva tout à coup en poussant un cri de joie et de surprise. Quant au comte d'Erbray, qui, depuis un instant, fixait sur cet homme des yeux hagards, il eut comme un mouvement pour s'élançer vers lui. Mais tout à coup ses forces l'abandonnèrent et il s'affaissa sur lui-même, évanoui.

Seul, le prévôt n'avait montré aucune surprise.

“ Qui êtes-vous ? répéta-t-il avec emportement ; car, tout entier à sa colère, il s'était à peine aperçu de ce qui se passait autour de lui. Votre nom ?

— L'émotion de M. le comte d'Erbray et l'étonnement de M. Ardouin auraient dû vous le faire pressentir, répondit l'inconnu. Je suis le lieutenant Lalandec.

— Oui, c'est lui ! s'écria le vieux bailli. J'en ferai serment s'il le faut, et pourtant c'est à peine si j'en puis croire mes yeux !... Ah ! Lalandec, ajouta-t-il en sautant en bas de l'estrade avec une vivacité de jeune homme et en allant serrer les mains du lieutenant avec une émotion attendrie, vous pouvez vous vanter de m'avoir causé la plus violente surprise que j'aie éprouvée de ma vie ; mais c'est une heureuse surprise, et celles-là ne sont pas dangereuses. Ainsi, vous viviez et vous nous l'avez caché ! Mais comment se fait-il que nous n'ayons jamais entendu parler de vous ?

— Vous en avez probablement entendu parler, monsieur le bailli, répondit Lalandec profondément ému de la joie de ce vieil ami de sa famille, mais sous un autre nom : sous celui du chevalier de Langoat que j'ai porté pendant vingt ans."

Le prévôt, dont la colère avait fait place à une indicible stupéfaction, tressaillit en entendant prononcer ce nom.

"Ainsi c'est vous, monsieur, qui, il y a cinq jours, êtes débarqué sous ce nom à Saint-Nazaire ? demanda-t-il brusquement.

— Sans doute, répondit Lalandec en souriant.

— Alors, j'en suis fâché pour vous, et surtout pour M. le bailli de Pierric, dont il me coûte de troubler la joie ; mais j'ai reçu il y a deux jours, de la prévôté de Nantes, l'ordre expresse d'arrêter M. le chevalier de Langoat s'il se montrait dans le pays, et, cet ordre, je dois l'exécuter."

Harold, à qui la brusque arrivée de Lalandec n'avait arraché d'autre marque de surprise qu'un léger tressaillement, et qui, depuis lors, était demeuré comme étranger à ce qui se passait, eut un mouvement pour s'avancer à son secours. Mais, d'un regard et d'un sourire, Lalandec l'arrêta.

Puis s'adressant au prévôt :

“ N'appellez pas votre sergent, monsieur le prévôt, dit-il, ce serait prendre une peine inutile. Si je suis ici, c'est que cet ordre a été révoqué et que je puis vous en donner la preuve.

— Il est révoqué ! s'écria joyeusement le bailli, que les paroles du prévôt avaient fait pâlir. Alors, cette infâ... cette odieu... cette condamnation que je ne veux pas qualifier...

— Elle l'est également, répondit Lalandec, et par un second jugement qui, en cassant le premier, réhabilite mon honneur en même temps qu'il me rend le droit de vivre en France. C'est à la juste indignation que la haine implacable de mes ennemis a soulevée dans l'âme du roi que je dois cette justice, plus précieuse à mes yeux que toutes les grâces, et cet ordre dont parlait M. le prévôt et qui avait été surpris, est un dernier effort de la vengeance de d'Assérac. Voici, du reste, avec une lettre de M. le prévôt de Nantes m'annonçant la levée de cet ordre, le jugement qui annule toutes les peines portées contre moi. C'est seulement ce matin que j'ai reçu ces deux pièces, dont je vous prie de prendre connaissance, ajouta-t-il en remettant les papiers au prévôt. Autrement, je n'aurais pas attendu si longtemps pour épargner à vous, monsieur le prévôt, bien des démarches inutiles, et à M. le comte d'Erbray, les regrets d'une erreur qui pouvait avoir de si tristes résultats.

— Je vois en effet que pleine et entière justice vous a été rendue, répondit le prévôt qui avait rapidement parcouru les deux pièces du regard, et j'en suis heureux, permettez-moi de vous le dire, car je savais que vous aviez été victime d'odieuses machinations... Maintenant, monsieur, si

vous le voulez bien, nous reviendrons à l'affaire qui nous occupait à votre arrivée."

Au même instant, le comte d'Erbray, dont l'évanouissement avait été à peine remarqué au milieu de l'émotion causée par l'arrivée de Lalandec, reprenait l'usage de ses sens. Relevé par les gardes et transporté auprès de la fenêtre qui donnait sur les fossés, il avait été promptement ranimé par les bouffées d'air vif et pur qu'une brise légère apportait du dehors.

Mais la mémoire lui revint avec plus de lenteur et pendant quelques secondes il promena autour de lui un regard vague et hébété, comme s'il cherchait à comprendre ce qui s'y passait. Peut-être, au moment où la lumière se fit dans son esprit, des paroles allaient-elles lui échapper qui eussent jeté, dans les ténèbres de cette mystérieuse affaire, un jour terrible ; mais Lalandec, qui l'épiait du regard, se hâta de le prévenir.

" Je suis à vos ordres, répondit-il au prévôt. Cependant, comme il se trouve, dans ce que j'ai à vous dire, plusieurs choses qui intéressent au plus haut point M. le comte d'Erbray, j'aurais désiré qu'il pût m'entendre, et je ne sais si l'état de ses forces le lui permettra."

Le comte, rappelé au sentiment de la réalité par cette question indirecte, eut un tressaillement nerveux et fixa sur Lalandec des yeux dilatés par l'angoisse et l'épouvante ; mais rassuré sans doute par le regard impérieux et expressif que ce dernier lui lança à la dérobée, il comprit la nécessité de ne pas se trahir devant de tels témoins et s'avançant d'un pas encore mal assuré :

" J'espère être en état de vous entendre, Lalandec, dit-il d'une voix brisée. Je veux du moins l'essayer."

Et il alla tomber, épuisé, sur une chaise que lui avançait un des gardes.

Il avait presque machinalement cédé à la volonté de Lalandec ; mais cette inexplicable résurrection de sa victime avait mis ses pensées dans un tel chaos qu'il n'éprouvait ni curiosité, ni crainte définie. Un seul sentiment survivait en lui, une vague terreur qui le paralysait tout entier, corps et âme.

Bien qu'un peu surpris de la violence et de la durée de son émotion, les juges n'avaient point songé à en tirer des conséquences accusatrices, et Lalandec ne leur laissa pas le temps de la réflexion.

“ Je pense, dit-il avec ironie, qu'il est inutile de justifier mon ami Pharold de m'avoir assassiné.

— Assurément, répondit le prévôt que ce titre d'ami, donné à un bohémien, fit légèrement sourire. Cependant il reste encore dans cette affaire bien des points obscurs, et j'ai surtout peine à m'expliquer pourquoi, il y a vingt ans, l'accusé déclara vous avoir vu frapper par un assassin, et pourquoi, tout à l'heure encore, il persistait dans la même déclaration ? ”

De pâle qu'il était, le comte d'Erbray devint livide et ses yeux, fixés sur Lalandec, s'abaissèrent lentement.

“ J'espère en quelques mots vous le faire comprendre, monsieur le prévôt, repartit Lalandec. Vous savez dans quelle triste position je me trouvais alors. J'étais condamné à mort, poursuivi par des ennemis acharnés. Dans la précipitation de ma fuite, mon cheval s'abattit, et en tombant, je fus assez grièvement blessé par un de mes pistolets, dont la détente partit. Cet accident pouvait être ma perte ; il me sauva.

Pharold, à qui j'avais donné rendez-vous au Val-Maudit et qui vint à mon secours, me donna le conseil, que je suivis, de laisser le bruit de ma mort se répandre, de la laisser même attribuer à un crime et de profiter, pour quitter la France, de l'instant où ces bruits, se confirmant, auraient fait abandonner toute recherche de ma personne. Ce fut alors qu'arrêté le lendemain, il fit, pour donner plus de consistance à ces faux bruits, la déclaration que vous lui reprochez. Je ne prétends pas le justifier ; cependant j'ose espérer que vous excuserez la faute en faveur du dévouement qui l'a fait commettre, dévouement poussé à un tel point que tout à l'heure, vous l'avez vu, malgré mes recommandations expresses, malgré le danger de mort auquel il s'exposait, il persistait dans les mêmes dires plutôt que d'être la cause de mon arrestation en divulguant la vérité.

—Alors observa le prévôt en montrant les pièces accusatrices que lui avait remises le baron d'Escoublac, c'était de vous sans doute qu'il tenait ce portefeuille et les billets qu'il renfermait ? ”

Lalandec tressaillit de surprise ; puis devinant en partie ce qui avait eu lieu, il lança au comte d'Erbray un regard indigné. Mais il se maîtrisa presque aussitôt.

—Oui, monsieur le prévôt, dit-il, c'était de moi mais pour subvenir aux besoins de sa tribu, car de pareils dévouements n'acceptent pas récompense.

Ils honorent ceux qui les inspirent autant que ceux qui les éprouvent, répartit le prévôt d'un ton légèrement ironique, car il n'était pas entièrement convaincu, et ils sont assez rares pour qu'on les respecte jusque dans leurs égarements.

Aussi ne ferai-je point un crime à cet homme d'avoir induit la justice en erreur, surtout si vous pouvez le disculper d'une autre accusation dont il doit répondre ; je veux parler de la disparition de M. le vicomte d'Erbray.

— Certes, répliqua Lalandec avec une certaine hauteur, et j'allais y arriver."

Le comte respira plus librement. Il était sûr maintenant que Lalandec ne voulait pas le livrer à la justice. Mais tant de craintes lui restaient encore, et si épouvantables, son esprit se perdait dans un tel dédale de contradictions, qu'il n'osait s'abandonner à sa joie. Quant à Pharold, il semblait toujours impassible ; seulement un pâle et triste sourire éclaira son visage d'un reflet fugitif, quand son ami parla de son dévouement.

— Edouard d'Erbray se trouve en ce moment à Guéméné-Penfaz, continua Lalandec, dans la maison où je me tenais caché, et il vous est loisible de vous en assurer. Il vous dira lui-même qu'il a volontairement choisi cette retraite, et qu'il m'y a rejoint pour des motifs que je n'ai point à expliquer ici.

— Je ne vous les demande pas, monsieur, répliqua vivement le prévôt, et je vous crois. Je voudrais même mettre immédiatement Pharold en liberté. Mais il me doit compte d'un délit dont je n'ai pas parlé tout à l'heure, parce que des crimes plus graves semblaient lui enlever toute importance, mais qui ne peut rester impuni. Des hommes de sa tribu, au milieu desquels il a été aperçu, ont nuitamment pénétré dans le parc de Montbrun.

— Si c'est là le scrupule qui vous arrête, il est facile à lever, répartit Lalandec, et M. le comte d'Erbray...

—Je retire, en effet, ma plainte, monsieur le prévôt, interrompit aussitôt le comte, et je vous prie même de renoncer à toute poursuite.

—Vous oubliez, monsieur le comte, qu'il y a eu mort d'homme, répondit sévèrement le prévôt.

—Mais Pharold n'a pas tiré! s'écria Lalandec. Je le prouverai s'il le faut. Je prouverai même que l'homme coupable du meurtre a quitté le pays.

—Je n'en doute pas. Mais jusqu'au jour où cette preuve me sera fournie, il m'est impossible de me dessaisir de mon prisonnier.

—Cependant...

—N'insistez pas, monsieur, répliqua le prévôt d'un ton sec, j'aurais le regret de vous refuser.

—Non, n'insistez pas, Lalandec! dit Pharold d'un ton amer et indigné, car ces hommes, vous ne les connaissez pas encore, et vous ne savez pas non plus quelle haine ils ont vouée à mon peuple! A leurs yeux, un bohémien est toujours coupable, et il l'est surtout d'être innocent, car alors il trompe leur rage, et il n'est pas de ruses qu'ils n'inventent, de chicanes qu'ils ne leur cherchent pour le retenir dans leurs cachots infâmes!

“Oui, ajouta-t-il en se tournant vers le prévôt vous avez juré notre extermination à tous, et par tous les moyens vous la poursuivez; par la torture, par les supplices, et par cette lente agonie que vous appelez l'emprisonnement. Vous avez la force pour vous et vous pouvez prendre ma vie, mais vous ne m'enchaînez pas, du moins, comme un esclave, et ni vos fers, ni vos verrous ne me retiendront un jour de plus dans vos murs de pierres. Plutôt mille fois la mort!”

Et brisant, par un effort d'une puissance sur-humaine, les menottes qui lui meurtrissaient les

poignets, il brandit d'un air de triomphe, aux yeux du prévôt stupéfait, ses mains délivrées, et d'un bond il sauta sur l'appui de la fenêtre entr'ouverte qui donnait sur la douve.

Une seconde après, il s'était résolûment précipité dans le fossé, et il nageait, avec l'énergie du désespoir, vers un endroit où les fondations de l'arche offraient à fleur d'eau une sorte de degré d'où il était facile de gagner terre.

Ses mouvements avaient été si rapides, sa fuite si soudaine et si imprévue, qu'avant même qu'on songeât à le retenir, il était hors d'atteinte. Mais le premier moment d'étonnement et de stupeur passé, les gardes se précipitèrent hors de la salle pour donner l'alarme, et le prévôt courut à la fenêtre pour s'assurer de la direction prise par le fugitif.

Il était déjà trop tard. Avant même que les gardes n'eussent franchi le seuil du château, il avait sauté à terre et s'était enfoncé dans les massifs du parc.

Le prévôt furieux et désappointé, appela son sergent.

“ N'envoyez pas à la recherche de Pharold, intervint alors Lalandec, ce serait sans doute inutile, et d'ailleurs je m'engage, si vous l'exigez, à le ramener à votre tribunal le jour qu'il vous plaira d'indiquer. Il y a, dans ce qu'il vous a dit, plus de vérité que vous ne le pensez. C'est moins votre justice que les souffrances de la prison qu'il redoute, et si vous aviez comme moi, vécu pendant vingt ans dans les prairies de l'Amérique, au milieu des libres enfants de ces déserts, vous le comprendriez sans peine.”

Le prévôt eut un sourire.

“ J'aime à le croire, dit-il. En tous cas, je

prends acte de votre promesse, monsieur, et j'aurai l'honneur de vous revoir."

Et s'inclinant, il allait se retirer avec M. Ardouin, lorsqu'il vit le comte d'Erbray s'avancer pour le reconduire.

"Restez, monsieur le comte, reprit-il vivement, restez, je vous en prie. M. Lalandec a sans doute à vous apprendre bien des choses qu'il n'a pu dire en notre présence, et je comprends trop votre anxiété pour la prolonger inutilement."

Le comte, machinalement, se tourna d'un air indécis vers Lalandec.

"Restez, dit ce dernier à demi-voix. Il faut que je vous parle sur-le-champ."

Le vieillard baissa la tête d'un air résigné, et après avoir accompagné les deux juges jusqu'au seuil de la salle, il referma la porte derrière eux.

Un instant après, Lalandec et lui se trouvaient seuls en face l'un de l'autre.

XXIII

Il y eut, pendant quelques secondes, entre ces deux hommes, un silence qui fut terrible. Enfin, le comte d'Erbray, ne pouvant plus soutenir le regard que Lalandec attachait sur lui :

— Parlez ! s'écria-t-il. Cette incertitude me tue. Comment se fait-il que vous soyez ici ?

— Au lieu d'être dans les fossés du château, n'est-ce pas ? répondit Lalandec avec ironie, car vous m'y croyiez enseveli pour toujours ?

— Oui, je le croyais, répondit le comte. Mais Dieu m'est témoin qu'aujourd'hui je le remercie du plus profond de mon cœur d'avoir permis que ma main trompât ma rage, car j'ai, pour ce crime, trop lutté et souffert !

— Dieu ne vous a pas fait cette grâce, monsieur le comte, et votre main n'a que trop bien frappé.

— Je vous ai atteint ?

— Non, ce n'est pas moi que vous avez frappé.

— Qui donc, alors ? s'écria le comte en pâlisant.

— Votre fils.

— Edouard ! ” murmura le vieillard d'une voix éteinte.

Et il tomba, anéanti, sur un siège. Mais se releva soudain :

— Je l'ai tué ! s'écria-t-il.

— Non ! Dieu vous a épargné cet horrible remords ; mais il est blessé.

— Sa vie n'est pas en danger ?

— Je l'espère, bien que sa blessure m'ait d'abord inspiré de vives inquiétudes.

—Et... sait-il que c'est moi qui l'ai frappé ? demanda le comte avec une anxiété affreuse.

—Il le sait."

Le comte poussa un sourd gémissement et cacha un instant sa tête dans ses mains. Puis, relevant son visage baigné de larmes :

"Vous le lui avez dit ? s'écria-t-il d'un ton de reproche navrant. Ah ! Lalandec, vous ne songiez pas à votre fille, quand vous avez fait cela ! Vous aviez oublié que vous êtes père, vous aussi !

—Non, monsieur le comte, je ne l'ai jamais oublié. Aussi n'ai-je rien fait de semblable. Ce qu'Edouard sait, ce n'est pas moi qui le lui ai appris.

—Qui donc, alors ?

—Pharold.

—Lui ! s'écria le comte dont un éclair de colère et de haine ranima l'œil éteint.

—Mais il l'a fait dans un but qui n'avait rien de bas ni d'hostile, reprit Lalandec, et lorsque vous saurez quelles considérations l'y ont déterminé, vous reconnaîtrez vous-même que vous seul êtes coupable de ce qui est arrivé. Avant d'accuser personne, écoutez-moi donc.

"Vous savez de quels sentiments j'étais animé envers vous lorsqu'après vingt ans, j'ai repassé le seuil de ce château. Je ne vous les ai pas cachés. Ces sentiments, Edouard me les inspirait également. Je l'avais sauvé en Amérique, parce qu'il était le fils de ma sœur ; mais qu'il y eût de ma faute ou de celle du vicomte d'Erbray, je n'avais rien retrouvé d'elle en lui. Par son caractère hautain et méprisant, par mille traits de sa conduite que j'appris et dont je fus témoin, il me parut, au contraire, vous tenir de si près que je l'enveloppai dans la haine que je vous por-

tais. Je résolus, à mon retour en France, de briser toutes relations avec lui aussi bien qu'avec vous, et quand j'appris qu'un mariage était, par vos soins, arrêté entre Edouard et ma fille, je me jurai de le rompre.

“ Plus équitable ou connaissant mieux Edouard, Pharoold essaya, mais inutilement, de combattre mes préventions. Il savait qu'Edouard n'accepterait point, sans des explications que je ne pouvais lui donner, l'exil que je prétendais vous imposer, ni surtout la rupture d'un mariage qui était, depuis des années, son rêve le plus chèrement caressé. Il savait aussi, et il m'avait même dit, mais je m'étais refusé à le croire, que cet amour avait dans le cœur de nos enfants de sérieuses et profondes racines, et qu'à vouloir l'en arracher je ferais non seulement le malheur d'Edouard, mais aussi celui de Marguerite.

“ Il craignit qu'en se heurtant à mes refus mal motivés, la vivacité de votre fils, blessé à la fois dans son père et dans son amour, n'amenât entre nous de terribles conflits, peut-être même un combat. Il avait, d'ailleurs, la conviction qu'Edouard, bien conseillé, et se montrant à moi sous un jour qui mît en relief ses sérieuses qualités de cœur et d'esprit, aurait facilement raison de répugnances conçues un peu à la légère, je le reconnais. Pour éviter les dangers qu'il redoutait et prémunir Edouard contre des fautes qui ne pouvaient que lui aliéner davantage mon bon vouloir, un seul moyen lui parut possible. C'était de révéler à Edouard les secrets dont tôt ou tard, par la force même des circonstances, il eût été inévitablement instruit, et ce fut alors qu'après lui avoir écrit, il alla l'attendre au Val-Maudit.

“ Il pensait qu’Edouard serait facilement vaincu. Mais votre fils, par un sentiment qui l’honore et qui est aussi en partie votre justification, car il prouve combien était profonde la vénération que par votre conduite, pendant ces vingt années, vous aviez su lui inspirer, votre fils refusa de croire à la honte de son père. Il demanda des preuves et Pharold, sommé d’en produire sur-le-champ et poussé à bout, n’eut plus d’autre alternative que de rétracter ses paroles ou de le conduire ici, et de le rendre secrètement témoin de notre entrevue. Avant de s’y décider, toutefois, il hésita longtemps ; il crut même devoir prévenir Edouard des douleurs qu’il se préparait. Mais Edouard n’écoula que sa colère et son désespoir.

— Ainsi, il était là ↓ s’écria le comte dont l’âme, à cette pensée, se souleva de douleur et de honte. Il a tout entendu !

— Ne le regrettez pas, répliqua vivement Lalandec, car s’il a trouvé dans vos paroles et dans les miennes la preuve du malheur qu’il redoutait, il a été témoin aussi de votre repentir et de votre désespoir ; il a vu combien ses intérêts vous étaient chers et il partit, songeant bien plus à vous plaindre qu’à vous accuser.

“ Pharold et lui s’étaient cachés dans une des cellules de la galerie. Ce qui s’est passé ensuite vous devez maintenant le comprendre. Les pas que vous avez entendus dans l’escalier dérobé n’étaient pas les miens ; bien que résolu à quitter le château, j’avais, avant d’en sortir, à y reprendre quelques papiers : c’étaient ceux d’Edouard qui s’en retournait à Tréveneuc, enveloppé comme moi dans un manteau, et ce fut lui que votre poignard précipita dans le fossé. Pharold était demeuré à m’attendre. Mais il redou-

tait qu'Edouard ne vint à vous rencontrer ou ne fut aperçu, et d'une fenêtre de la galerie, d'où il surveillait sa retraite, il vit, trop tard pour l'empêcher, ce qui advint alors.

“ Il descendit à la hâte pour porter secours à votre fils, s'il était encore possible de le faire, et il eut le bonheur d'arriver à temps. Vos soupçons étaient fondés. Edouard avait été arrêté dans sa chute par les buissons d'épines qui tapissent le mur de la douve, et, bien qu'il eut presque perdu l'usage de ses sens, tant la perte de son sang l'avait affaibli, il se cramponnait à une branche avec l'instinctive énergie que donne le danger.

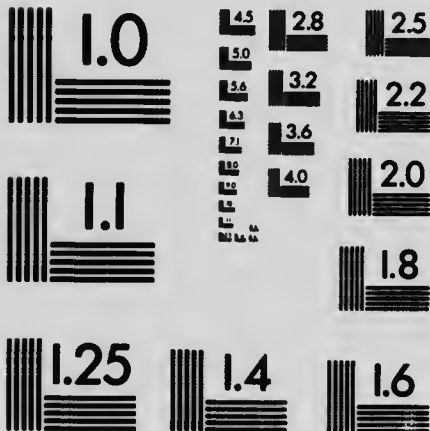
“ Pharold, après l'avoir ramené à terre, l'emporta dans le taillis. A peine y eut-il pénétré, qu'il vous vit reparaître. Il attendit, pour en sortir, que vous fussiez rentré au château, et que la lumière qui brillait à votre fenêtre se fût éteinte ; puis, laissant Edouard couché sur l'herbe, il vint me trouver et m'apprit en même temps ce qu'il avait fait et ce qui venait d'arriver.

“ Son désespoir était si profond que, loin de lui adresser aucun reproche, je songeai plutôt à relever son courage. Nous n'avions, d'ailleurs, pas un instant à perdre. Je le suivis aussitôt à l'endroit où Edouard gisait sans connaissance. Il avait, tant bien que mal, appliqué un premier appareil sur la blessure et arrêté le sang. Il construisit à la hâte un brancard avec des branches d'arbres, et nous nous mîmes en devoir de transporter le blessé, non à Tréveneuc, c'était, pour mille raisons, impossible, mais à Guémené-Penfas dans une maison que le seul ami qui me reste à Nantes m'avait offerte pour retraite, au cas où je serais obligé de quitter Montbrun. La



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

route était longue, et, pour arriver avant le jour avec un pareil fardeau, à peine nous restait-il le temps nécessaire. Nous y réussîmes cependant, et sans avoir rencontré personne.

“ Un seul accident nous arrêta quelques minutes. Comme nous descendions la côte rapide qui mène au Val-Maudit, mon pied glissa, et l'effort que je fis pour me retenir imprima un tel contrecoup au brancard, que le blessé fut un instant rappelé à la vie par la secousse, et poussa un soupir de douleur. L'appareil posé sur la blessure s'était dérangé et le sang coulait de nouveau.

“ Nous nous empressâmes de descendre sur le bord du ruisseau, où Pharold puisa de l'eau pour étancher le sang. Il lava même avec soin, avant de repartir, celui qui avait coulé sur le pont, de peur que ces traces, venant à être découvertes, ne donnassent lieu à de fâcheux commentaires. Du moins crut-il le faire. Mais la nuit était sombre, nous n'avions pas de lumière, et une partie des taches lui échappèrent.

“ En arrivant à Guéméné-Penfas, mon premier soin, après qu'Edouard eut été déposé dans un lit, fut de monter à cheval et de courir à Nantes chercher un chirurgien. La blessure était grave et lui donna d'abord des inquiétudes : le poumon avait été touché. Mais, je vous l'ai dit, ces craintes sont heureusement dissipées, et maintenant il répond de sa vie, il promet même une guérison rapide.”

Le comte, pendant tout le temps que Lalandec avait parlé, était demeuré debout dans l'embrasure d'une fenêtre ; et, la tête baissée, le regard rivé à terre, il semblait la vivante image de la honte, du remords et du désespoir.

Mais alors il releva vivement la tête et fixa un

instant les yeux sur Lalandec, comme pour s'assurer s'il disait vrai. Puis il les abaissa lentement et une larme roula de sa paupière sur sa joue.

“ Cette course à Nantes, continua Lalandec, la nécessité de veiller Edouard pendant mon absence, les soins dont il fallût ensuite l'entourer, nous occupèrent toute la matinée, et il était près de midi lorsque Pharold put enfin quitter Guéméné-Penfas pour se rendre à Tréveneuc. Je l'avais chargé d'apprendre à ma sœur ce qu'il était nécessaire qu'elle sût pour couper court, autour d'elle, à tout commentaire et à toute inquiétude, mais il arriva trop tard.

“ On avait déjà pris l'alarme ; les taches de sang découvertes au Val-Maudit faisaient croire à un crime, et les précautions étaient si bien prises, la surveillance si rigoureuse, que malgré tous ses efforts, il ne put jamais arriver auprès de Mme de Tréveneuc. J'avais, pour me tenir caché, des raisons dont tout à l'heure je n'ai dit qu'en partie la gravité aux juges, et isolé dans cette maison où ma présence même était ignorée, je ne pouvais confier de message à personne. J'y restai avec Edouard, attendant le jugement qui devait me réhabiliter, et bien loin, d'ailleurs, de prévoir l'étendue des dangers auxquels ma fille et Pharold étaient exposés par cette attente.

“Ce temps n'a pas été perdu, toutefois. En soignant Edouard, j'ai appris à le mieux connaître. Les souffrances physiques et morales auxquelles il était en proie l'avaient mis dans une de ces dispositions où le cœur se livre facilement à qui l'interroge, et j'ai pu m'assurer que le sien est digne de ma fille. J'ai pu surtout acquérir la conviction que le malheur, en y laissant sa trace salutaire avait à jamais détruit

les germes des défauts qui obscurcissaient ses meilleures qualités, et j'ai oublié qu'il était votre fils, pour me rappeler qu'il était aussi celui de ma sœur. Maintenant Marguerite est auprès de lui, et s'ils pleurent encore, c'est de bonheur.

— Puissent ces larmes effacer jusqu'au souvenir de celles que je lui ai fait verser ! dit le comte avec émotion. C'est tout ce que je demande à Dieu avant de mourir.

— Maintenant, monsieur le comte d'Erbray, reprit Lalandec, ce qui me reste à vous dire, vous devez l'avoir pressenti. Pour vous sauver de la honte, ou plutôt pour épargner à ceux qui portent votre nom ou le mien une tache ignominieuse, j'ai imposé à ma conscience la contrainte d'altérer les faits devant la justice. Aux yeux de tous, sauf à ceux de ma sœur, à qui je n'avais rien à apprendre, car elle avait depuis longtemps pressenti la vérité, j'ai voilé votre honte, et si je n'ai pu épargner à votre fils la douleur de pénétrer le secret de vos crimes, j'ai du moins consenti à oublier la flétrissure qu'ils lui imprimaient. Mais là s'arrête ce que vous avez à attendre de moi. Vous ne pouvez plus rester dans ce pays, en contact continu avec votre fils et moi ; vous ne le voudriez pas, sans doute.

— Non, oh ! non, s'écria le comte. Jamais !

— Partez donc, continua Lalandec, et partez le plus tôt possible, aujourd'hui même, s'il se peut. Nous expliquerons votre départ. Nous l'attribuerons à des causes qui arrêteront le soupçon, sinon l'étonnement. Alors même qu'Edouard aura repris possession des biens qui lui reviennent du chef de sa mère, une fortune considérable vous reste..."

Un triste et douloureux sourire contracta les lèvres du comte, et il interrompit Lalandec.

“ Je partirai sur-le-champ, dit-il, le reste importe peu.

— Cependant, Edouard désire vous revoir.

— Me revoir ! s'écria le comte qui pâlit à cette pensée et courba le front en frémissant de honte.

— Il vous supplie de ne pas repousser sa prière, repartit Lalandec, et vous pouvez sans crainte vous y rendre. J'ai, pour le sauver du désespoir, excusé à ses yeux tout ce qui, dans votre conduite, le pouvait être. Je lui ai dit, ce qui est la vérité, que j'étais coupable, moi aussi, et que par deux fois, pour avoir trop écouté ma colère et mon ressentiment, je vous avais, par ma dureté, réduit au désespoir. Il a été témoin de vos remords et de votre repentir ; il vous a vu, pour assurer son bonheur, plier votre orgueil à des prières auxquelles, pour vous-même, vous ne seriez jamais descendu, et il songe, non pas à vous demander compte du fatal égarement qui, deux fois, vous a conduit au crime, mais à le pleurer avec vous. Il veut surtout que vous emportiez dans votre exil la conviction que ses sentiments pour vous ne cesseront jamais d'être ceux d'un fils qui chérit et respecte la mémoire de son père.”

Le comte resta un moment plongé dans de muettes réflexions ; puis regardant tout à coup Lalandec :

“ Ne retournez-vous pas maintenant à Guéméné-Penfaz ? lui demanda-t-il avec un calme qui le surprit et le frappa.

— En effet.

— Eh bien ! dites à Edouard que j'irai, mais ce soir, en quittant Erbray. Laissez-moi ces quelques heures de répit pour me remettre de l'affreuse secousse que je viens d'éprouver.”

Et comme Lalandec, satisfait de cette promes-

se, faisait un mouvement pour s'éloigner :

“ Lalandec, reprit le comte avec une émotion profonde, nous ne nous reverrons plus. sans doute. Ne me quittez pas sans m'avoir dit que vous me pardonnez ! ”

Le lieutenant s'arrêta, et une vive rougeur empourpra son visage ; mais sa générosité naturelle l'emportant bientôt :

“ La dernière parole de la mère d'Edouard, à son lit de mort, a été une parole de pardon pour vous, monsieur le comte d'Erbray, dit-il, et désormais je ne l'oublierai plus.”

Et il quitta la salle, plus troublé qu'il ne voulait le laisser voir.

Quelques minutes après, il était remonté sur son cheval et reprenait au galop le chemin de Guéméné-Penfes.

C'était Léna qui l'avait averti de l'arrestation de Pharold. S'il doutait parfois du cœur de la jeune femme, le bohémien avait, dans sa discrétion, une confiance sans bornes, et d'ailleurs parfaitement méritée. Sans lui révéler le nom de Lalandec, il lui avait appris une partie des motifs qui le ramenaient en France et l'obligeaient à y demeurer caché. Il lui avait même indiqué le chemin de la maison où nous l'avons vu conduire le colonel d'Availles, afin que, s'il survenait en son absence des événements imprévus, elle pût venir immédiatement l'en instruire. Aussi, Léna, en acquérant la certitude de la trahison de Guillaume, avait-elle immédiatement songé à cet inconnu, aux intérêts duquel Pharold s'était sacrifié avec un entier dévouement, et elle était, nous l'avons vu, partie sans hésitation pour Guéméné-Penfes.

Lorsqu'elle y arriva, Lalandec était absent. Il était allé à quelques lieues de là, sur la route de

Nantes, à la rencontre de l'ami qui l'avait caché dans sa maison, et qui lui apportait, plutôt qu'il ne les avait espérés, le jugement qui le rétablissait dans tous ses droits et la révocation des ordres de la prévôté de Nantes.

Ce fut d'Availles qui reçut la jeune femme. Comme elle ignorait ce qui s'était passé la nuit même entre Pharold et le colonel, et qu'elle regardait ce dernier comme un des persécuteurs de son mari, elle refusa obstinément de répondre à ses questions et s'asseyant dans un coin, elle attendit, en pleurant silencieusement, le retour de Lalandec.

Il était sept heures lorsqu'il revint de sa course. En apprenant le danger de Pharold, il partit sur-le-champ pour Moutbrun. Mais sa joie d'avoir enfin reconquis la pleine et entière liberté de ses mouvements était si vive, son impatience d'embrasser sa fille si grande, que chemin faisant il fit un détour pour passer à Tréveneuc.

Il y avait vu sa sœur, il avait pu enfin serrer sa fille dans ses bras, et tandis que la marquise et Marguerite partaient pour Guéméné, il avait couru justifier Pharold. Mais ce devoir rempli, il revenait vers les siens avec un empressement qui lui faisait bondir le cœur d'impatience. Il avait hâte de se sentir au milieu d'eux et d'y goûter, sans trouble ni préoccupation, ces joies intimes de la famille dont il avait été si longtemps privé.

A son arrivée dans le jardin, Mme de Tréveneuc vint seule à sa rencontre.

— Où donc est Marguerite ? demanda-t-il vivement.

— Il ne faut pas le demander, répondit la marquise en souriant. Où serait-elle, sinon auprès d'Edouard ?

— Elle l'aime donc bien ?

— Allez-vous être jaloux de lui, Lalandec ?

— Si je vais l'être ! répliqua-t-il vivement. Mais je le suis de quiconque a part à l'affection de ma fille. Marguerite me doit vingt années de tendresse et d'affection, et c'est une dette dont j'entends être payé, Marie !

— Vous le serez, et avec usure. Mais à qui en est la faute, si cette dette a été contractée ? Pauvre enfant ! elle n'eût pas mieux demandé de vous aimer toujours comme elle va le faire maintenant, et vous vous êtes privé d'une grande consolation dans votre exil.

— Ne me le reprochez pas, Marie, répondit tristement Lalandec. J'ai assez souffert de mon isolement et de la solitude où se consumait mon cœur. Jamais, d'ailleurs, il ne m'a été permis d'en sortir. Pour sauver ma vie, j'avais dû laisser la croyance à ma mort s'établir même dans l'esprit de mes proches, et je n'aurais pu ensuite, sans la mettre en péril, détruire cette croyance. La haine de mes ennemis veillait toujours, une haine clairvoyante et infatigable, car un doute leur était resté, et ce doute, ils n'avaient rien épargné pour l'éclaircir.

“ Ce ne fut pas assez bientôt d'avoir mis la mer entre leur vengeance et moi. Pour échapper à leurs recherches, je fus obligé de m'enfuir jusque dans ces déserts où j'ai enfin trouvé la sécurité et l'oubli. Tant que ces persécutions ont duré, je n'aurais pu, sans imprudence, trahir, même pour vous l'apprendre, le secret de mon existence ; et plus tard, quand il m'eût été permis de le faire, je ne le pouvais plus. Entre votre monde et le mien toutes relations étaient brisées. Je l'avoue, d'ailleurs, tout injuste que fut ma condamnation, j'en souffrais comme d'une honte.

Je m'étais juré de contraindre, par l'éclat de mes services, ceux-là même qui l'avaient prononcée, à la rétracter, et ce n'était pas le front d'un proscrit et d'un condamné que je voulais rapporter aux baisers de ma fille, mais celui d'un homme pouvant se présenter partout, tête haute, et s'honorer de ses malheurs comme d'un titre de gloire.

— Je comprends ces scrupules jusqu'à un certain point, répondit Mme de Tréveneuc. Mais vous les avez poussés trop loin. Vous les avez surtout conservés trop longtemps. Je ne crois certes pas que vous ayez douté de moi ; et cependant, vous avez fait preuve à mon égard d'une réserve qui pouvait, à bon droit, passer pour de la défiance. Si vous aviez besoin d'un asile, n'était-ce pas à Tréveneuc que vous deviez venir le chercher ? N'étais-je pas votre confidente naturelle ?

— Certes, et c'est précisément pour cela que j'ai dû me bien garder de m'adresser à vous ; car le château de Tréveneuc était attentivement surveillé, n'en doutez pas, et j'y eusse été infailliblement découvert et arrêté. Ne croyez pas que ma réhabilitation ait été obtenue sans difficulté ni résistance. D'Assérac, qu'on m'avait représenté en Amérique, comme un homme perdu de crédit et de réputation, a conservé en réalité une influence d'autant plus considérable, qu'elle est occulte et généralement ignorée. Si fidèlement que m'eussent gardé les chefs de l'expédition à qui j'avais confié mon véritable nom, en les priant d'obtenir, pour toute récompense des services du chevalier de Langoat, la justice due à Lalandec, leur demande ne fût pas adressée au roi, que d'Assérac en fut instruit. Dès lors, il mit

tout en œuvre pour la faire échouer, et il s'en est fallu de peu qu'il ne réussît.

“ Bien que le roi eût hautement manifesté l'intention de réparer les torts qu'on avait eus à mon égard, il avait presque réussi à l'indisposer contre moi en me prêtant une attitude et un langage qui eussent été, pour l'autorité royale, une véritable insulte. A l'en croire, j'affectais de me montrer à Nantes et dans les environs, dans toutes les sociétés où je pouvais obtenir accès, et par mes récriminations, par des bravades de toute sorte, je cherchais à soulever un mouvement d'opinion capable d'exercer une pression sur mes nouveaux juges. S'il eût pu fournir une seule preuve à l'appui de ses dires, si surtout j'eusse été arrêté en vertu de l'ordre qu'il avait obtenu du ministre, ma cause était perdue, et pour toute réponse j'aurais reçu sans doute l'invitation de quitter sur-le-champ la France.

“ Je fus heureusement prévenu à temps. Mais vous devez comprendre quelle réserve m'était commandée. J'étais bien loin d'ailleurs de prévoir les événements qui sont venus compliquer ma situation, déjà si difficile. Même quand Edouard fut blessé, je ne crus pas que sa disparition pût entraîner de pareilles conséquences. Pharold, avec sa générosité habituelle, me cachait une partie des dangers qu'il courait, et je prévoyais encore moins que la douleur pût mettre en péril les jours de ma fille. Mais en l'apprenant, je n'ai pas hésité, vous le savez, Marie. J'ai tout bravé pour la revoir !

— Et ce n'est pas ce que vous avez fait de plus sage, Lalandec, répondit Mme de Tréveneuc en souriant, car en vous introduisant ainsi dans sa chambre, vous auriez pu, si elle eût eu l'usage entier de sa raison, lui porter un coup dange-

reux, mettre même sa vie en danger. Heureusement qu'alors le rêve se confondait si étroitement dans son esprit avec la réalité, que tout en gardant la conviction de vous avoir vu, elle ne pouvait dire si c'était à l'état d'être vivant ou de fantôme.

— C'est parce que je m'étais aperçu de l'état où elle se trouvait, que j'ai osé me montrer avec si peu de précaution, répliqua Lalandec ; et croyez, du reste, que, pour ne pas courir immédiatement à Tréveneuc, comme je l'ai fait ce matin, et vous serrer dans mes bras, ne fût-ce qu'une seconde, ma fille et vous, j'ai dû m'imposer une contrainte qui n'a pas été la moindre de mes souffrances. Mais laissons cela et retournons auprès de Marguerite. Il me tarde de l'embrasser."

Et joignant l'action à la parole, il monta rapidement les quelques marches qui donnaient accès dans la maison, et se dirigea, avec la marquise, vers l'appartement d'Edouard.

"Comment s'est passée l'entrevue ? reprit tout à coup Lalandec en s'arrêtant, Marguerite n'a pas de soupçons ?

— Non, grâce à Dieu, répondit la marquise, et Edouard a eu la force de se maîtriser. J'avais dit à Marguerite ce dont nous étions convenus : que Pharold, sachant une rencontre imminente entre le comte et vous, avait écrit à Edouard pour qu'il joignît son intervention à la sienne ; que le malheureux enfant, en essayant d'arrêter le combat déjà commencé, avait été atteint par l'épée de son père, et que, du reste, il n'y avait nulle crainte à concevoir pour l'avenir, le comte ayant, dans sa douleur, reconnu ses torts envers notre pauvre sœur, et s'étant de lui-même engagé à quitter le pays pour un temps assez

long. Ces explications l'ont vivement émue, mais elle m'a paru les accepter sans méfiance ni arrière pensée.

— Puisse-t-elle n'en jamais concevoir ! ” dit Lalandec avec un soupir.

Et poussant une porte, il entra dans la chambre d'Edouard.

Marguerite était assise auprès du blessé, et un peu plus loin, dans l'embrasure d'une fenêtre, Isidora et le colonel d'Availles causaient à demi voix.

Isidora ne savait, des terribles secrets de sa famille que ce que sa mère en avait appris devant elle à Marguerite, et comme sa cousine, elle avait accepté ces explications sans penser à les mettre en doute. Mais le colonel avait été trop intimement mêlé à ces événements pour qu'il fût possible de lui cacher la vérité, et ni Edouard, ni Lalandec, qui avait eu, en Amérique, occasion d'apprécier d'Availles, n'y avaient songé un instant. Aussi la joie qu'il éprouvait d'avoir retrouvé son ami vivant et sauvé était-elle comme voilée par une teinte de mélancolie au sujet de laquelle Isidora lui cherchait une querelle amicale.

Quant à Edouard, sa vie n'était plus en péril, et une légère teinte rosée colorait déjà son visage pâle et amaigri. Mais il était en proie à de vives souffrances morales, et bien que son vœu le plus cher fût rempli, et qu'il tint entre ses mains la main de Marguerite, dont les yeux encore humides rayonnaient d'un bonheur sans mélange, il était facile de voir que pour réprimer l'inquiétude et la tristesse qui le dévoraient, il s'imposait une contrainte de tous les instants.

Il avait beau regarder Marguerite, et chercher l'oubli dans ses yeux d'un bleu si pur et si pro-

fond; malgré lui il pensait toujours à son père, à la honte irrémédiable, aux angoisses auxquelles le malheureux vieillard devait être en proie, et il eût voulu être auprès de lui pour le soutenir et le consoler, pour lui dire surtout que dans son cœur bouleversé de tant d'orages, il n'était resté qu'une profonde compassion pour ses malheurs, et des sentiments de tendresse et d'amour qui ne se démentiraient jamais.

A la vue de son père, Marguerite se leva en poussant un cri de joie, et se jeta à son cou.

— Vous êtes resté bien longtemps à Montbrun, lui dit-elle doucement. Mais maintenant vous n'allez plus nous quitter, n'est-ce pas ?

— Non, Marguerite, plus jamais, je vous le promets, répondit Lalandec avec une émotion profonde.

— Oh ! c'est que mon bonheur est si grand, repartit Marguerite d'une voix attendrie, qu'il y a des instants où j'en doute encore, et que j'ai besoin de vous tenir dans mes bras pour être bien sûre que vous ne m'échapperez pas, comme vous l'avez fait dans mon rêve.

Lalandec embrassa sa fille en souriant, puis il la prit par la main et la ramena auprès d'Edouard :

— Elle est à vous maintenant, Edouard, dit-il, et j'ai tenu ma promesse. N'oubliez jamais celle que vous m'avez faite de la rendre heureuse.

— Ni celle-là, ni bien d'autres, répondit le jeune homme en portant à ses lèvres la main de Marguerite et en la mouillant de larmes. J'ai depuis trois jours, été soumis à de bien dures épreuves, Lalandec, mais elles n'auront pas du moins été perdues !

Il y eut un silence ému pendant lequel Lalan-

dec lut si clairement dans les yeux d'Edouard les questions que le jeune homme n'osait lui adresser devant Marguerite, qu'il eut pitié de son anxiété.

“ Edouard est bien faible encore, dit-il doucement à sa fille, et tant d'émotions pourraient l'agiter trop vivement. Laissez-nous seul avec lui, mon enfant. J'irai vous retrouver tout à l'heure.”

Marguerite obéit, et lorsqu'elle eut quitté la chambre avec Isidora :

“ Rassurez-vous, Edouard, reprit Lalandec. Si je suis ici, c'est que tout s'est bien passé, je puis même dire mieux que je ne l'osais espérer. Pharoïd est sauvé, et sans qu'un soupçon se soit élevé contre votre père. Le comte d'Erbray est, d'ailleurs, allé de lui-même au devant de mes désirs. Il a compris la nécessité de s'éloigner, et avant de partir, il viendra vous dire adieu.

—Et quand partira-t-il ? demanda Edouard en baissant les yeux.

—Le plus tôt possible, m'a-t-il dit. Dans quelques heures sans doute.”

Edouard pâlit et relevant vivement la tête :

“ Alors, pourquoi n'est-il pas venu tout de suite ? reprit-il. Ah ! il vous a trompé, il ne viendra pas.

—J'ai sa promesse, Edouard.

—Non, répliqua douloureusement le jeune homme, il ne viendra pas ! Et fasse le ciel que nous n'ayons pas un plus grand malheur à déplorer ! J'aurais dû le prévoir. Et vous, Lalandec, pourquoi n'avez-vous pas insisté ?

—Je n'aurais pu le presser sans cruauté, tant il souffrait et paraissait abattu, repartit Lalandec. Mais, calmez-vous, Edouard, ajouta-t-il en voyant le jeune homme s'agiter sur sa couche, en

proie à un véritable désordre d'esprit. Je vous le répète, j'ai la promesse positive de votre père. Que pouvez-vous craindre d'ailleurs ?

—Ce que je puis craindre ! s'écria Edouard. Ah! vous ne connaissez pas encore mon père! Si pour se sauver de la honte, il n'a pas craint d'attenter à votre vie, croyez-vous qu'il ménagera la sienne ? Non, et je vois clair maintenant dans sa pensée. Il n'a promis que pour éloigner les soupçons et gagner quelques heures de liberté... Mais c'est à peine s'il a eu le temps de se rendre à Erbray et il doit être encore possible de le sauver. Il faut y aller !... Non pas vous, Lalandec il refuserait de vous écouter ; mais vous, d'Availles ! Partez! Dites-lui que je me tourmente, que je veux le voir tout de suite, et s'il a conçu ce malheureux dessein, mes larmes et mes prières l'en détourneront peut-être."

Bien qu'il n'en laissât rien voir, le colonel avait été vivement frappé de la vraisemblance des craintes d'Edouard. Avant de répondre toutefois, il regarda Lalandec, et lisant la même pensée dans ses yeux, il n'hésita plus.

" Vos craintes sont, sans doute, chimériques, Edouard, dit-il. Mais il est trop facile de s'en convaincre pour que je puisse m'y refuser. Calmez-vous donc, jè pars."

Et quelques minutes après le colonel, stimulé par de sinistres pressentiments, lançait son cheval au galop dans la lande et se dirigeait à toute bride du côté d'Erbray.

XXIV

Après le départ de Lalandec, le comte d'Erbray était resté un instant, dans la salle de justice de Montbrun, immobile et comme pétrifié. Il semblait que la honte, l'étonnement et la douleur lui eussent enlevé tout sentiment et toute pensée. Mais il ne tarda pas à surmonter son accablement. Une idée, à laquelle il se rattacha comme à une branche de salut, avait soudain traversé son esprit et ranimé son courage et son énergie.

Il releva brusquement la tête, et composant son visage pour effacer toute trace d'émotion, il sortit de la salle. Plusieurs domestiques l'attendaient dans la cour pour lui demander ses ordres. Il les écouta sans trouble ni impatience, répondit brièvement à leurs questions, puis, se mettant en selle, il reprit le chemin d'Erbray.

Deux lieues le séparaient du château. Il les parcourut lentement, plongé en apparence dans de profondes méditations, et chose singulière, à mesure qu'il avançait, sa méditation, au lieu d'accroître son trouble, l'apaisait. Son front se rassénérail, un sourire attristé détendait même parfois ses lèvres contractées, et une sorte d'expression mélancolique adoucissait le feu brûlant de son regard. Lorsqu'il atteignit Erbray, l'œil le plus perspicace n'eût pu découvrir sur son visage la moindre trace de douleur et d'émotion.

Après avoir mis pied à terre, et jeté la bride de son cheval au domestique venu au devant de lui, il gagna son cabinet de travail et s'y enferma.

Ce cabinet de travail, situé au premier étage,

était sa retraite de prédilection. C'était là que pendant vingt ans, aux heures sombres où le remords accomplissait dans son âme son œuvre d'impitoyable torture, il était venu cacher ses luttes intérieures ; là aussi qu'il avait bien souvent donné libre carrière aux rêves de bonheur et d'avenir qu'il caressait pour son fils. La pièce, assez petite, mais gaie et bien éclairée, était meublée avec la plus grande simplicité. Un seul portrait l'ornait, celui d'Edouard.

En entrant dans cette pièce où il avait vécu de sa véritable vie, de celle qu'il cachait à tous les regards, le comte fut assailli par tant de souvenirs, tant de pensées amères et déchirantes lui gonflèrent le cœur, que la force factice qu'il avait puisée dans sa silencieuse méditation lui fit un instant défaut.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, et se cachant le visage dans les mains, il éclata en sanglots. Son cœur avait besoin de cette détente. Mais il ne s'abandonna point à l'âcre et douloureuse volupté qu'il eût trouvée à épuiser son désespoir dans les larmes. Bientôt il se leva et regardant la pendule :

“ L'heure s'avance, dit-il, et avant qu'on ne puisse venir, il faut que tout soit terminé.”

Puis, essayant d'un geste impatient et avec une sorte de honte les larmes qui mouillaient encore ses joues, il ouvrit son bureau et y prit place.

Alors, pendant près d'une heure, il passa en revue, avec une patience et un calme méthodique, les papiers renfermés dans ses tiroirs, classant et étiquetant ceux qui se trouvaient en désordre, parfois, à certaines liasses qui lui tombaient sous la main, un mot, une note, qui pût servir d'éclaircissement.

Puis, ce travail terminé, il prit une plume et se mit à écrire longuement, d'une main fiévreuse. Une émotion contenue, mais profonde, avait succédé à son impassibilité. Pendant que la plume courait sur le papier, le feu de la fièvre colorait ses joues, ses yeux étincelaient d'un éclat presque délirant. On eût dit que dans ces lignes tracées avec tant d'ardeur il voulait faire passer ce qu'il y avait de plus intime et de meilleur dans son âme et dans son être tout entier.

Lorsqu'il eut achevé, il plia la lettre et la cacheta avec soin, écrivit sur l'enveloppe le nom de son fils, puis il se leva et fit deux ou trois tours dans la chambre d'un air inquiet et hésitant. Un léger frémissement agitait parfois tout son corps, comme s'il se révoltait contre une secrète décision de la volonté. Enfin la volonté l'emporta. Il alla prendre sur le bureau un portefeuille qu'il y avait déposé avant d'écrire, et l'ouvrit.

Dans un compartiment secret, habilement ménagé dans la tranche épaisse du maroquin, se trouvait une fiole de verre aplatie et si petite qu'à peine contenait-elle deux ou trois gouttes d'une liqueur transparente comme le verre qui l'enfermait.

Cette liqueur que depuis vingt ans il portait sur lui comme un recours suprême contre la honte et le déshonneur, était un poison sûr et mortel. L'heure était enfin venue d'en faire usage. Il prit la fiole, qu'il examina avec une sorte de joie amère, et il en avala résolûment le contenu, après avoir jeté un regard sur le portrait de son fils, comme pour raffermir son courage.

“ Maintenant, dit-il en jetant loin de lui la fiole vide avec un geste de triomphe, ils peuvent venir, je ne les crains plus ! ”

Et, ouvrant une fenêtre, il alla s'accouder sur l'appui. Il y resta quelques instants, attendant les premiers effets du poison et promenant un regard attristé sur la campagne, dont toutes les splendeurs étincelaient, éclairées par un radieux soleil de printemps. Ce regard fut comme un adieu à la vie dont la flamme allait s'éteindre en lui, à la nature dont jamais, aussi bien qu'en cet instant, il n'avait senti l'étroite et intime union avec l'homme. Bientôt il s'arracha à cette contemplation, dont il sentait l'attendrissement devenir douloureux, et il revint dans l'intérieur du cabinet.

Un rayon de soleil, frappant en plein le portrait d'Edouard, le dorait de teintes chaudes et pour ainsi dire vivantes et faisait épanouir au coin de ses lèvres comme un sourire. Il y vit un adieu, presque un pardon, et il tint les yeux fixés sur ce visage bien-aimé qu'il ne devait plus revoir jusqu'à ce que ses larmes vinssent l'obscurcir et lui en dérober la vue.

Alors il s'en éloigna tristement et fit quelques pas vers le bureau. Il voulait écrire encore. Il lui semblait que bien des choses lui restaient à dire qui n'avaient point trouvé place dans sa lettre et que la seconde vue des mourants venait de lui révéler. Mais le poison avait déjà commencé son œuvre. La vie, qu'il sentait bouillonner dans son cœur avec une énergie inaccoutumée, s'était déjà retirée des extrémités. Son pas était chancelant, et avant d'avoir pu atteindre le bureau, il tomba, à demi paralysé sur le fauteuil.

Combien de temps y resta-t-il ? Il n'eût pu le dire. Des extrémités, la paralysie avait gagné le cerveau. La nuit se faisait avec une rapidité foudroyante dans son intelligence, mais une nuit

semée d'éclairs à la clarté desquels la vie sa ranimait avec une énergie si intense qu'en quelques secondes des mondes de pensées s'ouvrèrent devant son âme éblouie.

Pendant un de ces réveils, il lui sembla qu'on frappait à la porte. Par un effort suprême de volonté, il rassembla son attention expirante pour écouter. Le bruit se renouvela, puis des appels, discrets d'abord, bientôt répétés et pressants, enfin un sourd craquement se fit entendre. La serrure céda, forcée par une pesée énergique, et la porte, violemment ouverte, livra passage au colonel d'Availles.

A la vue du comte étendu livide sur un fauteuil et râlant déjà, le colonel poussa un cri et se précipita vers une sonnette pour appeler du secours. Mais le comte, se redressant par un effort surhumain, lui saisit le bras et l'arrêta.

“ N'appellez pas ! dit-il d'une voix éteinte, il est trop tard... tout secours serait inutile... Et il ne faut pas qu'on sache comment je suis mort... Prenez cette lettre... portez-la à Edouard... Elle explique tout... Et quand vous le reverrez, ajoutez-t-il d'une voix si faible que d'Availles put à peine l'entendre. dites-lui... dites-lui que ma dernière pensée a été pour lui ! ”

En même temps, il retomba inanimé sur le fauteuil, et lorsque d'Availles voulut le soulever pour lui porter secours, il s'aperçut avec horreur qu'il n'avait plus qu'un cadavre entre les bras.

.....
Tandis que d'Availles recevait, à Erbray, le dernier soupir du comte, une autre scène se passait dans la forêt de Montbrun.

Pharold en sortant du fossé du château, s'était dirigé en droite ligne, sans s'inquiéter s'il ait

poursuivi, sans même y songer, vers le ravin où ses compagnons étaient réfugiés. Il n'avait qu'une pensée : retrouver sa tribu et revoir Léna pour s'assurer si elle était vraiment coupable. Car, malgré l'accablante preuve qu'il avait eue de sa trahison, il l'aimait trop pour ne pas conserver au fond du cœur un doute que l'évidence seule pouvait anéantir ; et c'était bien plus pour mettre un terme à l'affreuse incertitude qui le torturait, que pour échapper au supplice d'un plus long emprisonnement, qu'il avait risqué sa vie pour quelques heures de liberté.

Léna était revenue à Guéméné-Penfas à demi rassurée par la promesse de Lalandec, et, son espoir, elle avait essayé de le faire passer dans le cœur des bohémiens. Mais elle n'y avait qu'à demi réussi, et ils étaient alors disséminés par groupes dans le fond du ravin, n'osant en sortir et attendant dans une morne anxiété le résultat de l'intervention promise.

Lorsque le bruit des pas précipités de Pharold dans les taillis frappa leurs oreilles, tous se levèrent d'un même mouvement, et à la vue de leur chef, dont la délivrance était pour eux un miracle, leur tristesse fit place à une joie qui tenait du délire.

Léna n'avait fait qu'un bond. Un cri de joie indicible s'était échappé de ses lèvres, et elle était tombée, à demi pâmée de saisissement et de bonheur, dans les bras de Pharold.

Mais il la repoussa durement et continua d'avancer, sans même lui jeter un regard. Lorsqu'il l'avait revue, l'indignation avait été plus forte que l'amour, et il ne fut pas maître de ce premier mouvement.

Léna pâlit et resta un instant stupéfaite de douleur et de honte. Puis se précipitant vers

lui et l'arrêtant par un geste d'une force irrésistible :

“ Vous me repoussez Pharold ? dit-elle ; vous me croyez donc coupable ? ”

Et comme le bohémien, pour toute réponse, fixait sur elle un regard plein de douloureuses pensées et de tendres reproches :

“ Ah ! vous l'avez cru ! s'écria-t-elle avec désespoir. Vous avez douté de moi ! J'attendais plus de générosité de votre part, Pharold, ajouta-t-elle en éclatant en sanglots, et c'est me punir bien cruellement de quelques instants de faiblesse et de légèreté. Oui, j'ai été coupable d'avoir trop facilement prêté l'oreille aux mauvais conseils ; je vous ai donné, par mon imprudence, bien des sujets de plaintes et de douleurs, et je ne vous ai pas toujours aimé comme je l'aurais dû faire et comme vous méritiez de l'être. Mais vous tromper ! vous trahir lâchement ! ah ! Pharold, vous êtes coupable, vous aussi, si vous l'avez pu croire, car vous n'avez jamais su lire dans le cœur de votre Léna ! ”

Pharold était profondément troublé et des paroles de pardon, arrachées à son cœur par les larmes de la jeune femme, étaient déjà sur ses lèvres. Avant de répondre, toutefois, il promena son regard sur le groupe qui l'entourait, y recherchant Guillaume des yeux. Mais Brun s'avança.

“ Non, Léna n'est pas coupable, dit-il, et tous ici nous pouvons vous le dire, elle ne vous a ni trahi, ni trompé, car sa conduite en a été la preuve. C'est elle qui a découvert et dévoilé l'infamie de Guillaume et qui l'a fait chasser de la tribu, et c'est elle aussi qui vous a sauvé en allant prévenir l'homme qui a dû vous délivrer.

— Est-ce vrai, Léna ? dit Pharold avec émotion.

—Oh! n'en doutez plus, Pharold, répondit la jeune femme en se jetant dans ses bras, et croyez aussi, que si j'ai été quelque fois folle et ingrate, maintenant mon cœur est à vous tout entier et pour toujours.

—Bénies soient alors mes souffrances, puisqu'elles me l'ont rendue, répondit le bohémien en déposant un baiser sur le front de la jeune femme et puisse Dieu, pauvre enfant, vous rendre tout le bonheur que vous m'avez donné."

Et, pendant un instant encore, il la garda sur son cœur, mêlant ses larmes aux siennes et goûtant, dans une muette extase la joie de sentir enfin toute à lui cette âme si longtemps rebelle à son amour.

Lorsque Léna s'arracha de ses bras et que son émotion, que tous avaient partagée, se fut apaisée, Brun s'avança de nouveau :

"Les présages étaient menteurs, Pharold, dit-il. Vous voilà sauvé, et maintenant vous allez rester au milieu de nous et reprendre l'autorité que vous m'aviez cédée ?

—Non, les présages n'ont pas menti, répondit Pharold d'un ton triste, mais empreint d'une inébranlable conviction. C'est nous qui n'avons pas su les comprendre. Ma destinée était moins sombre que je ne l'imaginais. Ce n'est pas dans l'ignominie et l'abandon que ma vie doit s'éteindre, c'est dans les bras de celle qui me tient lieu de tout ce que j'ai perdu, sur la terre où mes ancêtres sont nés et que chaque jour le soleil éclaire de ses rayons renaissants, et je remercie la main bienfaisante qui, après une vie de misères et de souffrances, m'a ménagé une mort si douce et si facile. Mais mes jours n'en sont pas moins comptés. Tout à l'heure encore j'en ai eu la preuve, car le bonheur lui-même était

impuissant à ranimer dans mon cœur la flamme mourante de l'espérance, et ma main défaillante ne saurait plus garder l'autorité dont elle s'est dessaisie. Les dangers qui vous menacent touchent à leur fin, et quand ils seront écartés de vos têtes, je vous ferai mes adieux, et pour toujours cette fois, car ce seront les adieux d'un mourant qui s'en va au rendez-vous où l'attend la mort."

Les bohémiens baissèrent la tête d'un air consterné. Mais personne, pas même Brun, n'osa combattre sa résolution. Dans leurs idées fatalistes, c'était la volonté même du ciel qui s'exprimait par la bouche de cet homme marqué du sceau fatal des élus, et toute résistance eût été inutile, presque sacrilège.

La tribu demeura dans le ravin, Pharold qui s'attendait à être poursuivi, n'ayant pas voulu s'éloigner du souterrain, et sous la direction du chef qui leur était momentanément rendu, elle prit toutes les dispositions nécessaires pour y passer encore plusieurs jours.

Mais vers midi, un message de Lalandec arriva. Il apportait la nouvelle que le prévôt de Derval, après enquête sur le combat nocturne qui avait eu lieu dans le parc, renonçait à toute poursuite contre Pharold, et même contre les autres bohémiens, à la condition qu'ils sortiraient sur le champ du pays.

Pharold annonça aussitôt qu'il se séparerait des siens le soir même, au moment où ils se mettraient en marche ; et tandis qu'avec une joie naïve causée par leur délivrance, et à peine tempérée par la tristesse, sincère pourtant, que leur causait la perte de leur chef, ils faisaient leurs préparatifs de départ, il resta au milieu d'eux tantôt assis à l'entrée du souterrain et ce

plant, d'un regard mélancolique, leurs mouvements affairés ; tantôt allant, appuyé sur le bras de Léna, de groupe en groupe, et trouvant pour chacun de ceux qu'il allait quitter un mot, un conseil, parfois un souvenir qui amenait le sourire sur les lèvres ou des larmes dans les yeux.

La journée s'écoula de la sorte, et lorsque le soleil, déjà bas à l'horizon, empourpra de ses rayons obliques le faite des grands chênes, et que la tribu fut rassemblée prête à partir, il la réunît autour de lui. Il lui rappela une dernière fois les règles de conduite et les enseignements qu'il lui avait tant de fois donnés ; il lui fit, d'une voix émue, des adieux qu'il savait être irrévocables ; puis, tandis que la file des chariots s'ébranlait pour partir, il prit son bâton de voyage et s'engagea lentement, avec Léna, dans une allée qui conduisait à la lande, emportant pour toutes ressources quelques pièces d'or dans sa ceinture.

Il avait pris le chemin de Guéméné-Penfias. Il ne voulait pas partir sans revoir Lalandec. Il le trouva seul avec d'Availles dans la maison qui lui avait servi de retraite. Edouard, en apprenant la mort de son père, avait demandé à être transporté à Erbray, et Mme de Tréveneuc l'y avait suivi avec Marguerite et Isidora.

“ Non, Pharold, vous ne nous quitterez pas, dit Lalandec, lorsque le bohémien lui apprit sa résolution. Vous êtes né à Montbrun ; votre jeunesse s'y est écoulée au milieu d'une famille d'adoption, que vous y pouvez retrouver presque toute entière, et c'est là que vous devez finir vos jours, à la place que vous ont marqué au milieu d'elle la reconnaissance et l'amitié.”

Un pâle sourire éclaira un instant le visage de Pharold. Mais il secoua la tête.

“ Il me suffit que cette place vous me la gardiez dans vos cœurs, dit-il doucement. J’ai payé ma dette de reconnaissance et rempli ma tâche. Ceux qui sont morts peuvent désormais dormir tranquilles dans leurs tombes ; le bonheur de ceux qui vivent est assuré autant qu’un bonheur humain peut l’être, et votre père, Lalandec, et votre sœur bien-aimée, quand je les retrouverai dans les mondes inconnus où s’accomplissent nos nouvelles existences, n’auront pas un reproche à m’adresser. Ne m’en demandez pas davantage. Nous ne sommes pas enfants de la même race, et si votre place, à vous, est au milieu des foules, dans ces maisons de pierres que se bâtit l’orgueil des hommes, la mienne est sous cette voûte étoilée que Dieu étend sur les têtes de toutes ses créatures, dans les déserts où la nature, vierge encore de toute souillure humaine, garde dans sa pureté radieuse l’empreinte des mains divines qui l’ont façonnée, et célèbre, par toutes ses voix, l’Être tout-puissant dont elle est l’œuvre éternellement jeune et vivante !

— Et où comptez-vous aller, Pharold ? demanda d’Availles avec une curiosité dont il ne fut pas maître.

— Où je vais ? répondait le bohémien en relevant la tête avec fierté. A la terre bénie où les premiers hommes ont bégayé leurs premières paroles, et d’où sont émanées, à travers les âges, comme d’une source intarissable, toute science et toute lumière, dans ces plaines de l’Orient où mes ancêtres ont jadis possédé des empires auprès desquels les vôtres sont ce que l’herbe des prairies est aux chênes des forêts et où vivent toujours ceux qui conservent le trésor de leurs

traditions. C'est là que je veux mourir, après avoir retrempé mon âme dans ce foyer d'éternelle vérité, et vous ne m'accuserez pas d'ingratitude, Lalandec, parce que j'ai cédé à ce dernier désir de mon cœur. Chaque homme a sa destinée. Laissez-moi suivre la mienne."

Lalandec avait trop longtemps vécu dans les déserts de l'Amérique, au milieu de leurs tribus sauvages, pour ne pas comprendre les sentiments du bohémien. Il le regarda, et lisant dans ses yeux une inébranlable résolution, pour toute réponse, il lui tendit les bras.

Le bohémien s'y précipita, et ces deux hommes à l'âme si ferme, au cœur si intrépide, se tinrent un instant embrassés en pleurant comme deux enfants.

Enfin Pharold s'arracha à cette étreinte et après avoir pieusement porté à ses lèvres la main de Lalandec, il s'éloigna d'un pas ferme et assuré, mais en serrant sur son cœur avec une force convulsive le bras de Léna, maintenant le seul au monde qui pût l'aimer et le soutenir dans sa route vers la tombe.

"Pauvre homme ! dit d'Availles lorsque le bohémien eut regagné la route ; je ne puis m'empêcher de le plaindre. Il laisse le bonheur derrière lui et il l'a sacrifié à de vaines illusions.

— Ne le plaignez pas, colonel, repartit vivement Lalandec, car il a foi en ces illusions, et la foi donne le seul bonheur qui ne s'épuise jamais. Il a conservé intact le trésor des croyances de son enfance, et dans ce trésor qu'il emporte il trouvera toujours, s'il souffre, une consolation, et si le malheur ou le découragement l'atteignent, une espérance. Qui de nous en pourrait dire autant de lui-même ? "

Et tournant les yeux vers le bohémien qui s'en

allait d'un pas vaillant avec sa compagne sur la route qui déroulait devant lui son interminable cordon blanchâtre, et dont la poussière étincelait, dorée par les derniers rayons du soleil couchant, il le suivit longtemps d'un regard pensif et mélancolique.

CONCLUSION

Près d'un an s'était écoulé depuis les événements que nous avons racontés, et le temps avait à Tréveneuc et à Montbrun, comme partout, accompli son œuvre. Il avait amené à sa suite sinon l'oubli, du moins la résignation, et la vie y avait repris son cours habituel.

Grâce aux précautions prises par Lalandec, rien n'avait transpiré au dehors des secrets de la famille. La mort même du comte avait été présentée comme un accident naturel, et attribuée à la rupture d'un anévrisme, rupture suffisamment expliquée par les violentes émotions que lui avaient coup sur coup causées la disparition de son fils et le retour de Lalandec.

On avait même laissé entrevoir qu'il existait entre ces deux événements une liaison secrète, et qu'Edouard, désireux de conquérir les bonnes grâces du père de Marguerite, s'était mis à la disposition de ce dernier, à l'insu du comte d'Erbray, et l'avait aidé à dissimuler sa présence dans le pays jusqu'au jour où il avait été permis de s'y montrer.

Ces explications avaient été généralement acceptées. Mais s'il est vrai de dire qu'il n'y a point de fumée sans feu, c'est-à-dire de bruit qui n'ait sa source dans un fait véritable, il ne l'est pas moins que tout feu ou tout événement, si bien enfoui qu'il puisse être, laisse toujours percer une trace imperceptible de fumée qui n'échappe point à l'adorat subtil de la malveillance. Aussi des bruits sourds avaient-ils couru et s'é-

tait-on conté tout bas certaines histoires qui ne s'éloignaient guère de la vérité.

Mais faute de preuves, ces bruits étaient tombés d'eux-mêmes, et la parfaite honorabilité de la famille, la sympathie acquise à Lalandec par ses éminentes qualités et plus encore par ses malheurs avaient grandement servi à assurer ce résultat.

Quelque temps après, on n'eût guère trouvé dans le pays que deux personnes qui eussent conservé leurs soupçons et deviné en partie la vérité. C'étaient le prévôt de Derval et le bailli de Pierric, qui, en soumettant au travail rétrospectif de la réflexion la scène dont ils avaient été témoins dans la salle de justice, avaient, mais chacun à part soi, car ils n'avaient eu garde de se communiquer leurs pensées, trouvé plus qu'étrange la terrible émotion du comte d'Erbray à l'arrivée de Lalandec, et la froide répulsion de ce dernier pour le comte. Mais ils avaient gardé le silence, l'un par amitié pour la famille, l'autre par devoir, et même ils n'avaient pas peu contribué à enlever toute créance aux commentaires par l'apparent mépris avec lequel ils les traitèrent lorsqu'il en fut question devant eux. Le comte d'Erbray avait donc en partie atteint son but, et s'il n'avait pas sauvé sa vie, il avait du moins préservé sa mémoire et son nom de toute flétrissure.

D'un commun accord, Erbray avait été déserté. Mais Lalandec s'était établi à Montbrun avec Edouard et il avait été convenu qu'après la célébration du mariage de Marguerite, qui devait avoir lieu à l'expiration du deuil de son neveu, il continuerait d'y vivre avec ses enfants. Rien ne manquait à son bonheur, maintenant qu'il avait reconquis sa place au milieu des siens, non plus

qu'à celui de Marguerite. Mais on n'en pouvait dire autant d'Edouard.

Si la blessure qu'il avait reçue à l'épaule s'était vite cicatrisée, il n'en était pas de même de celle, plus profonde, qu'il portait au cœur. Elle saignait toujours, et il n'avait fallu rien moins que les soins dont l'entoura Lalandec et l'amour de Marguerite pour le sauver du désespoir. Maintenant encore, bien que son deuil extérieur touchât à sa fin, il ne pouvait entendre prononcer le nom de son père, ni même songer au malheureux vieillard sans éprouver une émotion dont il avait peine à maîtriser la violence.

Un seul événement était venu, trois mois après la mort du comte, troubler un instant le bonheur sans mélange que l'on goûtait à Tréveneuc et à Montbrun. C'était une lettre de Léna annonçant la mort de Pharold. Le dernier vœu du bohémien n'avait pu s'accomplir. Il n'avait pas revu la terre sacrée de ses ancêtres. La maladie l'avait arrêté sur la route, dans un village hongrois, une maladie étrange, au dire de Léna, car, sans qu'on en pût découvrir la cause, ses forces s'étaient insensiblement affaiblies, et après avoir languï pendant un mois, il s'était un jour éteint sans souffrances dans les bras de la jeune femme.

Malgré son apparente vigueur, était-il déjà parvenu au terme naturel de son existence, et comme il arrive souvent chez les hommes vivant de la vie sauvage, ses forces, après s'être conservées jusqu'à la fin dans leur plénitude, s'étaient-elles subitement affaissées ? Les fatigues surhumaines qu'il avait endurées dans sa lutte contre le comte d'Erbray, jointes à celle d'un si long voyage, l'avaient-elles épuisé ? Ou ces pressentiments sinistres, dont il avait l'esprit frappé,

avaient-ils hâté sa mort ? Nous ne pourrions le dire ; mais il mourut du moins heureux et consolé, car jusqu'au dernier instant Léna l'entoura des soins de l'amour le plus dévoué, et il eut la certitude, avant d'expirer, que la jeune femme trouverait une hospitalité fraternelle dans la tribu qui l'avait recueilli sous ses tentes.

Quant au colonel d'Availles, on pouvait dire que maintenant il faisait partie de la famille d'Edouard. Il n'était parti de Tréveneuc qu'après la complète guérison de son ami, et depuis lors il avait déjà trouvé moyen d'y revenir deux fois. L'attrait qui l'y ramenait, on le devine sans peine, c'était Isidora, et il n'était pas homme à savoir le cacher. Aussi, depuis quelque temps, était-il grandement question, dans le pays, de son mariage avec la jeune fille.

Mais malgré les encouragements de toute sorte qu'il recevait d'Edouard, et même de Mme de Tréveneuc, il n'avait pu vaincre encore la timidité que lui inspirait sa laideur, et pas plus que le premier jour, il n'eût osé avouer ses sentiments.

Bien qu'elle se défendît avec chaleur lorsqu'on l'attaquait sur ce chapitre, Isidora en marquait de l'impatience et un peu de dépit. Au dire d'Edouard, elle en pleurait même quelquefois.

C'était à ce point que les choses en étaient arrivées, un soir que d'Availles, dont le second voyage touchait à son terme, se trouvait avec toute la famille dans le grand salon du château de Tréveneuc. Isidora et Marguerite étaient assises dans l'embrasure d'une fenêtre, avec Edouard et Lalandec, tandis qu'un peu plus loin d'Availles causait avec la marquise.

Dans le groupe où se trouvaient les deux jeunes filles, la conversation roulait sur le prochain

mariage de Marguerite et sur les dispositions à prendre pour la cérémonie.

— Et vous, Isidora, dit brusquement Lalandec, vous ne voulez donc pas vous marier ?

— Moi ! répliqua la jeune fille en rougissant. Qui vous le fait croire ?

— C'est que les choses n'en prennent guère la tournure.

— Comment cela ?

— Vous refusez toutes les propositions qui vous sont faites, même les plus convenables et les plus avantageuses.

— Oh ! ce n'est pas une raison, cela, dit Edouard en riant, et si vous voulez savoir pourquoi Isidora ne se marie pas, je vais vous le dire ?

— Edouard ! s'écria la jeune fille dont le visage s'empourpra de plus belle.

— C'est, poursuivit impitoyablement le jeune homme, parce qu'elle n'aime pas ceux qui demandent sa main, et que celui qu'elle pourrait aimer ne la demandant point, elle ne peut cependant pas la lui offrir elle-même.

— Est-ce vrai Isidora ? ” demanda Lalandec en souriant.

Et la jeune fille gardant le silence, Edouard répondit pour elle, en regardant d'Availles :

— C'est si vrai, que je pourrais très bien citer celui dont je parle, et que je puis, si vous le désirez, vous dire son nom à l'oreille.

— Edouard, dit d'un ton blessé Isidora très émue, cessez cette plaisanterie, je vous prie. Elle est du plus mauvais goût.

— Soit, répartit Edouard. Mais alors, ce nom, je le dirai tout haut : c'est

Mais, avant qu'il ne pût achever, Isidora s'était levée brusquement et avait quitté le salon

pour donner libre cours aux larmes qui la suffoquaient.

“ Pourquoi tourmentez-vous de la sorte ma pauvre Isidora ? dit Mme de Tréveneuc un peu contrariée. Ce n'est pas généreux à vous, Edouard. Vous voyez pourtant que, ce qui n'est à vos yeux qu'une plaisanterie, elle le prend au sérieux.”

Et Isidora n'était pas seule à le prendre ainsi. Car le colonel d'Availles, qui avait tout entendu et que l'émotion de la jeune fille avait profondément troublé, s'avança alors vers son ami :

“ Expliquez-vous, Edouard, lui dit-il un peu sèchement. A la façon dont vous affectiez de me regarder tout à l'heure, vous sembliez donner à entendre...

— Que c'était de vous que je parlais ? interrompit le jeune homme en souriant du succès de sa ruse. Voulez-vous que je vous le dise franchement ? Eh bien ! oui, c'était de vous.”

Et voyant le visage de la marquise devenir sérieux :

“ Ne vous fâchez pas, chère tante, reprit-il vivement. D'Availles aime Isidora, il ne peut le nier ; mais il l'aime d'une façon si singulière, qu'ils auraient fini par se rendre malheureux tous les deux, si je ne l'avais contraint à cette explication. Il ne peut pas s'imaginer qu'Isidora puisse répondre à ses sentiments !

-- Eh ! comment le pourrais-je ? dit tristement d'Availles.

— Comment ! s'écria Edouard. Vous lui ferez bien, je suppose, l'honneur de la croire sur parole. Mais, pour le savoir, encore faut-il le lui demander. Voulez-vous y aller ? ”

D'Availles pâlit ; et, après un instant d'hésitation :

“ Me le permettez-vous, madame ? dit-il d’une voix émue en se tournant vers Mme de Tréveneuc.

— Il le faut bien, répondit la marquise avec une ironie amicale, puisque cette preuve seule peut vous convaincre.”

Le colonel partit avec une précipitation qui amena un sourire sur toutes les lèvres, même sur celles de Marguerite, et il n’eut pas besoin, pour trouver Isidora, de demander où elle était allée. Il connaissait de longue date un petit salon attendant à la bibliothèque et la retraite favorite de la jeune fille. Ce fut de côté qu’il se dirigea.

N’obtenant pas de réponse après avoir discrètement frappé, il ouvrit la porte et entra. Isidora était debout auprès d’une fenêtre, étouffant dans son mouchoir le bruit des sanglots qui la suffoquaient. Elle tressaillit en apercevant d’Availles, et, se détournant vivement pour cacher ses larmes :

“ Laissez-moi, je vous prie, colonel, dit-elle d’une voix à peine distincte. J’ai besoin d’être seule.”

Mais d’Availles n’obéit pas. Il s’avança jusqu’à la fenêtre, et, prenant la main d’Isidora :

“ Isidora, dit-il, du jour où je vous ai vue, je vous ai aimée comme on n’aime qu’une fois dans la vie. Mais je vous aimais sans oser espérer que vous pourriez jamais répondre à mon amour. Tout à l’heure, on vient de me dire que cet espoir m’était permis. Ai-je été insensé de le croire, ou ne m’a-t-on pas trompé ?... Isidora, ne me renvoyez pas sans m’avoir répondu ! ”

Isidora ne répondit pas, cependant. Mais le tremblement de sa main dans celle du colonel, le regard qu’elle tourna vers lui en rougissant, valaient la plus éloquente réponse ; et lorsque, le

lendemain, le bruit se répandit qu'au lieu d'un mariage, la chapelle de Tréveneuc en verrait deux le même jour, le bruit, cette fois, était fondé.

A quelques jours de là, une des amies d'Isidora, en visite à Tréveneuc, interrogeait curieusement la jeune fille à ce sujet.

“ Est-ce possible, lui demanda-t-elle en riant d'un air incrédule, on prétend que vous allez épouser le colonel d'Availles ?

— Pourquoi non ? répondit Isidora d'un ton piqué.

— Vous l'épousez ! s'écria la jeune fille stupéfaite. Ah ! grand Dieu ! comment, vous si jolie, pouvez-vous prendre un mari si laid ?

— Si laid ! répliqua vivement Isidora ; mais je le trouve très beau, je vous assure.”

Et non seulement elle pensait ce qu'elle disait, mais elle eut l'esprit de persister dans son opinion jusqu'au dernier jour de sa vie.

FIN

Abonnement de Loge à Huit.

Dans la ville où se passe la présente histoire on procède au numérotage des maisons de la manière suivante : d'un côté d'une rue, les numéros pairs ; de l'autre, les numéros impairs. C'est ce qui vous expliquera, chers lecteurs, pourquoi dans la rue Brûlée de la dite ville les maisons portant les Nos 15 et 16 se faisaient face l'une à l'autre au lieu de se faire suite.

Par un effet du hasard, ces deux maisons étaient également badigeonnées de jaune, avec des jalousies vertes, et chacune se composait d'un rez-de-chaussée et de trois étages. Au troisième étage du No 15 demeurait M. le conseiller de la chancellerie Stadelbach, et à l'étage correspondant du No 16, habitait M. le secrétaire Knapperer. Ces deux messieurs étaient d'heureux pères de famille, c'est-à-dire ayant chacun une femme et deux enfants d'âge fort raisonnable. Leur connaissance datait déjà d'assez loin; ils avaient appris à se connaître et à s'apprécier pour la première fois à l'auberge où alors, par un pur effet du hasard, ils s'étaient rencontrés le même soir. C'était un samedi. Ce jour-là, Mme la conseillère et Mme la secrétaire tenaient leur petit cercle, qui, commençant à deux heures de de l'après-midi par une tasse de café et force petits pains, se continuait par une série variée de fruits, de gâteaux et de confitures pour atteindre enfin, vers huit heures du soir, son point culminant, qui n'était rien moins qu'un solide souper. En de tels jours on ne faisait jamais la cuisine dans ces deux honorables mai-

sons, aussi les hommes devaient-ils aller chercher au dehors leur réfection du soir.

Or, ils avaient depuis bien des années déjà jeté leur dévolu pour ce repas sur l'auberge de l'Ours d'Or, et là se manifesta tout d'abord une remarquable sympathie entre leurs caractères. Ils ne buvaient l'un et l'autre que du vin rouge à douze sous, et le conseiller ne pouvait choisir un mets sur la carte de l'auberge sans que le secrétaire ne fit invariablement le même choix. Un détail à noter, c'est que les deux familles avaient aussi les mêmes plats de prédilection ; mais ce que l'on ne pourra manquer de trouver touchant c'est que si, le dimanche, les Stadelbach avaient à dîner de la choucroute avec des garnitures, ce mets précieux paraissait infailliblement le jeudi sur la table des Knapperer ; et les deux familles n'avaient pris pour ce régal des jours différents qu'afin d'être à même de s'en envoyer des portions à tour de rôle. Du reste, ces échanges de politesse s'étendaient à tous les mets de leur table. Mangeait-on, par exemple, une oie au No 15, Babet ne manquait jamais de sonner à la porte du No 16, portant sur une assiette un magnifique quartier de derrière avec beaucoup de farce ; même envoi de la part des Knapperer aux Stadelbach en pareille occasion.

Avec cela, les deux mères de famille sympathisaient de goût à l'impossible. Maintes fois déjà il leur était arrivé d'habiller leurs filles avec des robes de même étoffe, bien que Mlle Knapperer eût les cheveux noirs et la figure tant soit peu maigre et effilée, tandis que Mlle Stadelbach, au contraire avait de grosses joues, le nez camus et des cheveux blonds arrangés en tresses. Le secrétaire dut, de son côté, s'accommoder d'un habit brun, comme aimait à en porter son voisin.

Avait-on acheté du bois de bouleau au No 15, on se serait fait scrupule de prendre, même à titre de don gratuit, du bois de hêtre au No 16. Vers l'époque de la Saint-Martin, lorsqu'on voyait défiler les oies par troupes à travers la ville, nos deux bonnes amies se tenaient à leurs fenêtres, et la conseillère criait parfois à sa voisine, d'un côté de la rue à l'autre : " Dites-donc, Knapperer en voilà une grise qui vous conviendrait ! " A quoi celle-ci répondait : " Mille remerciements ; m'est avis, à moi, que vous feriez un bon marché d'acheter cette grosse blanche aux ailes noires. " Et l'on achetait les deux oies, et si par hasard l'une des deux se trouvait quelque peu dure et coriace, ce n'était pas, au dire des bonnes dames, la faute de la bête, mais elle n'avait pu supporter l'orge dont on l'avait nourrie, ou bien Babet l'avait mal farcie

Quant aux rejetons mâles des deux familles, il n'y a guère à en parler ni en bien ni en mal. C'étaient deux adolescents de belle venue, encore passablement minces et fluets, entre seize et dix-sept ans, qui s'étaient l'un et l'autre voués à l'apprentissage du négoce, et dont on eût été fort embarrassé de dire alors ce qu'ils deviendraient au juste plus tard. En attendant, ils montraient tous deux de bonnes dispositions pour leur âge, tablaient plus longtemps à l'auberge que MM. leurs pères, buvaient aussi de meilleur vin et ne fumaient pas de moins bons cigares. On les voyait aussi de temps en temps au théâtre, où ils allaient pendant le dernier acte sous prétexte de reconduire chez elle une parente éloignée ; mais ce qui est certain, c'est qu'alors ils étaient beaucoup moins occupés de la scène que de la salle, qu'ils braquaient tout autour d'eux leurs lorgnettes d'une façon vraiment ca-

valière, et se disaient en mauvais français l'un à l'autre :

— “ As-tu regardé cette jeune fille, dans la première galerie ?

— Celle en manteau blanc ?

— Oui.

— Elle est très belle !

— Oui, très belle ! ”

Une fois de retour au logis avec cette belle exaltation, au récit enthousiaste qu'ils faisaient à leurs mères et à leurs sœurs des belles choses qu'ils avaient vues, les mamans le plus souvent hochaient la tête d'un air digne et affirmaient que c'était là un plaisir tout à fait vulgaire. Ainsi s'exprimaient les mamans, dis-je, et elles s'élevaient avec une extrême vivacité contre le désir de plus en plus prononcé de leurs filles d'aller, elles aussi, de loin en loin au théâtre.

— “ Cela forme l'esprit, disait Emilie.

— On y apprend beaucoup, disait Clara. Schiller lui-même dit quelque part que le théâtre est une école de morale. Puis, quand on va au bal chère maman, il faut bien aussi se laisser voir au théâtre et au concert, autrement on reste sur sa chaise à faire tapisserie. J'entends la plupart des conversations qui s'engagent pendant la danse ; elles ne roulent le plus souvent que sur le théâtre. “ On vous verra demain sans doute aux Huguenots ?— Oh ! qui pourrait se dispenser de voir le quatrième acte ?— Dieu ! j'en raffole aussi, moi.— Lalalaa !... la...lala !... Raoul, je t'aime ! ”

— Et puis, tu verras, maman, disait Emilie, comme un beau spectacle forme l'esprit... Je t'assure que je suis forcée de m'observer bien souvent dans la conversation et de garder le silence avec un petit sourire expressif, quand quelqu'un

me cite un passage, sans que je sache s'ils est de Schiller ou de Shakspeare."

Les deux mamans, on peut nous croire, avaient toujours énergiquement combattu ces idées de leurs filles ; il y avait pourtant des moments où elles traitaient à leur tour le même thème avec les mêmes variations. 6

"Une chose que je dois dire aussi, dit un jour la conseillère, c'est qu'il convient à une femme de notre rang de se montrer de temps en temps au théâtre. Naturellement dans une loge ; car le parterre est trop mêlé, et pour ce qui est de m'exposer aux poussées et aux bourrades de la foule, je ne m'en sens pas la moindre envie.

—Une chose que je ne crains pas d'avouer pour mon compte, ma chère Stadelbach, répondit la petite Xnapperer avec des yeux étincelants, c'est que j'entends parler théâtre avec le plus grand plaisir. Avant d'être mariée, ajouta-t-elle en baissant les yeux, j'allais trop souvent au spectacle, oui, beaucoup trop souvent. Mais, à présent, mon mari prétend que c'est là un passe-temps des plus inutiles et infiniment trop coûteux.

—Oui, à entendre ces messieurs, dit d'un ton dédaigneux la femme du conseiller, tout ce qui est de nature à nous plaire et à nous récréer est vraiment trop cher et parfaitement inutile. Il n'y a d'important au monde que le café !

—Et l'auberge !

—Et la pipe !

—Et la gazette !

—Sans compter que ce qui est écrit dans la gazette ils vous le gardent pour eux comme un impénétrable secret.

—C'est vrai ; jamais ils ne se donnent la peine de vous raconter ce qui s'y trouve de nouv.

—Il nous faut le lire nous-mêmes.

—Oui, le lire nous-mêmes, comme si nous avions du temps de reste pour cela !

—Je vous assure, Knapperer, le monde est une triste chose ! et si le hasard ne m'eût amenée à me marier...

—Dieu le sait ! dit en soupirant la femme du secrétaire. La vie n'est que tourment, et encore une fois tourment, toujours tourment !

—C'est pourquoi nous devons nous la rendre le plus agréable possible, conclut d'un ton décidé la femme du conseiller. Et en ce qui concerne le théâtre, il faut que je m'informe une bonne fois s'il n'y aurait pas moyen de se procurer une loge bien convenable par abonnement.

—Parlez-vous sérieusement ?

—Très sérieusement ; je me le suis mis en tête et je n'en démordrai point ! ”

Telle fut la décision prise dans le conseil des dieux de cet Olympe bourgeois. Et grâce aux informations persévérantes de Mme la conseillère, on réussit à trouver un abonnement de loge, auquel les deux dames furent admises sans trop de peine à prendre part. Cet abonnement, du reste, était fort avantageux. Les deux plus anciens abonnés étaient une riche veuve de greffier, Mme Müller, et sa fille, qui n'était déjà plus de la première jeunesse. Cette demoiselle, admiratrice passionnée des classiques allemands, était arrivée à cet âge où l'on commence à comprendre que Schiller n'a écrit que pour cette première jeunesse dénuée d'expérience et riche en illusions ; où l'on sent profondément et où l'on savoure les beautés de Clarisse de Goethe ; où l'on découvre en revanche, dans son Faust, quantité de passages qui vous blessent, notamment quand il dit de lui-même :

Je suis trop vieux pour ne faire que me divertir,
Trop jeune pour vivre sans désir.

Les deux autres abonnés étaient un vieux libraire avec sa sœur, qui par malheur était devenue veuve de bonne heure, et qui, par suite, goûtait de préférence les pièces où de pauvres cœurs de femmes sont livrés à toutes les souffrances imaginables ; la scène alors lui faisait l'effet d'un miroir, et toutes les fictions qu'elle y voyait représentées lui paraissaient autant de poignantes réalités. Aussi ne sortait-elle jamais du théâtre sans se croire une des héroïnes des pièces auxquelles elle venait d'assister, et souvent il arrivait à son vieux bourru de frère de lui dire tout en soupant : " Eh bien ! Louise, ton cœur est comme cette soupe."

Ces quatre abonnés étaient à la recherche de quatre autres bonnes âmes bien d'accord entre elles, ce qui eût fait juste le nombre voulu pour diminuer la dépense de moitié sans trop diminuer le plaisir.

La greffière et sa fille, aussi bien que la sœur mélancolique du vieux libraire, n'eurent absolument rien à objecter à l'introduction des deux nouvelles familles qui s'étaient offertes ; seulement le vieux libraire maussade ne pouvait pas souffrir le secrétaire, vu que celui-ci avait composé une revue sommaire de la mortalité de la ville pour le calendrier populaire édité par une autre maison de libraire, lequel calendrier, parce que ou quoique, Dieu le sait ! avait eu un succès complet. Cependant, comme bien l'on pense, il dut céder à la majorité des voix, et les nouveaux abonnés furent admis.

Ni le bon conseiller, ni le loyal secrétaire ne soupçonnaient rien de cette conjuration théâtra-

le de leurs chères moitiés. La première attaque fut dirigée contre M. Mnapperer, à une visite qu'il fit par une belle après-midi chez les Stadelbach. Mme la conseillère glissa dans la conversation qu'il serait vraiment bien beau d'avoir une part d'abonnement de loge, et qu'il fallait, après tout, faire quelque chose dans ce sens pour compléter l'instruction et l'éducation de leurs filles qui n'étaient déjà plus des enfants. Le secrétaire hochâ la tête et répondit avec une mine hypocrite que, pour ce qui était de lui personnellement, il n'avait à faire aucune objection ; mais que sa femme était d'une nature bien trop calme et tranquille pour trouver plaisir à tout ce vacarme du théâtre. Le conseiller fit une réponse presque identique, la même après-midi, à une attaque du même genre de Mme Knapperer et de sa jeune fille Emilie. Mais quel ne fut pas l'abattement de nos deux amis, lorsque, le soir du même jour, leurs dignes épouses, de nature si calme et si tranquille, vinrent à leur déclarer qu'elles soupiraient depuis longtemps déjà après les joies du théâtre, et qu'elles avaient même déjà fait quelques démarches préliminaires à l'effet d'obtenir un abonnement de loge à huit. Ils se regardèrent tout pensifs, et le conseiller répliqua que la chose méritait qu'on y réfléchit encore. Cette réponse, si innocente par elle-même, fit éclater Mlle Clara Stadelbach comme une vraie furie. Elle avait bien vu déjà, s'écria-t-elle avec une vive amertume, que son père seul faisait des difficultés lorsqu'elle manifestait le désir d'aller dans le monde. Il laissait voir une fois de plus à présent qu'il n'était pas disposé à lui accorder le moindre plaisir. Mlle Emilie s'exprima presque dans les mêmes termes ; toutefois elle ajouta ceci : " Il serait cependant bien temps, à la

fin que l'on apprit au dehors que je suis au monde."

Quatre langues de femmes ne peuvent manquer de finir par l'emporter sur deux langues d'hommes, et c'est ce qui advint en effet en cette occasion. Seulement, avant que nos deux amis ne s'avouassent vaincus, M. Stadelbach crut devoir se permettre encore quelques mots d'avertissement sérieux. Il avait, lui aussi, dans un temps déjà éloigné, partagé un abonnement de ce genre avec des dames. "Naturellement avant mon mariage, s'empressa-t-il d'ajouter ; et la chose ne tarda guère à aller mal. Ce fut une occasion de petits coups d'épingles de toute sorte ; puis la défiance et la jalousie se mirent de la partie ; de rien on se fit des montagnes ; bref, j'appris au bout d'un certain temps que deux familles, étroitement unies entre elles jusque-là, comme nous le sommes avec les Knapperer, s'étaient complètement brouillées ; et pour quoi ? pour ce malheureux abonnement partagé.

A ces mots, Mme Stadelbach, véritablement émue, fixa de grands yeux sur Mme Knapperer. Puis toutes deux se tendirent la main, et la première prononça ces mots mémorables : "Oh ! je t'assure bien, Christian, que tu n'as pas à redouter un dénouement pareil pour notre amitié."

Les deux pères de famille se résignèrent donc à leur sort tout en haussant les épaules ; ils eurent beau protester encore d'un ton sévère et prophétique, à peu près comme le chœur dans la Fiancée de Messine, seulement en d'autres termes ; cela ne produisit pas le moindre effet, et il fallut bon gré mal gré ratifier la convention de ce malheureux abonnement à huit. Une clause pourtant fut ajoutée avant qu'ils n'eussent cédé,

clause qu'ils revendiquèrent tous deux avec une fermeté vraiment héroïque, et qu'ils finirent par emporter en dépit de toutes les objections. Il s'agissait, pour eux, ni plus ni moins, de la concession d'un second jour de liberté par semaine.

Les représentations théâtrales commencèrent aux premiers jours de l'hiver. L'ordre dans lequel les huit abonnés jouiraient de la précieuse loge fut réglé d'une manière irréprochable ; on fit naturellement les honneurs de la première soirée à la greffière et à sa fille ; puis ce fut successivement le tour de la famille du libraire, du No 15 et enfin du No 16. En cas d'empêchement de l'un des abonnés pour maladie ou pour toute autre raison, le jour venu de prendre possession de la loge, il lui était licite de passer son coupon à qui bon lui semblerait ; et, s'il ne se trouvait personne qui en voulut profiter, il pouvait vendre son billet à un prix modéré. Primitivement, lorsqu'il n'y avait encore que quatre abonnés, ce cas là s'était plus d'une fois présenté ; mais, depuis l'adjonction des Stadelbach et des Knapperer, ces deux familles se prêtèrent assez à des échanges de tour pour que le coupon de loge ne passaât jamais en des mains étrangères. Nous devons ajouter une remarque : c'est que les deux rejetons mâles des familles en question furent formellement exclus du partage des billets ; quant à messieurs leurs pères ils ne comprenaient pas, à vrai dire, comment on pouvait préférer les frivoles distractions du théâtre aux douces et spirituelles jouissances que l'on goûtait à l'Ours d'Or. Du reste, M. Frédéric et M. Emile ne firent à ce sujet, aucune réclamation, attendu qu'ils trouvaient maintenant plus d'occasions que jamais d'aller au spectacle pour chercher leur sœur et leur mère, et pouvaient par là se rendre au

moins au dernier acte, sans autre forme de procès.

Ce fameux abonnement à huit suivit d'abord son cours dans une parfaite harmonie. Déjà quatre semaines pleines s'étaient écoulées, et l'amitié des deux familles semblait être devenue encore plus étroite ; on s'entendait ensemble avec une cordialité touchante ; on échangeait entre soi des billets hors tour lorsque, par exemple, Mlle Clara avait envie de voir un opéra ou que Mlle Emilie brûlait d'assister à une tragédie. Les mamans se désistaient souvent de leurs droits en leur faveur, cela se comprend de soi-même. Juste ciel ! de jeunes demoiselles sont maintes fois attirées au théâtre par un tout autre intérêt que leurs mères, qui n'y vont la plupart du temps que pour s'ennuyer au spectacle de quelque pièce interminable. Puis Mlle Stadelbach et Mlle Knapperer ne faisaient à elles deux qu'un corps et qu'une âme, si bien qu'à l'occasion d'un grand opéra que l'on ne donnait que rarement, ou de l'apparition extraordinaire de quelque acteur en renom, il était arrivé plus d'une fois à l'une d'elles de voir les deux premiers actes et à l'autre les deux derniers.

En revanche, le maussade libraire ne pouvait toujours pas vaincre son antipathie à l'égard du secrétaire, antipathie fondée sur la publication dont nous avons parlé plus haut, et il ne commença à se calmer un peu que lorsqu'il apprit que M. Knapperer n'userait jamais en personne du bénéfice de l'abonnement. La fille de la greffière fut la seule qui, au bout de quelque temps, parla confidentiellement à sa mère contre les inconvénients sans nombre d'un abonnement de cette nature.

“ Que les demoiselles Stadelbach et Knapperer

lui dit-elle, soient un peu plus jeunes que moi, mon Dieu! je ne m'en soucie guère, et il ne vaut pas la peine d'en parler ; mais que ces petits guenons, qui viennent s'asseoir à notre place, fassent tout leur possible pour attirer sur elles les regards de tous les hommes, voilà ce qui m'est particulièrement désagréable. Je tiens la chose d'une de mes amies. L'une vient toujours au théâtre avec des rubans d'un rouge flambant dans les cheveux qui lui pendent jusqu'à la ceinture, et l'autre porte constamment une coiffure bleu de ciel la plus voyante qu'on puisse imaginer. Elle aura sans doute lu quelque part que le bleu est la seule nuance qui puisse faire un peu supporter un nez camus et des cheveux d'un blond fade, et elle s'en couvre avec une exagération qui fait jaser toutes ses voisines. Sais-tu bien, maman, continua-t-elle, qu'il m'est souverainement déplaisant que des personnes qui ne me connaissent pas bien, puissent croire que je fraie avec de telles espèces, et me confondre avec une Stadelbach ou une Knapperer ? Je voudrais pourtant, je dois le dire, ne pas donner lieu à des suppositions de ce genre."

Mais une telle confusion n'eût vraiment guère été possible. Les différences d'âge entre ces demoiselles et la fille de la greffière étaient trop bien marquées et sautaient beaucoup trop aux yeux. Emilie et Clara, qui avaient eu vent de ces discours par une de leurs amies, y furent assez insensibles pour en rire ; elles ne s'en vengèrent qu'en exagérant encore la longueur de leurs rubans rouges et bleus. Leur entente plus cordiale, leur amitié plus étroite que jamais. Mais bientôt vint l'orage, non terrible et menaçant, mais sous la forme aimable et séduisante d'un jeune économiste, qui prit place dans la loge voisi-

ne, le soir précisément où c'était le tour de Mlle Stadelbach d'aller au spectacle. On donnait ce soir-là une pièce qui avait particulièrement fait plaisir à la fille du conseiller. Mais cette fois, chose singulière, Mlle Stadelbach avait beaucoup moins fait attention à ce qui se jouait sur la scène et au jeu des acteurs qu'aux remarques que lui communiquait tout bas le jeune économe de la façon, cela va sans dire, la plus respectueuse possible. Du reste, cette connaissance, toute fortuite, garda constamment le caractère d'une simple relation de voisinage de loge, et l'on ne sut pas bien au juste si ce jeune blondin était un étranger qui venait au théâtre seulement en passant.

Le lendemain matin, lorsque les deux jeunes filles se réunirent, une remarque à faire, c'est que Mlle Stadelbach ne souffla mot à son amie du jeune économe. Mlle Emilie ne l'interrogea pas sur ce point ; on le comprend d'autant mieux qu'elle n'avait encore aucune idée de ce nouveau et si intéressant voisin. Mais Clara acheta, cette après-midi même, une cravate de soie à petits carreaux gris et bleus, comme son frère lui avait souvent exprimé le désir d'en avoir une. Elle avait jusque-là fait la sourde oreille ; aussi fut-il fort agréablement surpris en recevant dans la journée ce petit cadeau de sa sœur. Que lui promit-il en retour ? Cela reste pour le moment un mystère ; qu'il nous suffise de savoir que le jeune Stadelbach se trouva, ce soir-là, au théâtre par une faveur toute particulière, même avant le lever du rideau, et qu'à son retour à la maison il fit à sa sœur un rapport secret et fort détaillé dont voici le sens, sinon les termes. Dans la loge voisine de la leur était venu s'asseoir, dès avant le commencement de la pièce, un jeune homme

blond, qui avait très fréquemment regardé du côté de la porte. Puis, au moment où l'on donnait le signal de l'ouverture, il s'était levé tout à coup. C'était juste au moment où le vieux libraire maussade, leur associé de loge, avait paru. Le jeune homme blond s'était promené pendant deux actes dans le corridor des loges comme une âme en peine, après quoi il avait disparu sans attendre la fin.

Comme la fille de la greffière souffrait depuis quelque temps d'une légère indisposition, son billet se trouva à vendre, et Clara Stadelbach l'acheta pour la représentation la plus prochaine. Il s'agissait de Norma. Emilie Knapperer ne comprit pas tout d'abord que son amie voulait revoir encore cette vieille Norma qu'elle avait vue déjà souffrir et mourir huit jours auparavant.

“ Ah ! la musique de Norma est si divine ! dit Clara en soupirant et en jetant un regard au plafond de la chambre. J'en raffole !... Et quand à la fin du premier acte, Sévère entre en scène, oh ! alors j'éprouve une anxiété presque fébrile. Dieu ! quels éclairs jaillissent des yeux de Norma. Mais cela se conçoit, une si abominable trahison !

— Non, non, dit Emilie ; quant à moi, pour Norma, mon argent m'est trop cher. Allons, je te souhaite bien du plaisir.”

Et là-dessus Clara Stadelbach s'en alla, emportant dans son cœur le premier germe imperceptible d'un manque de confiance envers son amie. C'est qu'il y a dans le cœur humain un sentiment plus fort que l'amitié. Mlle Stadelbach n'était jamais allée au théâtre d'aussi bonne heure que ce soir-là. Presque toutes les loges étaient encore vides, et ce fut pour elle un plai-

sir, dont e'le jouit tout à son aise, de voir arriver les gens pour ainsi dire un à un.

Vous avez peut-être éprouvé ceci plusieurs fois, cher lecteur, aimable lectrice, un vers vous lourdonne dans la tête, un vers dont vous ne pouvez vous débarrasser. Ainsi advint-il ce soir-là à notre jeune abonée ; ces vers si connus lui revenaient sans fin, et elle les répétait sans cesse entre ses lèvres :

Les eaux viennent de toutes parts ;
Elles s'élèvent en grondant, en grondant elles
s'abaissent ;
Mais nulle vague ne ramène le jeune homme.

Et pourtant comme elle regardait par hasard vers la porte d'entrée, il apparut soudain. Son premier regard fut pour elle, et le salut qu'il lui adressa, en venant s'asseoir auprès d'elle dans la loge voisine, fut vraiment plein de charme.

Au fait, la vieille Norma renferme des mélodies charmantes et délicieuses, une foule de passages qui peuvent vous faire soupirer pour votre compte personnel, vous faire baisser les yeux, quand vous avez remarqué certaine chose ou certaine personne quelque part dans la salle. Ah ! et le libretto ! Lorsque la pauvre druidesse interroge la jeune et imprudente Adalgise et qu'elle lui dit : " Parle ! comment te prit l'amour ? " Puis, que jeune fille présente à cette scène doit bien prendre garde que ses regards ne se croisent par hasard avec ceux d'un jeune cavalier entreprenant, car ces jeunes gens-là sont assez vains pour s'appropriier à eux-mêmes la question de Norma : " Parle ! comment te pris l'amour ? " Puis, Norma semble faite aussi pour fournir ample matière à des observations morales. Elle dit—

“ elle ”, c'est-à-dire une spectatrice quelconque :
“ (C'est un affreux destin ! ”

Et il répond,— “il ”, c'est-à-dire un voisin :

“ Affreux destin en effet ; le proconsul romain est un des plus méchants hommes que je connaisse.

—Mais les hommes trouvent la chose excusable.

—Impossible, mademoiselle.

—Oh ! pourtant ils se font un cruel plaisir de jouer avec les plus nobles sentiments du cœur.

—Mais vous m'accorderez qu'il y a des exceptions, mademoiselle. (Ici une assez longue pause).

—Peut-être ; mais ces exceptions sont rares.

—D'accord ; mais il y a pourtant de ces exceptions-là.”

Suivent deux œillades interrompues, un léger soupir, une petite toux, et Orovèse, entrant en scène, vient chanter en chœur avec ses Gaulois l'hymne fameux de la vengeance :

Elle s'agite, cette main, elle s'agite de fureur...

Puis Norma marche lentement à la mort ; le bûcher brûle, le voile noir paraît. Sévère apprend quel cœur fidèle il a perdu ; les timbales ont leur solo, après quoi le rideau tombe, et chacun s'en retourne chez soi.

Le jeune économiste accompagna Mlle Stadelbach jusqu'au bas de l'escalier du théâtre, et il eût bien voulu sans doute la reconduire jusque chez elle ; mais Fanchette était là avec l'inévitable lanterne, guettant sa proie, je veux dire sa jeune maîtresse. Le jeune homme se hasarda, il est vrai, à murmurer du bout des lèvres une timide

prière à l'effet d'obtenir la faveur qu'il désirait tant.

“ Oh ! non, répondit-elle, je vous suis infiniment obligée ; on pourrait mal interpréter la chose, et Fanchette ne manquerait pas de la raconter à Babet.

A la représentation prochaine, c'était le tour d'Emilie Knapperer d'aller au théâtre. Elle prit tout naturellement sa place accoutumée, vit les portes s'ouvrir successivement de minute en minute, et les loges se garnir peu à peu de toutes les figures de connaissance. Bientôt parut un jeune homme blond, dans tous les cas un étranger pour elle ; elle ne l'avait pas encore vu, et pourtant, chose singulière, il regardait de son côté de façon à attirer leur attention. Oui, c'était bien du côté de Mlle Knapperer qu'il regardait, il n'y avait pas à en douter, et il la regardait comme une personne de connaissance ; on eût dit qu'il cherchait quelque chose ou quelqu'un. Tout à coup il fit quelques pas en avant et se poussa jusqu'à sa place en s'excusant auprès des personnes qu'il dérangeait sans le vouloir. C'était, ma foi ! un fort agréable garçon avec de jolis cheveux blonds, et Mlle Knapperer avait un goût tout particulier pour les cheveux blonds.

Pour ne pas fatiguer le lecteur, nous dirons tout de suite qu'il lia connaissance avec Mlle Knapperer à peu près de la même manière qu'il l'avait fait avec Mlle Stadelbach. Du reste, il ne lui dit pas un mot de la jeune fille que le hasard lui avait fait rencontrer précédemment à cette même place, et le lendemain matin, Emilie, dans le compte qu'elle rendit, selon l'usage, à son amie Clara, de tout ce qui s'était passé la veille au théâtre, n'omit qu'une petite bagatelle,

un rien, que notre aimable lectrice saura bien deviner sans que nous lui venions en aide.

A la représentation suivante, le jeune Frédéric Knapperer avait, lui aussi, une cravate de soie mélangée de gris et de bleu, et, dès le lendemain matin, il s'empressait d'informer sa sœur que la place voisine de celle qu'occupait la fille de la greffière était restée vide pendant toute la soirée de la veille, qu'un jeune homme aux cheveux blonds avait regardé fréquemment de ce côté, et qu'il avait complètement disparu aussitôt après le second acte.

“ Oh ! ” dit Emilie avec un battement de cœur involontaire.

A quelques jours de là, on jouait “ Marie Stuart. ” La sœur du libraire ne put se rendre au théâtre à cause d'un thé qu'elle offrait chez elle à quelques personnes ; d'autre part, son vieux bourru de frère ne pouvait souffrir cette pièce ; en général, Schiller lui était antipathique depuis qu'il avait eu l'idée malencontreuse d'éditer un recueil de ses poésies, lequel lui avait valu une amende pour contrefaçon. Il y avait donc dans la loge une place vacante, et Emilie Knapperer n'en eut pas plutôt connaissance, qu'elle s'empressa d'acheter, à sa grandissime satisfaction, le coupon disponible. Mais à peine était-elle en possession du précieux billet, que Clara vint lui faire visite à titre d'amie et de voisine. Après avoir causé de mille choses indifférentes, elle se mit à lui parler du théâtre et à lui développer à cette occasion une passion qu'elle n'avait jamais eue pour Schiller, et particulièrement pour Marie Stuart.

Rapides nuées, nefs de l'air,
Heureux qui suivrait votre vol, qui naviguerait
avec vous !

Tout en récitant ces vers de la pièce, elle regardait le ciel gris, on était en hiver, d'où tombaient dans des flaques d'eau trouble d'innombrables flocons de neige. Puis elle ajouta que sa mère, connaissant sa passion pour le plus grand poète de l'Allemagne, venait d'envoyer chez la greffière, qui avait chez elle ce soir-là une grande réunion, pour lui demander son coupon de loge.

D'où venait cet empressement, j'allais dire cette rage de Clara, d'aller si souvent au théâtre, Emilie ne le savait pas au juste, mais elle en ressentit, malgré elle, un petit coup au cœur, et ce ne fut pas avec son habituelle candeur qu'elle lui répondit : " Ah ! tu viens trop tard, ma bonne Clara ; maman a déjà fait demander son coupon pour moi."

Ces simples mots furent accompagnés d'un regard singulier, et en remarquant l'espèce d'effroi qu'ils avaient produit sur Clara, Emilie en ressentit au cœur un nouveau coup. Or, ces coups-là sont dangereux et ils produisent bientôt, en se répétant, une très fâcheuse défiance.

" Tu veux voir Marie Stuart ? s'écria Clara du ton d'une extrême surprise. Toi, qui ne peut pas souffrir les pièces de Schiller !

— C'est vrai, répliqua Emilie. J'ai fort négligé ces pièces-là jusqu'ici, mais je trouve qu'une jeune fille bien élevée ne doit pas s'exposer à un pareil reproche.

— Ah ! tu trouves, chère Emilie ?

— Oui, je trouve, chère Clara."

Ce soir-là donc, Emilie Knapperer était au théâtre, et le jeune économiste était assis auprès d'elle dans la loge voisine. Pour deux jeunes cœurs ainsi placés près l'un de l'autre, Marie Stuart est, sous de certains rapports, une pièce

encore plus significative que Norma. Mortimer a de si belles paroles, et qui aident si bien à lier une conversation. Au moment de mourir, lorsqu'il prononça ces mots : " Marie, Vierge sainte, prie pour moi ! " L'économe tout ému se tourna vers sa jeune voisine et lui dit : " Vous vous appelez sans doute Marie, mademoiselle. Il y a en vous je ne sais quoi de céleste, de virginal et de divin."

Mlle Knapperer lui ayant répondu tout aussitôt qu'elle ne s'appelait point Marie, mais Emilie, il fit ce qu'il avait déjà fait une fois précédemment pour Mlle Clara Stadelbach : il l'accompagna en descendant l'escalier du théâtre, et il l'eût volontiers accompagnée jusque chez elle, mais Babet lui fit une mine si sévère qu'il n'osa pas ; d'ailleurs le gaz et les autres lanternes jetaient une lumière beaucoup trop vive.

Le jeune Stadelbach se trouvait ce même soir au théâtre, et l'on devine sans peine que ce n'était point par hasard ; lorsque, de retour à la maison, il rapporta de point en point à sa sœur toutes les perfidies du jeune économe, la pauvre Clara se sentit monter au cœur un sentiment dont je prie le ciel de vous préserver à jamais, chère et aimable lectrice. Quant à Clara, elle prit, cela va sans dire, la ferme résolution de ne pas souffler mot à son amie de son indigne trahison.

Mais comme tout se répète dans le monde, il arriva qu'un autre soir, Clara se trouvant au théâtre, le jeune Knapperer était aussi présent, sans être vu d'elle. Clara avait ses cheveux blonds frisés avec je ne sais avec quelle molle langueur, il y avait dans tous ses traits quelque chose d'élégiaque, et l'ensemble de sa mise ressemblait à une toilette de deuil. Elle ne put

s'empêcher de tressaillir, quand le jeune économe, ce monstre de perfidie, vint s'asseoir auprès d'elle et il eut besoin de lui adresser la parole à plusieurs reprises avant qu'elle lui fit une réponse tant soit peu raisonnable. Mais un cœur de femme est, dans certaines circonstances, enclin à pardonner, surtout à l'Opéra, où, la musique aidant, un léger dépit se fond insensiblement en douce mélancolie, et la mélancolie, croyez-moi, belle lectrice, est chose infiniment dangereuse. Aussi, quand nous ajouterons que l'on jouait ce soir-là " Roméo et Juliette ", où résonnent ces mots : " Non, non, tu ne m'aimes point comme je t'aime ! " nous trouverons fort excusable que Mlle Stadelbach se soit laissé reconduire à la maison par le jeune économe, naturellement sous la protection de Fanchette.

Le jeune Knapperer avait été témoin de toute cette scène, et lorsqu'il eut remarqué l'effet qu'elle produisait sur sa sœur, il fut indigné, outré, et ne put se défendre dans sa juste colère de redire, à souper, en présence de sa sœur et de sa mère, la conduite inouïe de Clara. Comment Emilie prit la chose, nous n'avons pas besoin de le dire. Elle repoussa violemment loin d'elle son assiette avec sa salade de pommes de terre et ses saucisses, cela se comprend de soi-même. Elle fondit presque en larmes, ce qui se conçoit encore, et sa mère, d'ordinaire si douce, eut un léger mouvement de colère, que l'on trouvera sans doute aussi fort excusable. " Je dois l'avouer, dit Mme Knapperer, cela ne me plaît pas du tout. — O ma mère ! reprit Emilie, je puis t'assurer que Clara n'est pas comme elle devrait être. " Puis, cédant à l'excès de sa douleur, elle fondit en larmes, et, lorsque M. Knapperer fut au lit, elle s'épancha dans le

sein de sa bonne mère, lui retraçant l'image du jeune économe et lui montrant en même temps son amie Clara comme un monstre de trahison.

Les choses suivirent leur cours et, à une des représentations prochaines, le vieux libraire grognon se trouvant ce soir-là au théâtre ainsi que le jeune économe, ce dernier se mit à penser qu'il ne ferait peut-être pas mal de se renseigner auprès de son voisin sur la position respective des deux jeunes demoiselles. Mais le vieux libraire n'était rien moins qu'un gai compagnon, et il vivait sur le pied d'une amitié fort désintéressée avec la greffière, qui lui avait confié son argent à un taux modéré. Il se passa un peu de temps avant qu'il répondit à son jeune voisin, et quand enfin il se fut décidé à le faire, ce fut pour lui dire qu'il se souciait peu de son voisinage féminin, qu'en fait de voisines, il n'en connaissait qu'une un peu intimement, mais que c'était une jeune demoiselle fort respectable, la fille d'une de ses dignes amies, veuve du greffier Müller.

— Est-elle blonde ? demanda timidement le jeune homme.

— Oui, je crois qu'elle est blonde, répondit le libraire. Une famille très estimable, la fille est fille unique, et avec cela très riche, extraordinairement riche.

— Ah ! très riche ?

— On estime l'avoir disponible de cette demoiselle à deux cent mille florins."

Oh ! le monde, le monde ! Notre jeune blondin, oubliant déjà sa brune voisine, qui avait dans tout son être je ne sais quoi de virginal et de céleste, suivant ses propres expressions, n'eut plus de pensée que pour la jeune blonde qu'il avait eu le bonheur de reconduire chez elle et

qui, il le croyait du moins, lui offrait en perspective deux cent mille florins de dot.

Le soir qui suivit, il se trouvait assis près de la veuve du greffier, laquelle, prévenue par le libraire, se montra vis-à-vis de lui pleine de l'abandon le plus familier. Mais, bon Dieu ! il faut bien être poli avec les étrangers. Or, ce jeune homme était un étranger de bonne famille, on le voyait de reste à ses manières ; il était venu ici sans doute pour visiter quelque domaine dans le voisinage et l'acheter ; il fallait bien lui venir en aide... Bref, grâce à toutes ces considérations de bienveillante sympathie, notre jeune homme avait appris déjà au quatrième acte que Mme la greffière serait extraordinairement flattée s'il daignait l'honorer de sa visite un jour de la semaine suivante, la présente semaine étant consacrée à un nettoyage à fond des appartements et à une grande lessive.

La représentation qui suivit était une représentation extraordinaire. Mme Knapperer, qui voulait se trouver à proximité du jeune économiste, prit place dans la loge d'abonnement ; mais elle avait loué une seconde place pour sa fille sur le dernier rang. De son côté, Mme Stadelbach, instruite par Clara de la présence habituelle de ce jeune étranger, avait résolu de ne pas la quitter des yeux un seul instant de toute la soirée, et, dans ce but, avait fait acheter deux coupons de loge, un pour elle, un autre pour sa fille.

Le spectacle commença et en même temps la comédie dans la comédie. Le jeune homme, tant qu'il ne vit aucune des deux jeunes filles à leur place ordinaire, resta, selon son habitude, debout et languissamment appuyé contre la porte, passant de temps en temps sa main gantée sur ses cheveux blonds, et promenant sa lorgnette

sur tout le pourtour de la salle. Tout à coup il voit sa brune voisine d'il y a quelques jours. Sans scrupule, comme le sol, la plupart des jeunes gens en de semblables occurrences, il se dit tout bas : " Quel mal ferais-je, si je laissais voir par un signe ou deux que je la reconnais et que j'ai du plaisir à la reconnaître ? " Et faisant comme il s'était dit, il fixa sur elle un regard perçant ; puis se renversant doucement, il appuya sa tête contre la cloison de la loge en renversant la tête, et se mit à sourire lorsqu'il vit quelle aussi le regardait. Tournait-il de temps à autre ses regards vers la scène, ce n'était que pour se donner ensuite le plaisir de lorgner toute la salle d'un air plus suffisant encore ; et, ce faisant, il penchait la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, faisant les plus doux yeux du monde, se caressait la moustache du bout des doigts ; en un mot, se livrait à tous ces petits manèges si fades et si insignifiants par eux-mêmes, mais pourtant si graves par leurs conséquences.

On arriva ainsi à l'entr'acte, et il en profita pour faire quelques pas en avant, afin de pouvoir inspecter le reste de la salle, dont une partie lui avait été cachée jusqu'ici par la cloison à laquelle il se tenait adossé. Ciel ! que se passa-t-il en lui lorsque dans une loge en face, il aperçut sa ravissante blondine, celle qui, au dire du libraire, avait deux cent mille florins disponibles, et qu'il s'était promis de visiter le lendemain chez sa mère ! Que faire ? La cloison à laquelle il s'adossait tout à l'heure avait probablement caché aux yeux de la jeune fille les petits signes qu'il avait prodigués sans scrupule à l'adresse d'une autre. Oui, il en devait être ainsi ; la belle enfant sourit avec une surprise toute joyeuse lorsqu'il braqua sur elle les verres de sa

lorgnette, et, nous devons l'avouer en rougissant, il se remit à jouer alors le même jeu qu'auparavant. Oh ! c'était affreux !

Emilie Knapperer qui, jusque-là, était restée assise à sa place dans un ravissement délicieux, ne put se défendre d'un pénible serrement de cœur en remarquant le changement soudain de direction de la lorgnette du jeune homme, aussi bien que les aimables pantomimes dont il accompagnait chacun de ses regards. Qui pouvait donc être l'objet de ce nouveau manège ? Peut-être une ancienne connaissance qu'il venait de retrouver tout à coup. Elle se pencha un peu en avant. O Dieu ! quelle cruelle déception ! C'était Clara qui était assise là ; son amie Clara qui lui renvoyait regard pour regard, signe pour signe. Horreur ! de quelle fausseté n'est pas capable le cœur humain !

La pièce continua ; c'était par bonheur une pièce larmoyante, un de ces drames où le pauvre cœur d'une jeune fille est systématiquement livré à toutes les tortures possibles, et où l'infortunée qui porte ce cœur saignant dans sa poitrine invoque, au dénouement, la justice céleste avec des yeux noyés de larmes, tandis que l'infidèle, en frac noir et en cravate blanche, conduit à l'autel son heureuse rivale. Clara souriait à travers ses larmes ; Emilie pleurait réellement. On partit enfin ; et le jeune économe, qui avait suivi la petite blonde, c'est-à-dire Clara Stadelbach, vit, à son grand effroi, les deux amies se rencontrer sur les degrés du théâtre, se reconnaître et poursuivre leur chemin de compagnie. Il ne jugea pas prudent de se montrer.

Les deux familles marchaient dans l'ombre suivant deux par deux : d'abord les deux mères, puis les deux filles, et ensuite les deux fils qui

étaient venus les chercher. On commença à marcher dans un profond silence ; cependant Emile Knapperer avait le cœur trop gros pour se taire plus longtemps. Elle était émue, blessée jusque dans les replis les plus profonds de son âme ; elle se comparait, intérieurement, à l'héroïne infortunée du drame que l'on venait de jouer ; elle voyait déjà Clara Stadelbach marcher à l'autel avec le jeune économe en frac noir et en cravate blanche. Pouvons-nous donc lui en vouloir de la violente explosion de sa douleur ? Ce fut des deux côtés un débordement de paroles semblables à autant de vagues furieuses ; on passa du manque d'amitié à la trahison ; on parla de conduite révoltante ; que dis-je ? on lâcha un mot plus affreux encore, celui de séduction. Par malheur, cet échange d'amers reproches trouva un écho devant et derrière nos deux jeunes furies ; la conseillère et la secrétaire s'oublièrent jusqu'à faire leur partie dans ce concert discordant ; les deux fils ne s'y épargnèrent pas eux-mêmes. Mme Stadelbach laissa échapper ces imprudentes paroles : " Je ne voudrais pas le décider, comme mère ; mais il n'y aurait pourtant rien de surprenant que quelqu'un pût donner la préférence à ma fille." A cela Mme Knapperer répliqua avec colère : " La préférence ! oh ! une préférence ainsi tirée par les cheveux, je ne saurais l'envier, pour ma part, à Mlle Stadelbach ; il n'est pas difficile de nouer des relations lorsque, après deux ou trois rencontres passagères, on se laisse reconduire à la maison par un jeune inconnu."

C'en était trop pour l'orgueil de la conseillère. Elle se sépara en pleine rue de son amie, emmenant avec elle sa fille et son fil : Mais ce dernier, avant de rompre solennellement avec son ami

Knapperer, lui décocha l'épithète de butor, à laquelle l'autre riposta par celle de bélite.

Cependant, la cause première de toute cette scène fâcheuse, le jeune économe, fit le lendemain, non sans quelque crainte, la visite qu'il avait promise à la veuve du greffier Müller. "Ce serait vraiment terrible ! pensait-il, que les deux amies, la blonde et la brune, se fussent fait confiance de ce qui est arrivé à chacune d'elles." Arrivé à la porte de la maison, il voulait retourner sur ses pas, mais il avait été vu de la fenêtre, et il dut entrer, bon gré, mal gré. La mère le reçut et le présenta à sa fille... Oh ! la déception fut cruelle... Mais, deux cent mille florins !

Passons légèrement sur cette visite et transportons-nous pour quelques instants au théâtre, où ce même soir, notre libraire maussade se trouvait assis tout auprès du jeune économe. Ce dernier rendit compte à son voisin de sa visite chez la greffière, dont il était fort satisfait, puis il ajouta tout à coup :

"A propos, quelles sont donc ces deux autres demoiselles qui viennent ici de temps en temps s'asseoir, à tour de rôle, à la place où vous êtes ?

— Ah ! les... répliqua le vieux malin singe en riant intérieurement. Oh ! ce n'est pas grand-chose, deux je nes créatures insignifiantes

Cependant, tout était bien tristement changé au No 15 et au No 16 de la rue Brûlée. Plus d'échange maintenant entre les deux familles, ni de choucroute, ni de quartier d'oie grasse. Mme la conseillère se montrait-elle à sa fenêtre, c'était toujours en relevant le nez d'une façon singulière et Mme la secrétaire se retirait de la sienne tout aussitôt en haussant les épaules. On se désista de

l'abonnement de loge de part et d'autre, ce qui se comprend aisément, et il fut en même temps expressément interdit à M. Stadelbach ainsi qu'à M. Knapperer de se rencontrer désormais à l'Ours d'Or.

Tel fut le dénoûment de cette véridique histoire. Mais pour ne pas finir par une dissonance fâcheuse, nous prierons le lecteur de vouloir bien jeter avec nous un regard sur l'avenir et nous franchirons l'espace de deux années, au bout duquel Mme Stadelbach et Mme Knapperer se tendirent la main pour sceller entre elles un nou-pacte d'amitié. L'économe avait épousé la fille de la greffière, mais il ne tarda pas à en être puni, car la mère et la fille le torturèrent à plaisir. Clara Stadelbach avait été fiancée à un lieutenant, et Emilie Knapperer à un marchand qui tirait déjà sur le grison. Le temps exerça aussi son influence salutaire sur le caractère des deux jeunes apprentis négociants ; ils rétractèrent de la manière la plus solennelle les gros mots qu'ils s'étaient décochés l'un à l'autre, au moment critique de leur brouille, et se promirent bien, s'ils devenaient jamais pères de famille et que le ciel les gratifiât d'une femme et d'une fille, de ne consentir jamais à aucun prix à prendre un abonnement de loge à huit.

Traduit de l'allemand de

F. HACKLAENDER,

Par A. MATERNE.

Bibliothèque

Collège de Rimouski (Cegep)

1024, Rimouski, P.Q., Canada

MALADIES de la PEAU

Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéries en peu

ECZEMA

de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode du célèbre Pasteur, est absolument

RIFLE

inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir de nombreux certificats constatant l'efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un

cas de Rifle de 10 ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Expédiée par la poste sur réception de \$1.00, pots d'essai 50c., argent, timbres ou mandat. **PHARMACIE J. E. W. LECOURS**, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. En vente dans toutes les pharmacies.

ONGUENT MARMEN

SPECIFIQUE INFALLIBLE

CONTRE LES HEMORRHOIDES

FRANCO par maille sur réception du montant dans
toutes les Pharmacies

1594, Rue Ste Catherine - Montréal -

PHCIE LACHANCE

**VIGUEUR. &
LONGÉVITÉ**

DONNE A TOUS
LES

**DRAGEES REC
LACHANCE**

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES EXPÉDIÉS DÉPOSITAIRE
PHCIE LACHANCE. MONTREAL

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES EXPÉDIÉS DÉPOSITAIRE
PHCIE LACHANCE. MONTREAL

Semez et vous
récolterez

Capital Autorisé, \$10,000.00

La Société de CREDIT AGRICOLE LIMITÉE

Fondée en 1902, Incorporée par le
Gouvernement du Canada, Ottawa,
le 23 Octobre 1903.

Siège Social et Bureau d'Administration :
107 Rue St-Jacques, Montréal.
Telephone, Main 675.—Chambre No. 16.

L. F. LAROSE

SOCIÉTÉ DE CRÉDIT

Autorisée à émettre des **CONTRATS A LA SEMAINE.**

Vend au détail pour Cadeaux de Noces et Anniversaires, Diamants, Bijoux et Œuvres d'Art.

Toutes autres informations données gratuitement. S'adresser à

L. F. LAROSE. DIRECTEUR-GERANT, 107 RUE ST.-JACQUES.

157706

